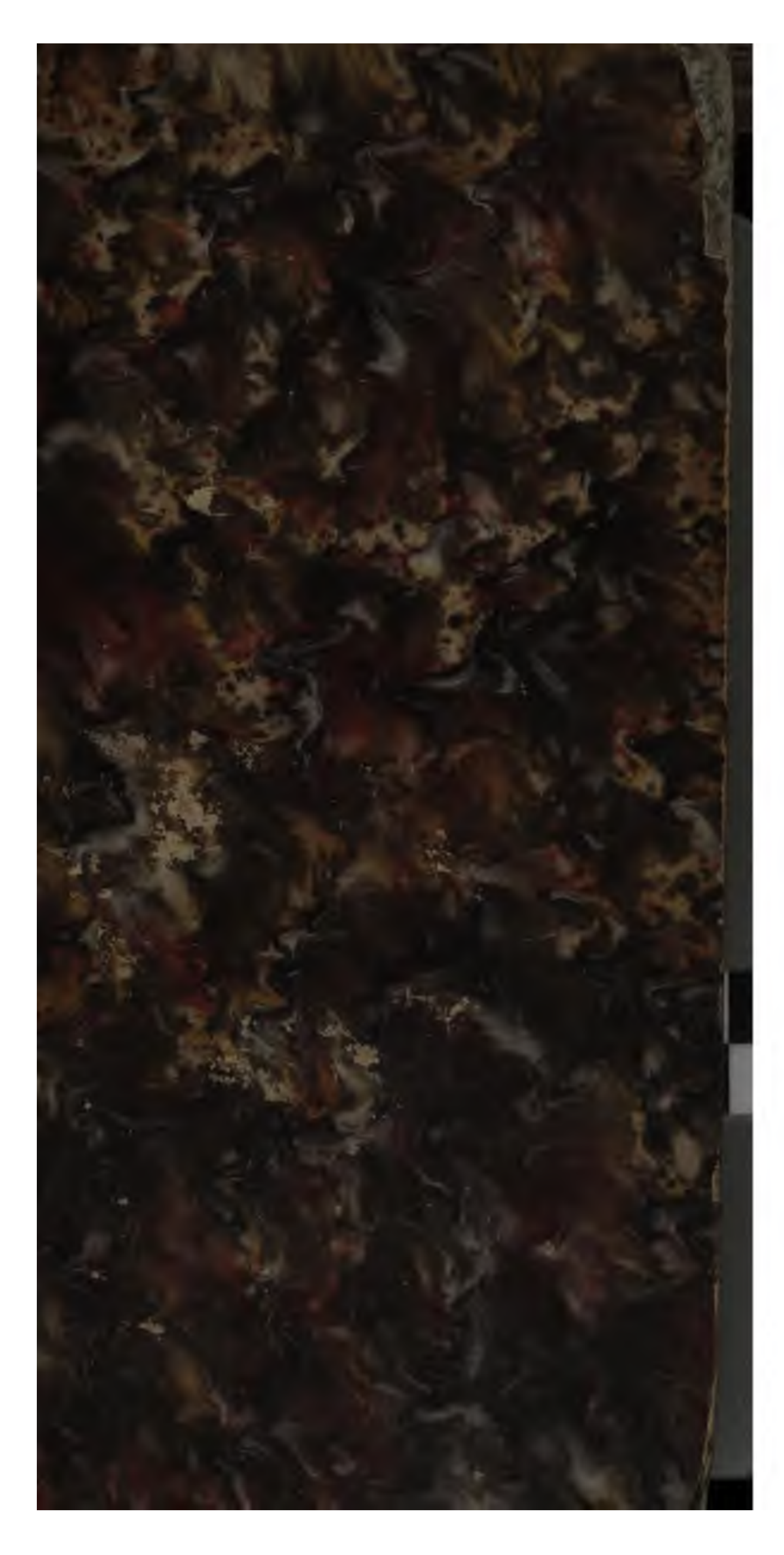
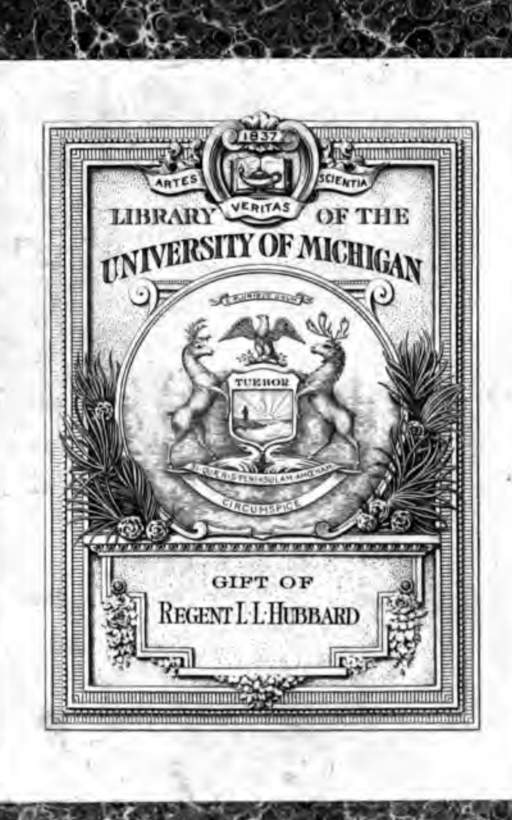
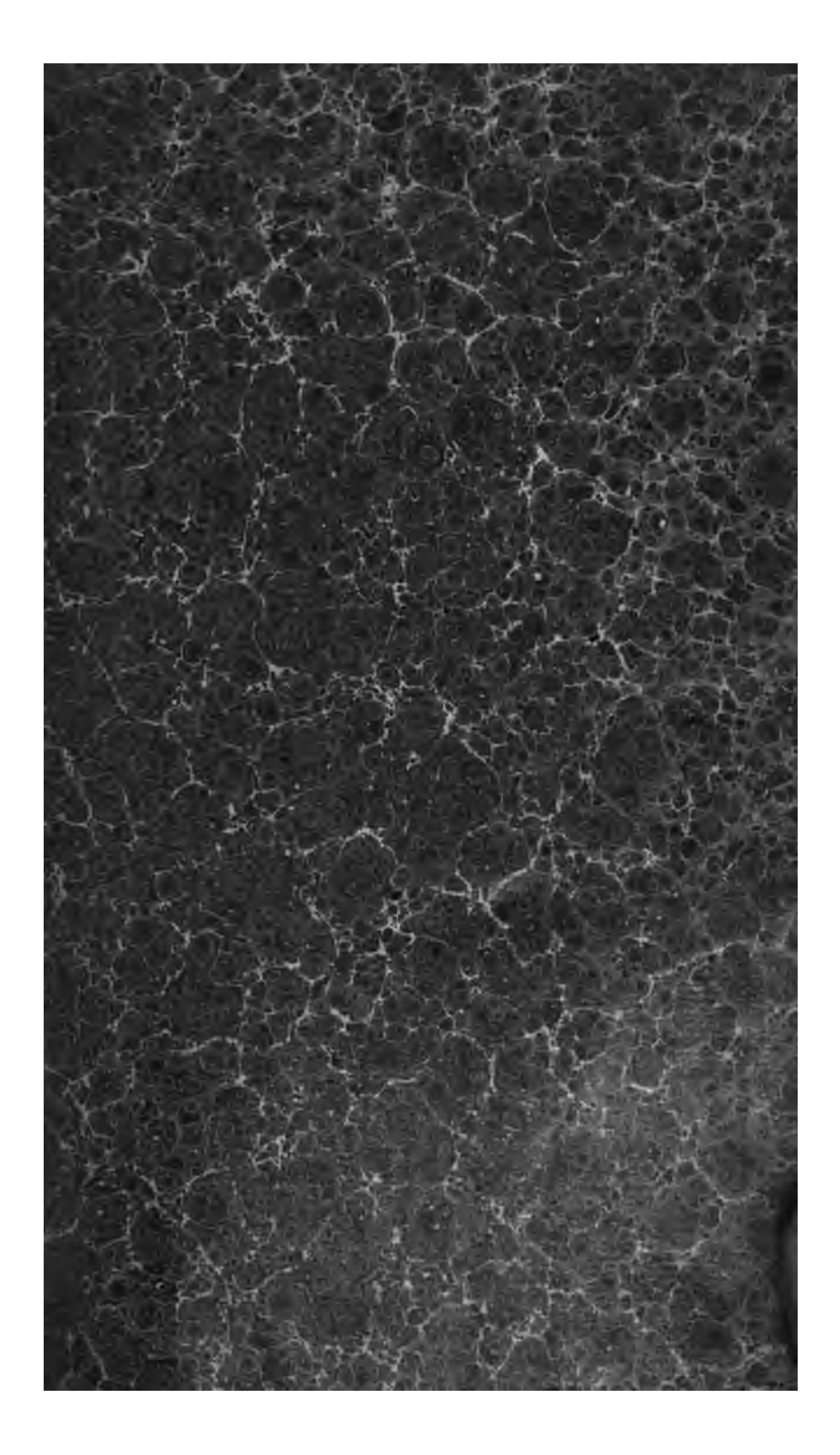



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
GIFT OF
REGENT L. L. HUBBARD



Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.

21°. Le Renégat, par M. le *vicomte d'Arlincourt*, auteur du Solitaire, 2 vol. in-8., papier fin, 9 fr.

22°. Le même, deuxième édition, 2 vol. in-12, 6 fr.

23°. Séjour d'un officier français en Calabre, ou Lettres propres à faire connaître l'état ancien et moderne de la Calabre, le caractère, les mœurs de ses habitans, et les évènemens politiques et militaires qui s'y sont passés pendant l'occupation des Français, 1 vol. in-8., 1821, 4 fr.

24°. Nouveau Manuel des notaires, ou Traité théorique et pratique du Notariat, par MM. *J.-P. P***.* et *J.-B.-T.-A. de M****, avocats, deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, 1 gros vol. in-8. de 900 à 1000 pages, 10 fr.

25°. Voyage aux Etats-Unis d'Amérique, ou Observations sur la société, les mœurs, les usages et le gouvernement de ce pays, recueillies en 1818, 1819 et 1820 par une Anglaise, traduit par *J.-T. Parisot*, ancien officier de marine, traducteur de Florence, Macarthy, Kenilworth, etc., 2 vol. in-8., 10 fr.

26°. Mémoires sur les Cent Jours, en forme de Lettres, par M. *Benjamin Constant*, deuxième et dernière partie, in-8., 3 fr.
La première partie, in-8., en 1820, 3 fr.
Les deux parties réunies, formant un volume in-8., 5 fr. 50 c.

27°. L'Europe et la Révolution, dernier ouvrage de M. Georges (*Goerres*), mis à l'index en Autriche, et même en Prusse, trad. de l'allemand, par M. *D****, 1 vol. in-8., de 450 à 500 pages, 6 fr.

28°. Le Solitaire, par M. le *vicomte d'Arlincourt*, septième édition, ornée de vignettes dessinées et gravées par Ambroise Tardieu, 2 vol. in-12, 5 fr.

Sept éditions de cet intéressant ouvrage en moins d'un an; quel pompeux éloge vaudrait cette simple annonce!

VOYAGE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LA SOCIÉTÉ, LES MŒURS, LES USAGES
ET LE GOUVERNEMENT DE CE PAYS,

RECUEILLIES EN 1818, 1819 ET 1820,

PAR MISS WRIGHT;

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA SECONDE ÉDITION,

PAR J. T. PARISOT,
Officier de Marine éliminé en 1815, traducteur
de FLORENCE MACARTHY, KENILWORTH, etc.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { BÉCHET aîné, Libraire-Éditeur, quai des Augustins, n° 57;
ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Haute-feuille, n° 23. }

1822.

DE L'IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

VOYAGE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

LETTRE XV.

Le Haut-Canada. — M. Gourlay. — Les pauvres émigrans. — Descente du Saint-Laurent. — Montréal et le Bas-Canada.

Montréal, septembre 1819.

JE ne vous envoie, ma chère amie, que peu de détails sur notre course le long de la frontière du Canada, parce que j'ai peu de loisir pour faire des notes, et que d'ailleurs je n'ai presque rien de nouveau à vous communiquer.

Je fus surprise de trouver qu'il régnait beaucoup de mécontentement parmi les pauvres colons du Haut-Canada; je n'ai pas toujours pu

comprendre le motif de leurs plaintes; mais ils paraissaient regarder M. Gourlay comme les ayant bien expliqués. Vous saurez que M. Gourlay fut poursuivi, et que ses écrits furent déclarés libelles; ne les ayant pas lus, je ne puis porter un jugement sur leur plus ou moins de mérite; mais il me paraît certain qu'ils exprimaient, avec vérité, les sentimens des pauvres colons dont M. Gourlay défendait la cause contre les grands propriétaires, les régisseurs et les agens du gouvernement. Un sujet de plainte auquel, s'il était réel, on devrait apporter remède, et il semble que cela se pourrait sans beaucoup de difficulté, est que l'on envoie les émigrans trop avant dans l'intérieur du pays, et qu'on les établit à une trop grande distance les uns des autres, ce qui leur cause des difficultés presque insurmontables et un travail excessif. Ce qu'un émigrant pauvre, mais intelligent, m'a dit de sa propre situation m'a touchée de compassion.

On aimerait à penser que les souffrances de ces pauvres gens (et je prendrai pour exemple les indigens irlandais, qui arrivent ici en foule, sans un denier dans la poche, et couverts à peine de méchans haillons); on aimerait, dis-je, à penser que leurs souffrances sont terminées, dès qu'ils ont mis le pied sur ces rivages; mais

trop souvent, elles augmentent au décuple : en première ligne, il faut mettre les horreurs du voyage ; mal nourris, mal vêtus, et souvent entassés sur les navires qui les transportent, comme sur des *pontons* (1), il n'est pas rare qu'un quart et même un tiers des malheureux qui composent cette cargaison vivante, ne soient enlevés par les maladies, pendant la *traversée* (2). J'ai pensé quelquefois que si les sociétés pour la suppression du vice employaient une partie de leurs fonds à équiper convenablement ces pauvres gens, les placer à bord de navires propres et bien aménagés, les confier aux soins de capitaines probes et humains, et leur procurer les moyens de subsister dans ces colonies loin-

(1) Ces affreuses prisons flottantes ne sont pas moins en horreur aux Anglais philantropes qu'aux citoyens des nations qui y ont vu périr l'élite de leurs matelots et de leurs soldats.

(Note du traducteur.)

(2) Il y a dans l'original *mid-passage*, nom qu'on donne généralement à la traversée des côtes d'Afrique aux îles d'Amérique; cette expression, et celle de *cargaison vivante*, montrent que l'auteur fait allusion à la traite des noirs, trafic abominable contre lequel il est inouï que les amis de l'humanité soient encore obligés d'élever leurs voix.

(Idem.)

taines, jusqu'à ce qu'ils fussent établis sur les terres qu'ils doivent cultiver, les membres de ces sociétés rendraient à leurs semblables un service plus essentiel que tous ceux qu'ils ont pu leur rendre jusqu'à présent. Vous concevez les souffrances d'une troupe de malheureux à demi-nus, envoyés dans cette Sibérie, souvent à la fin de l'automne; les délais peut-être inévitables qu'éprouve leur départ pour les stations qu'ils doivent occuper dans le désert, en font mourir quelques-uns et découragent les autres. Beaucoup d'entre eux sont accueillis avec humanité par les propriétaires canadiens, tandis qu'on en voit un assez grand nombre qui réussissent à gagner les Etats-Unis, et y trouvent des secours dans la charité des habitans de New-York. Après de terribles souffrances, ceux qui sont restés parviennent enfin à avoir pour demeure une hutte en bois, au milieu des forêts; ils y sont exposés aux vents et aux neiges du pôle, aux fièvres, aux terreurs de la solitude, et à tous les maux et toutes les privations qu'on éprouve dans un désert du Canada; certes, il n'est pas besoin que l'homme se joigne à la nature pour accroître les embarras du colon.

C'est une chose admirable de voir avec quelle patience les hommes supportent les souffrances

physiques, lorsqu'ils s'y sont exposés volontairement, et quand ils ne peuvent pas en accuser leurs gouvernans. Sur les rives méridionales de l'Ontario, nous avons trouvé des maladies capables d'abattre les esprits les plus énergiques, et Dieu sait si nous avons entendu une plainte ! Au nord de ce lac, nous avons vu le mécontentement partout; peut-être était-il souvent injuste; mais il est dans la nature humaine d'imputer nos maux à d'autres, quand il se présente un prétexte pour cela. Le seul moyen assuré de maintenir la paix est donc d'écarter tout prétexte de ce genre. Ceci ayant lieu aux Etats-Unis, un homme tremble la fièvre, avale ses drogues, se rétablit ou meurt sans avoir querellé personne, excepté peut-être son apothicaire.

Que les hommes d'état emploient étrangement leur argent! On dépense des centaines de mille livres sterling en frégates plus grandes qu'on n'en vit dans la flotte de Trafalgar, en munitions de guerre et munitions navales, en batteries, en tours Martello (1)....; et où? sur les rivages de

(1) Les tours Martello, construites à l'instar d'une tour de ce nom, située sur la côte de Corse, ont été employées par le gouvernement anglais à fortifier tous les points vulné-

la Sibérie canadienne.... Pourquoi faire? Pour empêcher les loups et les ours d'être plus promptement délogés de déserts glacés, qui ne valent guère la peine de les envahir, et pour protéger quelques milliers d'individus, épars sur la lisière d'immenses forêts, contre la contagion des principes républicains. Quelle magnifique idée cela donne d'un pays qui peut ainsi voiturer ses trésors à travers l'Atlantique, pour les semer dans le désert! Combien il doit être florissant! Comme ses coffres doivent être pleins! A coup sûr ses habitans doivent être des princes, ses marchands des rois, et ses rois les incas du Pérou (1). Mais à quoi mène tout cela? Rem-

---

rables des côtes des possessions britanniques dans les diverses parties du monde, mais principalement les endroits les plus accessibles des côtes du sud et de l'est de l'Angleterre, à l'époque où une armée formidable et une flotille nombreuse étaient réunies à Boulogne et dans les ports voisins, et menaçaient les Anglais d'une descente. On trouve la description exacte de ces tours dans le bel ouvrage de M. Charles Dupin, intitulé : *Voyage dans la Grande-Bretagne*, tome II, pages 251 et suivantes.

(Note du traducteur.)

(1) Le lieutenant Hall porte les déboursés faits à Kingston pendant la guerre à 1000 livres sterling par jour, et la dé-

plira-t-on le but qu'on se propose, et la chose en vaut-elle la peine ? « Les opinions pénètrent là où une armée de soldats ne peut pénétrer. » Un peuple apprend à murmurer ; que deviennent alors les troupes, les frégates, les batteries et les tours Martello ? Les querelles qui troublent une colonie, ressemblent à celles qui fatiguent les oreilles dans une petite ville. Que ceux qui écoutent, entendent ; il y a toutefois des gens dont le devoir est d'écouter, et ils pourraient bien trouver que prévenir les abus est un moyen plus sûr et moins dispendieux de conserver leur autorité, que l'érection de forteresses, l'entretien de garnisons, et tout ce qui s'ensuit. Si les deux Canadas ne sont pas les plus coûteuses de toutes les colonies anglaises, ne seraient-ils pas les plus inutiles ? C'est ce qu'on serait tenté de croire en les visitant.

---

pense de la frégate le *Saint-Laurent*, à 300,000 livres. Une personne qui a résidé long-temps au Canada, m'a assuré que les bâtimens de guerre envoyés d'Angleterre en morceaux pour être achevés et employés sur le lac Ontario, étaient tous pourvus d'alambics. Les habitans de Londres, s'écrièrent les Canadiens, prennent-ils ce lac pour un bras de l'Océan, qu'ils nous envoient des machines pour en dessaler les eaux ?

Deux immenses bateaux à vapeur, du port de quatre à cinq cents tonneaux, naviguent maintenant sur l'Ontario, au lieu des grands bâtimens de guerre, qui reposent paisiblement dans leurs havres, sur chaque rive du lac. Le bateau américain présente toutes les commodités possibles, comme c'est l'ordinaire de tous ces hôtels flottans qu'on trouve sur les eaux des Etats-Unis. Le bateau canadien, au contraire, mais probablement parce qu'il a été destiné au transport des troupes et des munitions de toute espèce, plutôt qu'au service des passagers, est sale et mal tenu. Il y a aussi à présent un joli bateau à vapeur, de moindres dimensions, qui navigue de Kingston à Prescott, village florissant, situé dans le voisinage des rapides; un autre sera bientôt lancé sur le lac Saint-François, ce qui rendra la navigation de la rivière encore plus facile.

Nous préférâmes voyager plus à loisir et d'une manière moins commode que nous n'eussions fait par le bateau à vapeur. Notre curiosité nous coûta beaucoup de fatigues, et à moi un léger accès de fièvre, qui, toutefois, ne se trouva pas être *la maladie du pays*. Nous observâmes que la fièvre intermittente, ou fièvre des lacs, ainsi qu'on l'appelle dans ces régions, était très com-

mune, principalement le long des rives du Saint-Laurent. Je ne conseille pas au voyageur de choisir l'automne pour descendre cette rivière. Les vents froids et les brouillards épais de la nuit succèdent aux chaleurs brûlantes du jour, et ces changemens de température sont de ceux que, surtout si l'on voyage en bateau découvert, peu de constitutions peuvent éprouver impunément. On ne se fait pas d'idée combien, dans cette saison, ils sont brusques et variés, sur ces eaux et dans les terrains non défrichés qui les avoisinent; pour moi, je ne voudrais certainement pas m'y exposer une seconde fois.

A Kingston[1], nous montâmes sur un bateau très bien manœuvré qui, en quatre jours, et la plus grande partie de trois nuits (car le défaut de commodités fit que nous ne prîmes chaque fois que quelques heures de repos), nous conduisit à la Chine, sept milles au-dessus de Montréal.

Il y a quelque chose qui fait impression dans la monotonie sauvage de la frontière du Canada. Le large fleuve, les cèdres noirs qui bordent ses rives et couronnent ses îles, la cabane du colon qui se montre à travers le feuillage, et çà et là un petit village et une ligne de champs cultivés perdue au milieu du désert, tels sont les objets qui frappent vos yeux. Ajoutez à cela le profond

silence interrompu seulement par les voix discordantes de vos bateliers canadiens, quand ils hèlent quelque canot qui passe à portée, ou lorsqu'ils lèvent et font retomber leurs rames en cadence. Une scène semblable offre peu de choses à raconter ou à écrire, et pourtant elle produit beaucoup d'effet sur l'esprit. Salvator pourrait trouver un sujet quand la nuit étend son voile sur cette vaste solitude, et lorsque le batelier canadien allume son feu sur un rocher de granit, tandis que les eaux du fleuve paraissent dormir, et que les sombres rameaux d'un vieux cèdre semblent vaciller comme la flamme.

Les rapides présentent un singulier aspect, surtout lorsque vous vous trouvez au milieu d'eux. Les eaux forment des brisans à droite et à gauche; et des vagues vertes, couronnées d'écume, agitent votre barque dans tous les sens; vous retrouvez alors le Niagara dans toute sa majesté.

Le chemin de la Chine à Montréal est une jolie petite promenade, quoiqu'on la fasse dans une voiture qui n'est pas des plus élégantes; mais cela serait peu de chose si elle était plus sûre. Le gréement de notre coursier (car on ne pourrait pas l'appeler harnais), manqua une fois, et un de nos compagnons de voyage fut jeté par terre à deux re-

prises ; *mais ce n'est pas toujours ainsi* (1), à ce que nous assura notre conducteur. Au reste, quand cela serait, le cou du voyageur ne courrait pas grand risque ; car, bien que la vieille calèche soit assez élevée, le cheval canadien va si lentement, que si vous êtes jeté hors de la voiture, vous tombez doucement.

C'est un agréable soulagement pour les yeux fatigués de voir de tristes forêts et une vaste étendue d'eau, que d'apercevoir tout d'un coup la belle seigneurie de Montréal : des terres agréablement ondulées, parfaitement cultivées, parsemées de jolies *villas*, et bornées d'un côté par des collines bien boisées, et de l'autre par la masse grisâtre des édifices de la ville, dont les toits et les clochers de fer blanc brillent aux rayons du soleil couchant ; le large fleuve, tantôt transformé par des rochers cachés sous l'eau en rapides bruyans et écumeux, et tantôt présentant une belle nappe d'or couverte d'îles, de bateaux et de navires ; la rive éloignée avec sa ligne de forêts, coupée par de petits villages, et plus loin des montagnes isolées élevant leurs têtes bleues sur la pourpre de l'horizon comme des saphirs entourés de rubis : tout cela

---

(1) Ces mots sont en francais dans l'original.
(Note du traducteur.)

offre vraiment un spectacle enchanteur. Le long de la route, des figures françaises, avec leurs traits fortement prononcés et l'air de bonne humeur particuliers à la physionomie nationale, s'avançaient pour nous voir, et nous adressaient d'une fenêtre, d'une porte, d'un verger, ou d'une prairie, un salut qui leur attirait facilement un sourire et une révérence polie. Nous fûmes pendant quelques milles escortés par notre joyeux et loquace pilote, dont les chansons avaient tant de fois réglé le mouvement des rames de notre barque. Il me semble encore entendre les bénédictions qu'il nous donna en partant, et voir les singulières grimaces dont elles furent accompagnées.

Les populations du bas et du haut Canada présentent un étrange contraste, et même ne paraissent pas connaître beaucoup de choses touchant l'une l'autre. Sur un point seulement elles semblent s'accorder : savoir, la haine pour leurs voisins les républicains. Néanmoins, si je puis en juger d'après ce que j'ai observé, ce sentiment hostile n'est pas beaucoup partagé par les pauvres colons du Haut-Canada. Dans l'une et l'autre colonie, la haine dont je parle peut très aisément s'expliquer : dans l'une, par la jalousie qu'inspirent la puissance et les richesses des états de l'Union, et dans l'autre, par l'influence des prêtres.

Pour l'ignorance et la superstition, le Canadien demeure dans le même état que ses ancêtres, lorsqu'ils émigrèrent de France. Préservé de la commotion par la protection britannique, son pays n'a ressenti, en aucune manière, le choc de la révolution; les prêtres continuent à aveugler et tondre le peuple, et le peuple à engraisser et adorer les prêtres, comme au bon vieux temps. On apprend ici des particularités curieuses touchant la politique du cabinet de Londres envers la cour de Rome. Entre autres choses, on a présenté dernièrement une requête au pape, pour le prier d'ériger l'évêché de Québec en archevêché; et le prélat de ce diocèse canadien est sur le point de s'embarquer pour l'Italie, afin d'aller recevoir, des mains de Sa Sainteté, ce surcroît d'honneurs. En échange de ces attentions, l'on exhorte le peuple à se souvenir dans ses prières, de ce prince pieux, qui, bien que régnant dans un pays d'hérétiques, n'oublie pas les serviteurs du Très-Haut (1). Les prêtres ont

---

(1) Quelle politique bizarre et souvent contradictoire que celle du gouvernement auglais! Il persécute les catholiques en Irlande, et les favorise au Canada!

(Note du traducteur.)

entre leurs mains une portion des meilleures terres du pays, et réclament, comme de raison, quelques offrandes des fruits de celles de leurs enfans-spirituels. Comme ils pensent que la sécurité de leurs possessions gît dans l'ignorance du peuple, ils appuient toute mesure propre à la conserver entière; c'est ainsi qu'ils défendent les mariages avec les hérétiques, la lecture d'aucun livre sans la permission du confesseur, et l'étude de la langue anglaise. La proximité des Etats-Unis, leur prospérité croissante, et par-dessus tout leurs institutions civiles et religieuses, sont, pour ces pasteurs d'un ignorant troupeau, des objets d'inquiétude et de terreur. Comme la réunion du Canada à ces belles républiques amènerait nécessairement la chute de l'empire des prêtres, l'intérêt commande leur fidélité au gouvernement britannique; celui-ci, de son côté, étant jaloux des Etats-Unis, et sentant combien la possession des deux Canadas est précaire, montre beaucoup de déférence pour les hommes qui exercent tout pouvoir sur l'esprit du peuple. Ainsi va le monde! Et pourtant il semblerait que le paysan canadien est très heureux : il mange gaîment son morceau de pain, ou le partage de bon cœur avec le passant; sa fidélité trans-

férée du roi Louis au roi George, pèse tout aussi peu sur son esprit léger. Quant au gouvernement, s'il n'y participe pas, il ne le sent guère non plus. Trop pauvre pour qu'on l'opprime, trop ignorant pour être mécontent, il invoque son saint, obéit à ses prêtres, fume sa pipe, et chante ses vieilles chansons; tandis que des hommes plus habiles, quoique avec un esprit moins gai, font des lois dont il n'entend jamais parler, et travaillent pour gagner une aisance dont il s'efforce à se passer.

On dit que généralement il n'existe pas une très bonne intelligence entre l'ancienne population française et la nouvelle population anglaise; cette dernière se permettant de rire de la superstition de l'autre, et se montrant formalisée de la suprématie des évêques catholiques, sur les luthériens. Le gouvernement, au reste, laisse la prépondérance du protestantisme se frayer ici la route comme elle peut; mais, n'étant point soutenue par la loi, elle ne fait pas de rapides progrès. Ces jalousies religieuses et nationales produisent accidentellement des discussions animées, qui dégénèrent même en querelles politiques.

Avant que la dernière guerre n'éclatât, un journal anglais, publié à Quebec, hasarda une attaque

contre la croyance politique et religieuse, les mœurs et les coutumes de la population canadienne. Cette circonstance non-seulement provoqua des représailles de la part d'un journal d'opposition, imprimé en français, et publié sous le titre du *Canadien*, mais encore donna naissance à un parti appelé *démocrate*; ce nom fut probablement appliqué à bien des gens sans qu'ils l'aient mérité, ainsi que cela est arrivé souvent ailleurs. Quoi qu'il en soit, les partis s'échauffèrent tellement, que le gouverneur et l'assemblée coloniale en vinrent à se faire la guerre entre eux, et à la faire aux éditeurs de journaux. On eut recours à des mesures vexatoires: le journal de l'opposition fut supprimé, des actes arbitraires exercés, et le pouvoir exécutif fit emprisonner, sans assigner de motif et sans qu'il s'ensuivît de jugement, les membres les plus obstinés de l'assemblée, et quelques autres individus marquans parmi les mécontens. Les Canadiens les plus riches et les plus instruits, qui dirigèrent cette opposition, furent guidés probablement par des vues politiques et des motifs patriotiques; mais ils ne se montrèrent jamais hostiles envers les intérêts anglais, qu'autant qu'ils les trouvaient injustement opposés à ceux de leur propre nation. La fermentation était à son plus haut

degré, sous l'administration de sir James Craig, depuis l'année 1808 jusqu'à l'année 1811. A l'arrivée de sir George Prevost, un bill extraordinaire, *pour mieux assurer la conservation du gouvernement de Sa Majesté*, n'ayant pu passer à cause de la résistance opiniâtre de l'assemblée, on adopta un système plus doux dans l'administration. L'esprit public se trouvant ainsi un peu calmé, à l'ouverture des hostilités, qui eut lieu l'année suivante entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, la législature ne témoigna aucune répugnance à seconder les vues du pouvoir exécutif; quant aux paysans, la nation représentée, par leurs pères spirituels, comme ennemie de Dieu, devint bientôt l'ennemie des Canadiens. Peut-être le gouverneur, par excès de prudence, évita-t-il plus qu'il ne fallait, de mettre la fidélité des colons à l'épreuve. Les paysans n'avaient jamais compris la querelle de leurs représentans; et ces derniers, en leur supposant des vues plus étendues qu'il n'avait paru, avaient trop la conscience de leur faiblesse, pour hasarder de mettre ces vues à découvert. La guerre prit donc l'apparence d'une guerre nationale, et la milice eût fait volontiers plus qu'on ne lui demandait. L'antipathie contre les hérétiques Américains fut un aussi

puissant véhicule qu'aurait pu l'être l'amitié pour les Anglais; mais il ne sera jamais facile d'exciter ce dernier sentiment. Indépendamment des préjugés religieux et nationaux, la présence d'une soldatesque hautaine n'est pas faite pour assoupir les jalousies.

L'ignorance des Canadiens, quand on parle des paysans, peut, avec justice, être déclarée absolue; mais que l'assemblée, comme l'affirme généralement l'Anglais anti-canadien, soit composée d'hommes qui ne savent ni lire, ni écrire, c'est ce qu'on ne saurait guère regarder comme exact. Quelques exemples de ce genre peuvent se présenter; mais qu'un corps formé d'individus qui ont fréquemment combattu pour des droits importans, et dont plusieurs membres ont souffert une détention arbitraire, pour prix de leur opposition consciencieuse et constitutionnelle, au *dictum* du gouverneur et du conseil législatif, n'ait jamais été qu'une masse de paysans illétrés, c'est ce qui n'est pas facile à croire.

Le gouvernement des deux Canadas se compose d'un gouverneur nommé par la couronne, d'un conseil législatif, formé de sept membres pour le Haut-Canada, et de quinze pour le Bas-Canada, ou le Canada français, lesquels

membres sont nommés à vie par le gouverneur, et enfin d'une chambre basse ou assemblée, dont les membres sont choisis par les propriétaires des deux colonies, au moyen d'élections qui ont lieu tous les quatre ans. Dans le Bas-Canada, où les Français forment la majorité de la population, ils sont à même de combattre dans l'assemblée, le pouvoir exécutif anglais et le conseil législatif, qui forme de fait une fraction du premier. Il est aisé de voir avec quelle candeur cette assemblée doit être jugée par le parti qu'elle combat; et il y a lieu de douter qu'elle fût louée davantage, quand ses membres seraient plus éclairés.

Vous me demanderez, peut-être, si l'on ne prend pas quelques peines pour amalgamer l'ancienne et la nouvelle population, ou pour effacer la plus forte distinction nationale, celle du langage, en établissant des écoles anglaises. J'ai déjà dit que les prêtres ne sont nullement jaloux d'éclairer leurs communians. Il ne serait pas très politique de la part des puissances temporelles, de résister à l'autorité de ces pasteurs; et peut-être regarde-t-on qu'il est également de l'intérêt de ceux-ci et de celles-là de laisser le Canadien chanter ses chansons et dire ses prières dans la langue de ses pères. Il est curieux de

comparer l'état stationnaire du Canada, avec les progrès de la Louisiane; la différence est d'autant plus frappante, que ce sont deux anciennes colonies françaises. Il n'y a pas seize ans que le vaste territoire de la dernière a été cédé aux Etats-Unis, et déjà ses habitans sont nationalisés. Ce territoire n'a pas été occupé militairement, mais admis dans la confédération comme état indépendant. La Louisiane sent qu'elle existe, et elle a appris à peser et apprécier sa propre importance. Une population aussi simple et aussi ignorante que celle du Canada français, a été transformée, dans le cours d'une génération, en un peuple comparativement éclairé. La superstition perd chaque jour une portion de son empire sur les esprits. La jeunesse qui croît est élevée dans des écoles de villages, établies par tout le pays, même dans les cantons les moins peuplés. Les différences de mœurs, de sentimens et de langage, entre l'ancienne et la nouvelle population, disparaissent graduellement, et, au bout de quelques générations, elles se confondront en une seule. Au lieu d'être pour elle des colonies dispendieuses, les acquisitions de l'Amérique sont de la sorte transformées en états florissans, qui ajoutent à sa puissance et à ses richesses. Elle n'y cantonne

pas de soldats, pour obtenir l'obéissance par la terreur, mais elle leur accorde le droit de se gouverner elles-mêmes, et elle les admet à son alliance. Quel contraste étrange présentent les deux Canadas! Annexes ruineuses d'un empire éloigné, ils forment des dépôts militaires où l'Angleterre envoie ses légions armées, pour effrayer la population paisible des républiques voisines.

N'y a-t-il pas là un faux calcul? En opposant à l'Amérique une frontière armée, ne la contraint-on pas à entretenir, jusqu'à un certain point, chez elle, l'esprit militaire. Eloignez cet appareil menaçant, ne sera-t-elle pas privée de tout ce qui stimule son ardeur martiale? Ses institutions, essentiellement pacifiques, n'agiront-elles pas alors plus efficacement qu'aujourd'hui, pour l'empêcher de faire usage de sa force, au détriment des autres nations? Laissez-la tranquille, et elle s'endormira. Dans l'état actuel des choses, elle est forcée de tenir ses yeux ouverts, et quoique son épée reste dans le fourreau, de la porter toujours à son côté. Quelques personnes disent qu'elle ambitionne les conquêtes, et que l'invasion du Canada, dans la guerre de la révolution, et durant celle qui vient de finir, le prouve. Elle ambitionnait certainement de déposter une armée ennemie,

et de transformer des fortifications hostiles en villages paisibles. Eût-elle conquis les Canadas, que serait-il arrivé ? Elle aurait dit aux habitans de ces provinces, comme à ceux de la Louisiane : *Gouvernez-vous vous-mêmes*. Au lieu d'être augmentées, comme elles le sont aujourd'hui, pour aller de pair avec celles de ses voisins, ses fortifications auraient été démantelées. Au reste, il est probablement avantageux pour elle d'avoir un ennemi en armes à ses portes. Pacifique comme elle est, ce voisinage sert à réveiller son esprit militaire qui, autrement, pourrait trop se relâcher ; il lui fait peser sa force et en avoir le sentiment, chose utile, en ce que ses institutions et la politique qui en résultent, l'empêchent d'en faire usage sans y avoir été provoquée. On peut présumer néanmoins que ce n'est pas là ce que veulent ses ennemis. Ils ne dépensent certainement pas leurs trésors pour son avantage. Si leur dessein était d'accroître son énergie et de tenir son esprit national éveillé, ils ne pourraient adopter un plus sûr moyen, que de pointer le canon à ses portes. *Delenda est Carthago* ne devrait pas être la devise de la république. Sa rivalité avec une puissance européenne, sur cette frontière de la Sibérie canadienne, est un excellent stimulant qui corrige

l'effet soporifique, qu'autrement produirait sa sécurité et sa prospérité. Elles sont si grandes, que l'Europe entière ne pourrait probablement pas les troubler aujourd'hui, quand elle se liguerait contre elles. Il est peut-être aussi bien que l'Amérique ne sente pas cela; car, si elle le sentait, cette sécurité et cette prospérité ne seraient-elles pas alors plus en danger?

Je crains de vous avoir écrit une lettre ennuyeuse; mais peut-être qu'il en est toujours ainsi; pourtant, si vous me trouvez plus ennuyeuse qu'à l'ordinaire, prenez en considération le voyage pénible que j'ai entrepris, ainsi que l'état de convalescence où je me trouve encore, et jugez-moi avec indulgence. Quelques excursions dans les campagnes qui entourent cette ville, ont terminé notre voyage en Canada. Le vent glacial de l'équinoxe, et un reste de faiblesse me commandant la prudence, nous faisons le sacrifice de notre visite à Quebec, et nous nous dirigeons vers le sud, pour rentrer aux Etats-Unis.

LETTRE XVI.

Le lac Champlain. — Bataille de Plattsburg. — Incendie du bateau à vapeur le Phénix.

Plattsburg, sur le lac Champlain, septembre 1819.

LES rives de ce beau lac, ma chère amie, sont une terre classique pour les Américains, et peut-être pour tous les individus qui aiment la liberté et se réjouissent de ses triomphes. Quant à moi, j'ai écouté avec beaucoup d'intérêt les histoires concernant les différens villages et les forts ruinés qui bordent ces eaux.

Les Américains riches et pauvres, *gentlemen* ou artisans, ont tous les détails de cette courte, mais fertile histoire de leur nation, classés dans leur esprit avec un ordre et une exactitude qui, au premier abord, ne peuvent manquer de surprendre l'étranger. Un citoyen pris au hasard peut généralement vous servir de *Cicerone*, en quel-

que endroit de ces états que vous alliez; et il n'est jamais plus content que lorsqu'il satisfait la curiosité de l'étranger au sujet de son pays. Il le fait d'ailleurs avec tant d'intelligence, et sait si bien discerner ce qui est intéressant d'avec ce qui est ennuyeux, que vous vous trouvez plus éveillé à la fin de l'entretien qu'au commencement.

La petite ville et la jolie baie de Plattsburg sont indiquées avec une satisfaction particulière, aux étrangers qui se montrent disposés à sympathiser avec un peuple repoussant l'invasion, et combattant pour tout ce que la vie offre de plus précieux à l'homme, son honneur et sa liberté, sa famille et ses foyers.

Au commencement des hostilités, en 1812, la politique américaine fut d'aller attaquer l'ennemi dans ses forteresses. On croyait que les habitans des deux Canadas auraient été disposés à lever l'étendard de l'indépendance et à se rallier à l'Union, et l'on jugea témérairement que de simples milices ou des bataillons de volontaires suffiraient pour déposter des troupes réglées, composées de soldats qui avaient vieilli sous les drapeaux (1). La tentative était hardie,

---

(1) Le gouvernement américain ne porta pas en cela un

et si elle eût été couronnée de succès, elle aurait parfaitement garanti le pays d'une invasion, et, en coupant les communications de l'ennemi avec les Indiens, on eût préservé les établissemens épars sur la frontière de l'Ouest, de la guerre cruelle qui les menaçait. Qu'on ait compté sur ce succès, cela prouve seulement que l'ignorance est toujours imprudente; et, à cette époque, la république devait être presque complètement ignorante dans l'art de la guerre. Elle se décidait, en effet, à tenter le sort des armes, après trente ans d'une paix profonde, pendant laquelle elle n'avait possédé ni armée ni marine, et n'avait connu de la science militaire que ce qui entre dans l'organisation et les exercices d'une milice pacifique. La malheureuse campagne dans les Canadas ne fut pas tout-à-fait sans fruit pour la république. Elle servit à rendre sa faiblesse apparente, comme les campagnes suivantes manifestèrent sa force. Dans les opérations offensives, sur terre, elle

---

jugement si téméraire; il y était autorisé, d'après ce qu'avaient fait des bataillons de volontaires, au commencement de la révolution française.

(Note du traducteur.)

vit d'abord ses citoyens repoussés, tandis que, lorsqu'ils eurent à résister, sur leur territoire, aux soldats les plus exercés qui existassent dans le monde (1), elle les vit toujours vainqueurs. C'est une utile leçon pour elle et pour toutes les autres nations.

La résistance faite par les Américains à Plattsburg, fut aussi courageuse qu'importante par ses résultats. Une armée de vétérans instruits à l'école du duc de Wellington, venait d'arriver dans le fleuve Saint-Laurent. Sir George Prevost la mit aussitôt en marche pour pénétrer dans l'état de New-York. Si cette armée eût réussi à obtenir le commandement du lac Champlain, et la possession de la ligne de forts qui se prolonge vers le sud, les Anglais eussent

---

(1) Nous croyons, en général, permis à une anglaise de s'exprimer ainsi; mais nous pensons que ce n'est pas par l'effet d'une de ces préventions nationales souvent injustes, que l'aimable auteur de ces Lettres l'a fait. Elle se rappelait, n'en doutons pas, que vers la fin de la guerre que termina le traité de 1814, nos armées, beaucoup moins nombreuses que celles des alliés, n'étaient d'ailleurs plus composées en majorité de ces vieilles bandes qui avaient conquis l'Europe en courant.

(Note du traducteur.)

pu tenter simultanément une attaque par mer sur la ville de New-York, et, s'assurant le commandement de l'Hudson, isoler les états de l'Est du reste de l'Union. Vous remarquerez que ce plan était le même que celui tracé au général Burgoyne, quoique peut-être il présentât alors plus de chances de succès que dans la circonstance dont je parle. Toutefois, une foule de choses semblaient favoriser l'entreprise. D'abord une attaque de ce côté était alors tout-à-fait imprévue; jusqu'à un certain nombre de milles de la frontière, la population était éparse dans les forêts et sur les montagnes; l'armée était activement occupée dans des parties de l'Union éloignées de ce point, et une attaque par mer sur la ville de New-York étant appréhendée, la milice de cet état avait été principalement postée le long de la côte. Quinze cents hommes de troupes réglées, composées en partie de recrues et d'invalides, étaient la seule force disponible, quand l'armée anglaise prit possession de la petite ville de Champlain, sur la frontière américaine.

La milice éparse des environs fut, sur-le-champ, appelée aux armes, et tous les bras s'occupèrent à élever des fortifications, et à équiper une flotille pour combattre celle de

l'ennemi. Les efforts faits durant ces jours d'anxiété, sont presque incroyables : nuit et jour on entendit retentir la hache et le marteau.

C'est ici le lieu de remarquer combien la population américaine est propre à ce genre d'efforts. Dans ces états, tous les hommes, ou du moins presque tous, savent manier la hache, le marteau, la plane, et, en un mot, tous les outils de l'artisan; ils savent en outre se servir du fusil, dont non-seulement on leur a enseigné l'exercice en entrant dans la milice, mais encore dont ils ont appris à faire usage dès leur enfance.

L'ennemi s'avança bientôt le long des bords du lac, jusqu'auprès de la petite rivière de Saranac, à l'embouchure de laquelle est située la petite ville ou village de Plattsburg, adossé à la forêt; ses jolies maisons, que réfléchit la surface argentée d'une baie qui reçoit les eaux de la rivière, coupent agréablement la ligne interminable des forêts primitives. Des escarmouches continuelles eurent lieu entre l'ennemi et des détachemens de milices qui, des forêts environnantes, se réunirent promptement au nombre de sept cents hommes. L'état de Vermont, qui borde le lac sur la rive opposée, envoya alors ses montagnards. On aurait cru

difficile de réunir une population peu nombreuse, et dispersée dans une contrée montagneuse; mais le cri annonçant l'invasion retentit de colline en colline et de village en village : tous les habitans l'entendirent. Les uns dételèrent leurs chevaux de la charrue; les autres partirent à pied, abandonnant leurs troupeaux dans les pâturages, et prenant à peine le temps de dire un tendre adieu à leurs femmes et à leurs mères, qui leur présentaient leurs armes (1). Le fusil sur l'épaule, la poire à poudre au côté, un morceau de pain dans leur poche, ils se dirigèrent en foule vers Burlington, et, ainsi que me le dit un ami qui en avait été témoin, ils s'y rendirent de toute la vitesse de leurs jambes ou de celles de leurs chevaux.

La jolie petite ville de Burlington est située sur le penchant d'une colline de la rive opposée, et un peu plus haut sur le lac que Plattsburg. Tous les bateaux et toutes les pirogues furent mis en réquisition, pour traverser le lac ; et à mesure que des partis d'hommes armés arrivaient à Plattsburg, on les envoyait renforcer la ligne sur le Saranac, pour s'opposer au passage de

(1) L'auteur cite ici quelques vers de Walter-Scott, que nous avons cru pouvoir nous dispenser de traduire.

l'ennemi, ou dans les bois, pour le tourner et l'inquiéter sur ses derrières.

La flotille était équipée, et quand celle de l'ennemi parut en vue, elle se forma en ligne pour défendre l'entrée de la baie. Les Américains avaient déployé une telle activité dans l'équipement de cette flotille, qu'un des bâtimens qui prit part à l'action avait été construit et armé en quinze jours. Dix-huit jours avant le combat, les arbres qu'on fit servir à le construire, croissaient encore dans la forêt qui s'étend le long du lac.

La flotille anglaise, commandée par le capitaine Downie, portait quatre-vingt-quinze canons et plus de mille hommes. Celle des Américains, sous le commandement du commodore M'Donough, portait quatre-vingt-six bouches à feu et environ huit cents hommes. Les premiers coups de canon échangés par les flotilles servirent de signal aux deux armées pour commencer le combat sur terre. Une lutte désespérée s'engagea. Les Anglais, avec une audacieuse bravoure, tentèrent deux fois de forcer les ponts, et deux fois furent repoussés. Alors ils remontèrent la rivière, et un fort détachement essaya de la passer à gué; mais une grêle de balles commença à pleuvoir sur eux du milieu des bois, et ils furent

contraints de se retirer après avoir éprouvé une perte assez considérable.

Tout le monde sentait que le sort de la journée dépendait de l'issue du combat que les flotilles se livraient, à la vue des deux armées. Toutes les personnes rassemblées près du rivage tournaient avec inquiétude leurs regards sur les eaux. Pendant deux heures la victoire demeura incertaine; les bâtimens de chaque flotille, désemparés de leurs voiles et de leur gréement, et ressemblant à des pontons, continuaient de tirer et de recevoir des bordées qui menaçaient de les couler à fond. Le navire du commandant américain prit feu deux fois; ses canons étaient démontés et ses flancs criblés de boulets; l'ennemi était dans le même état. La bataille semblait sur le point de se terminer sans avantage pour aucune des deux flotilles, quand les deux commandans tentèrent à la fois une manœuvre qui devait décider la victoire. Le commodore américain parvint avec une extrême difficulté à virer de bord, dans l'intention de se jeter au milieu de la ligne ennemie. Le navire du commandant anglais essaya vainement d'en faire autant; de nouvelles bordées lui furent tirées dans une position désavantageuse, et il amena son pavillon. Il s'éleva aussitôt du rivage un cri qui

retentit dans toute l'étendue des lignes américaines, et domina pour un moment le fracas du combat. Pendant quelque temps, les efforts des Anglais se ralentirent; mais ensuite, paraissant ranimés plutôt qu'abattus par le malheur, ces habiles soldats tinrent ferme à leur poste, et continuèrent de combattre jusqu'à ce que l'obscurité vînt mettre fin à l'action.

Pendant ces heures mémorables, la petite ville de Burlington présentait un aspect bien différent, sans doute, mais non moins intéressant. Tous les travaux avaient cessé; les habitans inquiets couvraient les hauteurs; tous les yeux et toutes les oreilles cherchaient à saisir quelque signal qui annonçât le sort d'un combat d'où dépendaient de si grands intérêts. Le bruit lointain de la canonnade et des nuages de fumée qui s'élevaient à l'horizon, firent connaître que les flotilles étaient engagées. Dès ce moment, les minutes semblèrent des heures; l'espérance et la crainte régnèrent tour à tour. Tout à coup la canonnade cessa; mais, à l'aide des meilleurs télescopes, on ne pouvait rien discerner sur la vaste étendue des eaux, excepté que le dernier nuage de fumée s'était dissipé dans les airs, et que vie, honneur et propriétés, tout était perdu ou sauvé.

On n'entendait pas le moindre bruit. Les ci-

toyens se regardaient les uns les autres sans parler; les femmes et les enfans erraient le long de la plage avec quantité d'hommes de Vermont, qui étaient arrivés dans la journée, mais n'avaient pas trouvé moyen de passer le lac. Tous les bateaux étaient sur l'autre rive, et tout le monde de ce côté était encore trop occupé pour que quelqu'un pût aller porter à Burlington la nouvelle de l'issue du combat. Le soir vint, et aucune tache mouvante ne s'apercevait encore sur les eaux. Une nuit sombre et brumeuse remplaça le crépuscule; et quelques citoyens, l'esprit inquiet et le cœur triste, regagnèrent à pas lents leur demeure, tandis que d'autres restèrent dehors, prêtant l'oreille au moindre souffle, se promenant d'un pas agité, et donnant carrière à leur imagination pour rechercher toutes les causes probables et possibles du silence qui avait subitement remplacé le bruit du canon. « Nos compatriotes seraient-ils défaits, se disaient-ils ?..... Une partie d'entre eux auraient pris la fuite sur les bateaux ?... Seraient-ils vainqueurs ?... quelqu'un se fût empressé d'en venir donner la nouvelle. » A onze heures un cri s'éleva du milieu des ténèbres qui couvraient les eaux. C'était un cri de triomphe. Etait-il poussé par des amis ou des ennemis ? Il se fit entendre une seconde fois plus

fort que la première, et tous les doutes cessèrent: *Victoire ! victoire!* répétèrent les citoyens qui attendaient sur la plage. Ce cri retentit bientôt sur la colline et dans toute la ville. Je ne saurais décrire cette scène, ainsi qu'on me l'a dépeinte à moi-même; mais vous pouvez vous imaginer comme chacun sentit son cœur s'épanouir : jeunes et vieux, tous couraient comme des fous; ils riaient, pleuraient, chantaient, et pleuraient encore. En moins d'une demi-heure, la petite ville fut complètement illuminée.

La bataille était gagnée, c'était le point capital; mais il restait encore douteux si les envahisseurs tenteraient de pousser en avant, malgré la perte de leur flotille, et la résistance qu'opposeraient les milices alors doublement animées par la victoire et le patriotisme. Le lendemain, au point du jour, on ne trouva que les blessés, les morts et les munitions abandonnées par l'ennemi. Il avait décampé pendant la nuit, après avoir fait filer ses bagages et son artillerie; son armée était déjà à quelques milles, se dirigeant vers les frontières. Les Américains harassèrent cette armée pendant sa retraite; mais ce qui l'affaiblit le plus, ce fut la désertion de cinq cents hommes qui jetèrent leurs fusils, et s'enfuirent dans les bois. Quelques-uns de ces sol-

3..

dats sont aujourd'hui fermiers dans l'état de Vermont; les autres prospérèrent diversement, selon leur bonne ou mauvaise conduite et leur plus ou moins d'activité.

Sir George Prevost fut beaucoup blâmé, tant au Canada qu'en Angleterre, sur sa retraite précipitée. On prétendit qu'il aurait pu emporter les retranchemens des Américains. Ceux-ci en convinrent eux-mêmes. Et en effet, d'après leur construction rapide et imparfaite, il est étonnant que ces ouvrages aient pu résister comme ils le firent. Mais quel avantage y aurait-il eu pour les Anglais de joncher la terre de leurs morts, pour emporter d'assaut quelques mauvaises palanques, et être ensuite obligés de se retirer ou de se rendre? Sans la coopération d'une flotille, il aurait fallu, avec des soldats épuisés et découragés, s'ouvrir de force un passage à travers les bois et sur des chaussées de troncs d'arbres, ayant à combattre, à chaque pas, des masses toujours croissantes, non de soldats, mais de pères, d'époux, de citoyens défendant le sol de leur patrie, et animés de tous les sentimens qui peuvent élever l'homme au-dessus de lui-même. Certes, le général anglais se conduisit avec sagesse et humanité, en préférant la retraite à une destruction certaine. « L'ennemi

eût pu attendre un jour plus tard, me dit un officier américain; mais il aurait été obligé de battre en retraite ou de se rendre, ou bien il aurait été taillé en pièces peu à peu. »

La milice, en général, possède une force morale qui, dans les grandes occasions, est bien supérieure aux talens militaires et à l'expérience de la guerre. Les défaites, qui découragent les meilleures troupes réglées, combattant, sur une terre étrangère, pour le point d'honneur, ou pour gagner du butin, donnent de la vigueur aux milices nationales, luttant, sur leur territoire, pour tout ce qu'il y a de plus cher au cœur de l'homme. Comparez, pour un moment, l'apparence extérieure des deux armées qui se trouvèrent engagées ici. Vous verrez une ligne de citoyens dont les vêtemens simples et variés annoncent le voisinage de leurs foyers, opposée à une rangée de brillans uniformes, indiquant des hommes voués uniquement au métier de la guerre : le cœur sent la différence qui existe entre de telles armées.

Il est ordinaire dans les villes les plus riches, et même ailleurs, de voir quelques compagnies de la milice prendre des uniformes; mais quoique cela prouve un esprit généreux de la part des citoyens, je n'ai jamais vu ces régimens

bien habillés, avec le même intérêt que m'ont toujours inspiré ceux dont les hommes étaient revêtus de leurs habits de tous les jours, et des marques de la vie civile. Vous avez besoin qu'on vous dise que les premiers appartiennent à la milice. A l'égard de ceux-ci, rien ne reste à dire. Je me rappellerai toujours la première fois que je vis une troupe de citoyens faire l'exercice : le maréchal sortait de sa forge; le menuisier avait ses habits couverts de sciure de bois; le laboureur avait de la terre aux mains. « Que pensez-vous de nos soldats? » me dit un ami en souriant. Je ne sais ce que je pensais; mais je sais que j'essuyai en cachette une larme qui coulait de mon œil.

Je suis tentée d'employer encore une demi-heure de loisir à vous raconter une histoire d'un caractère différent, et qui ne sera sans doute pas consignée dans les archives de ce pays, mais qui n'est pas moins digne de l'être, que la victoire de M'Donough.

Un des plus beaux bateaux à vapeur qu'on eût jamais construits aux Etats-Unis, naviguait dernièrement sur cette mer intérieure; il a été détruit il y a dix jours, par le feu, d'une manière vraiment terrible. Le capitaine de ce bateau était tombé malade, et en avait confié le commandement à

son fils, jeune homme d'environ vingt-un ans. Faisant route pour Saint-Jean, avec plus de quarante passagers, il fut surpris en route par le coup de vent d'équinoxe. Le bateau résista parfaitement à la violence du vent qui soufflait dans la direction opposée à sa route, et à une heure du matin, il avait gagné la partie la plus large du lac. Un matelot négligent, qui avait été chercher son souper à la cambuse, y laissa sur une planche, une chandelle allumée, qui mit le feu à une autre planche placée au-dessus de la première.

Les passagers étaient tous endormis, ou du moins reposaient tranquillement dans leurs cabanes, lorsqu'un homme, occupé auprès de la machine, aperçut, dans une partie sombre de l'intérieur du bateau, une lueur extraordinaire. Il se rapprocha de cet endroit, entendit le pétillement du feu, et trouva la porte de la cambuse formant une muraille de charbon ardent. Bientôt il se vit entouré de flammes; il les traversa et se précipita vers une porte de la chambre des dames, qui communiquait avec l'entrepont; mais cette porte était fermée, et il frappa et appela en vain : le bruit du vent et des vagues ne permit d'entendre ni ses cris ni ses coups. Il s'élança sur le pont, donna l'alarme

au capitaine, et courut à la chambre des dames; mais avant qu'il eût descendu l'escalier, les flammes s'étaient fait jour à travers la porte de communication et avaient atteint les rideaux de la cabane la plus proche. Vous pouvez imaginer la scène qui s'ensuivit.

Pendant ce temps, le jeune capitaine éveillait son équipage et les passagers mâles, et ordonnait au pilote de diriger le bateau vers l'île la plus proche. Après avoir assemblé ses matelots autour de lui, et leur avoir dit que les canots ne pourraient contenir toutes les personnes qui se trouvaient à bord, il leur demanda s'ils consentaient à laisser les passagers se sauver, et à attendre la mort avec lui. Tous y consentirent, et, sur-le-champ, ils s'occupèrent à mettre les embarcations à l'eau. En ce moment, les flammes percèrent le pont, et s'élevèrent en l'air, formant une colonne immense, au milieu de laquelle le pilote, le mât et la cheminée se trouvèrent enveloppés. L'homme qui tenait le gouvernail resta ferme à son poste, jusqu'à ce qu'il eût les mains et le visage rôtis, et ses vêtemens à demi-consumés. La chaleur extraordinaire qui régnait autour de la bouilloire, imprimant un redoublement de force et de vitesse à la machine, le bateau, tel qu'un monstre marin en furie, sillonnait les eaux avec

une effrayante vélocité; bientôt il ne se trouva plus qu'à quelques toises de la terre. Les canots étaient disposés, et le capitaine et ses marins tenaient dans leurs bras les femmes et les enfans éplorés, quand le gouvernail vint à manquer. Le bateau céda au vent, et fut repoussé du rivage, dont il s'éloigna en tournant sans cesse sur lui-même. Personne n'osait approcher de la machine pour l'arrêter; mais elle ne tarda pas à s'arrêter d'elle-même, et laissa le bateau à la merci des vents et des vagues. Avec des peines infinies, les passagers, à demi-nus, parvinrent à descendre dans les canots, et reçurent les femmes et les enfans des mains du capitaine et des matelots; ceux-ci, bien que les flammes voltigeassent sur leurs têtes, repoussèrent toutes les sollicitations qu'on leur fit d'entrer dans des embarcations déjà trop chargées; et ils les poussèrent au large du bateau que le feu continuait de dévorer. On s'aperçut alors qu'une femme et un jeune homme de seize ans avaient été oubliés. Après les avoir tirés du milieu des flammes, on attacha le jeune homme à une planche, et un matelot, habile nageur, se jeta avec lui dans le lac. Le capitaine, tenant dans ses bras la pauvre femme, remplie d'une terreur frénétique, demeura sur le bord de son na-

vire embrasé, jusqu'à ce qu'il eût vu le dernier de ses hommes, muni d'une pièce de bois, sauter à l'eau. Alors, il jeta hors du bord une table qu'il avait réservée; puis, chargé de son fardeau, il s'élança au milieu des flots. La pauvre femme, dans l'excès de sa frayeur, le saisit fortement à la gorge, au moment où il la plaçait sur la table. Forcé de se dégager de cette infortunée, elle fut écartée de lui par les vagues; il s'efforça de la suivre et la vit s'accrocher à un débris enflammé. Bientôt, elle poussa un dernier cri, et disparut au milieu des flammes et des flots. Le capitaine fit, en nageant, le tour du navire en feu, criant à ceux de ses matelots qui étaient à portée de voix, de ne pas s'en écarter. Il resta là lui-même, attendant la chute de quelque morceau de bois; enfin, il en tomba un; il l'éteignit et s'y accrocha, demeurant auprès du bateau, dans l'espoir que la lueur des flammes guiderait les canots, lorsqu'ils seraient à même de revenir; mais ces faibles esquifs, dont la marche était considérablement ralentie par la charge extraordinaire qu'ils portaient, avaient en outre six milles à faire, par une mer extrêmement agitée. Ils furent, en conséquence, long-temps avant d'atteindre la terre. Après avoir déposé les passagers, presque nus, sur le

rivage d'une île déserte, par une nuit sombre et tempêtueuse, ils retournèrent pour tâcher d'arracher à la mort les nobles victimes d'un dévouement si héroïque. Le jour parut pendant qu'ils luttaient contre les flots, cherchant vainement le fanal éteint, qui devait les guider dans leurs recherches. A la fin, ils aperçurent un point noir sur le sommet d'une vague : c'était une pièce de bois supportant un homme, et cet homme était le jeune capitaine, privé de sentiment, mais conservant encore un reste de vie. Il est aujourd'hui bien portant. Un autre de ces braves matelots fut sauvé dans la matinée, et rappelé à la vie, après avoir été huit heures sur l'eau : sept autres périrent.

Les citoyens de Bordentown s'empressèrent de porter des vivres et des vêtemens aux malheureux qui avaient été déposés sur l'île ; après quoi, ils les emmenèrent chez eux, et leur prodiguèrent les soins les plus empressés et les plus affectueux.

La carcasse à demi-consumée du *Phénix*, se trouve maintenant au milieu du lac, sur un récif où l'a jetée la tempête.

LETTRE XVII.

Burlington. — Histoire succincte de l'état de Vermont.

Burlington, état de Vermont, octobre 1819.

En remontant le Champlain, ma chère amie, les rives de ce lac prennent un aspect plus sauvage et plus montagneux. Le site de la petite ville florissante de Burlington est d'une singulière beauté. La propreté et l'élégance des maisons blanches qui s'élèvent du rivage par une pente assez rapide; parmi ces édifices, de beaux arbres plantés avec cette symétrie qui caractérise les nouveaux bourgs et villages de ces états; la jolie baie, et, plus loin, l'immense miroir que présentent les eaux du lac, et dont la bordure est formée par une chaîne de montagnes derrière laquelle, au moment

où nous tournâmes pour la première fois nos regards de ce côté, le soleil se couchait dans toute sa splendeur : tous ces objets offraient véritablement une scène enchantée. Leur aspect nous parut surtout ravissant, lorsque le disque solaire, dont l'éclat eût pu éblouir des aigles mêmes, descendit majestueusement derrière le rideau de pourpre qui réfléchissait ses teintes brillantes sur la surface tranquille du vaste lac, sur les fenêtres et les murs si blancs des jolies maisons de la ville, et sur les voiles argentées des barques et des navires qui glissaient silencieusement sur les ondes resplendissantes.

Il n'y a pas quarante ans que le terrain occupé par cette jolie petite ville, contenant une population de deux mille âmes, n'était habité que par des ours et des panthères. Les Américains ont un verbe qui signifie *faire des progrès* (1). L'invention de ce mot me paraît suffisamment justifiée ; et l'étranger ne peut s'empêcher de convenir que les progrès extraordinaires et en tous genres, qui frappent ses yeux, demandaient un nouveau mot pour les peindre.

---

(1) Quelques personnes de ce pays néanmoins nient que le verbe *to progress* soit une locution américaine.

La jeune ville de Burlington possède un collége, qui fut fondé en 1791, et a dernièrement reçu une grande extension. L'état de Vermont, auquel appartient la ville, et dont la population n'est pas tout-à-fait de trois cent mille âmes, entretient deux établissemens de ce genre, et dans aucun endroit de l'Union, l'on n'apporte peut-être un plus grand soin à l'éducation de la jeunesse.

Le territoire connu sous le nom de Vermont, est traversé du nord au sud par une chaîne de montagnes couvertes de forêts toujours vertes: c'est de là que dérive son nom. Ces montagnes, les Alpes de ce pays, s'élèvent quelquefois jusqu'à trois et quatre mille pieds; elles occupent presque toute la largeur de l'état; mais elles sont partout séparées par des vallées, au fond desquelles coulent quantité de ruisseaux et de rivières, qui vont se décharger, à l'est, dans la belle rivière du Connecticut, et, à l'ouest, dans le lac Champlain. Les hautes forêts de pins blancs, de cèdres et d'autres arbres verts, qui couvrent le sommet de ces montagnes, unissent parfois leurs teintes sombres avec la verdure plus variée du chêne, de l'orme, du hêtre et de l'érable, qui croissent dans les vallées. Ces immenses ombrages sont coupés en divers endroits

par des pâturages; les belles terres qui bordent les ruisseaux et les rivières échangent chaque jour leurs arbres antiques pour les trésors de l'agriculture. La ville la plus populeuse de tout l'état contient à peine trois mille âmes, la masse des habitans, laboureurs ou herbagers, étant éparse dans les vallées et sur les montagnes, ou rassemblée par petites portions, dans les villages bâtis sur le bord des lacs et des rivières.

Pour le soin apporté à l'éducation de ses citoyens, et l'esprit démocratique de ses institutions, comme pour ses mœurs simples et son active industrie, l'état de Vermont se montre le digne enfant de la Nouvelle-Angleterre. Il se distingue parmi les autres républiques de cette partie de l'Union, par son patriotisme; il a toujours servi de tous ses moyens, la cause générale, et jamais on n'a pu l'accuser de séparer ses intérêts de ceux de la confédération.

Pendant la lutte révolutionnaire, sa faible population, disséminée le long des rivières, et dans les montagnes et les forêts, montra une noble ardeur et un généreux désintéressement. La courte histoire de cette courageuse république est remplie d'intérêt, et très honorable pour le caractère de son peuple.

Pendant son existence coloniale, elle se trouva engagée, avec des provinces voisines, dans une dispute où il s'agissait pour elle de la défense de ces grands principes sur lesquels, plus tard, s'appuyèrent les colonies, dans leur querelle avec la métropole. Sous la domination de la Grande-Bretagne, les terres de Vermont, en conséquence de divers actes contradictoires passés à différentes époques et sous différens règnes, se trouvèrent réclamées par les deux provinces limitrophes de New-Hampshire et de New-York. Une grande partie des premiers colons jouissaient de leurs propriétés, en vertu de la patente accordée à la première de ces provinces, quand la dernière fit valoir un titre antérieur, et essaya d'évincer les propriétaires. La proclamation du gouverneur royal de New-York reçut pour réponse une proclamation du gouverneur royal de New-Hampshire ; et l'affaire ayant été soumise au gouvernement de la métropole, sa décision fut en faveur de New-York, contre les vœux et les réclamations des Vermontais ; mais cet édit impérial fut aussi peu respecté par les fiers montagnards, que l'avait été la proclamation du gouverneur. « Les dieux des vallées, s'écria le courageux Ethan Allen, ne sont pas les dieux des montagnes. » Une vi-

goureuse opposition se forma sur-le-champ, et les prétentions de New-York furent repoussées avec tant d'énergie, qu'une guerre civile manqua d'éclater. Les Vermontais fondaient leur résistance sur le droit qu'a un peuple de se gouverner, et, en conséquence, ils organisèrent leur gouvernement, en dépit des menaces de New-York et de son gouverneur. Mais une cause plus grande réclama bientôt les efforts de ce peuple magnanime. Au milieu de ses débats avec la province de New-York, la discorde éclata entre le gouvernement britannique et le peuple américain. Les montagnards de Vermont eussent pu facilement s'excuser de prendre parti dans cette grande querelle. Eloignés de la mer, sans commerce, sans taxes et sans gouvernement, les mesures arbitraires du ministère anglais ne froissaient pas immédiatement leurs intérêts; et, engagés, comme ils l'étaient, dans d'autres disputes, on eût pu supposer que ces mesures n'étaient guère propres à exciter leur opposition, en blessant leur fierté; mais, supérieurs à toute considération d'intérêt particulier, ils oublièrent leur querelle pour embrasser celle de la communauté. La nouvelle de la bataille de Lexington n'eût pas plutôt été répandue, qu'on vit Ethan Allen, à la tête

d'une troupe de montagnards de Vermont, surprendre le poste important de Tyconderoga. Il vint, pendant la nuit, sommer le fort de se rendre. « Au nom de qui? répondit le commandant, aussi étonné qu'irrité de cette soudaine et audacieuse sommation. » — « Au nom du grand Jehovah et du congrès continental (1), répliqua le patriote. » Ce congrès continental ne contenait pas de représentans du peuple de Vermont. Il n'avait pas prononcé sur la justice ou l'injustice des réclamations élevées contre lui, ni reconnu la jurisdiction indépendante qu'il avait instituée ; mais c'était une assemblée réunie sous les auspices de la liberté ; elle déclarait pour d'autres les droits que les Vermontais avaient déclarés pour eux-mêmes : aussi, sans hésiter, sans attendre qu'on les sollicitât, et sans essayer de faire aucune stipulation, ces champions des droits de l'homme, abandonnant volontairement et sans conditions leurs charrues et leurs cognées, recommandèrent leurs femmes et leurs enfans à la protection du Ciel, et partirent pour aller combattre avec leurs frères.

---

(1) C'est le nom qu'on donna primitivement au premier congrès américain.

Après la déclaration d'indépendance, les Vermontais s'adressèrent au congrès, comme au gouvernement suprême, et demandèrent que leur pays fût admis dans la confédération, en qualité d'état indépendant; ils fondèrent leurs réclamations sur les mêmes principes que les autres états invoquaient pour justifier leur résistance à la Grande-Bretagne; savoir : le droit qu'a un peuple d'instituer son gouvernement et l'invalidité des contrats non cimentés par un mutuel accord entre les parties. New-York, de son côté, ne pouvait en appeler qu'à des donations royales, et à des actes exécutés plutôt avec légalité qu'avec justice. L'opinion du congrès penchait en faveur des habitans de Vermont; mais l'état de New-York était un allié trop important, pour qu'on décidât avec précipitation contre lui. Le jugement fut, en conséquence, ajourné, jusqu'à ce que les deux états en vinssent à un accommodement; ou jusqu'à des jours plus paisibles, où le congrès pourrait examiner à loisir la question sous toutes ses faces. L'état de Vermont ayant été ainsi rejeté de l'Union, l'ennemi crut qu'il serait facile de l'attirer dans son parti. On lui promit de grands priviléges et une existence particulière, comme province royale. Mais cette généreuse

république ne se laissa pas détourner du chemin de l'honneur : elle se montra aussi fidèle à la cause de l'Amérique, que ferme dans sa résistance aux prétentions de New-York. On vit alors une poignée d'hommes libres défendre leurs droits et ceux de leurs frères, dans cette lutte opiniâtre. Lorsqu'elle fût terminée, et l'indépendance nationale définitivement établie, la république de Vermont s'arrangea avec celle de New-York, et se joignit ensuite volontairement, comme quatorzième état, aux treize qui s'étaient primitivement confédérés, et dont elle avait épousé la cause avec tant de zèle et de magnanimité.

En conséquence de sa résistance aux prétentions de l'état de New-York, le pays de Vermont avait joui d'une existence indépendante, plusieurs années avant la séparation des colonies d'avec la Grande-Bretagne; mais sa constitution, telle qu'elle est aujourd'hui, ne fut réglée définitivement que dans l'année 1793.

Le plan de gouvernement de cet état est l'un des plus simples qu'on trouve dans la confédération. La législature se compose d'une seule chambre, dont les membres sont choisis par toute la population mâle de l'état. Dans ce pays montagneux, peuplé par une race d'hommes sim-

ples cultivateurs, on peut supposer que la science de la législation ne présente guère de questions difficiles; et il n'a pas été jugé nécessaire de retarder la confection des lois, en faisant passer un projet par deux épreuves. On trouve, dans la constitution de Vermont, une autre particularité qui montre que le peuple de cette république a des yeux d'Argus pour ce qui touche à ses libertés. Dans les autres états, les citoyens ont jugé suffisant de se réserver le pouvoir de convoquer une convention, pour amender leur système de gouvernement, quand ils le jugent convenable; mais les Vermontais, comme s'ils n'eussent pas voulu se fier à leur propre vigilance, ont décreté l'élection d'un conseil de censeurs, qui doit être convoqué pour un an, de sept en sept années, afin d'examiner s'il n'a pas été fait quelque violation à la constitution, *si les pouvoirs législatif et exécutif ont rempli leur devoir, comme tuteurs du peuple, ou se sont arrogé et ont exercé d'autres ou de plus grands pouvoirs que ceux qui leur sont attribués par la constitution* (1); en

(1) Art 43 et dernier de la constitution de Vermont. Voyez l'ouvrage intitulé : *Constitutional Law*, etc. Washington 1819.

un mot, de passer en revue tous les actes publics, et l'ensemble des mesures administratives, prises depuis la dernière réunion des censeurs. Si quelques actes leur paraissent inconstitutionnels, leur devoir est d'en référer à l'assemblée législative qui siége pour le moment, de motiver leur opinion et de recommander la révision de ces actes. Ils ont, en outre, le pouvoir de juger de la convenance de réviser la constitution; et si quelques articles leur paraissent défectueux, ou manquer de clarté, de les publier avec les amendemens proposés, lesquels étant examinés et approuvés par le peuple, donnent lieu à la convocation d'autres délégués, pour les décréter en convention, d'après les instructions qu'ils ont reçues de leurs commettans.

L'assemblée se réunit maintenant dans la petite ville de Montpellier, située dans une vallée qui se trouve au centre de l'état. La position de cette ville permet de penser que le siége du gouvernement y demeurera fixé. C'est une étrange nouveauté pour un Européen, de trouver des législateurs assemblés dans un village isolé, pour y discuter les affaires de l'état. Combien la liberté a été calomniée! Voyez-la, dans les montagnes de Vermont, animer des hommes qui, à la première apparence d'oppression, se lève-

raient comme des lions; mais qui, jouissant du libre exercice de droits incontestés, et marchant tête levée et avec un cœur indompté, au milieu de leurs montagnes, mènent une vie à la fois paisible et active, sans faire de mal et sans en recevoir, fiers comme un noble dans son manoir féodal, et doux comme les agneaux qui paissent sur leurs montagnes.

Les hommes de Vermont sont connus sous le nom familier d'*enfans de la montagne verte*, nom dont ils sont fiers, et que j'ai entendu prononcer souvent avec une sorte de complaisance, et d'un ton mêlé d'admiration et d'affection, par les citoyens des états voisins.

Avant de terminer ce que j'ai à dire sur le pays de Vermont, je crois devoir faire remarquer que l'émigrant écossais le trouverait probablement convenir à ses mœurs et à son tempérament : sous un climat sain, et au milieu d'une contrée montagneuse, offrant et des pâturages et des terres labourables, le fermier écossais, frugal, vigoureux et actif, pourrait se croire chez lui, ou plutôt un peu mieux que chez lui. Il y a, dans les vallées les plus basses, quantité de bons terrains non réclamés, et beaucoup de terres d'une médiocre bonté, sur le penchant des montagnes. Nos enfans du brouillard pourraient voir ici leurs

Grampians et leurs Cheviots (1) sortir du sein d'un meilleur sol, et s'élever vers un ciel plus pur. Ils trouveraient aussi une race d'hommes d'une activité et d'une intelligence égales ou supérieures aux leurs, et animés d'un esprit d'indépendance dont ils pourraient se pénétrer avec avantage (2).

Les émigrans européens sont peut-être disposés à trop s'avancer dans l'intérieur de ce continent. Les anciens états ont suffisamment de terrains non défrichés, pour y établir une multitude d'individus, et, comme je l'ai déjà fait remarquer, les hommes ont ordinairement beaucoup de choses à apprendre en arrivant dans ce pays. L'Américain, en entrant dans les districts de l'Ouest, est habitué à vaincre toutes les difficultés, et sait inspirer à ses enfans un amour de leur pays, fondé sur la connaissance de son histoire et du mérite de ses institutions; il est

(1) Les deux principales chaînes de montagnes de l'Ecosse.

(Note du traducteur.)

(2) Il y a dans l'état de Vermont un établissement écossais qui se trouve dans une condition très florissante, et je crois que de temps en temps quelques émigrans viennent isolément le rejoindre.

propre à former l'avant-garde de la civilisation; l'étranger sera, en général, mieux placé au corps principal, où il pourra recevoir des leçons, et se pénétrer de sentimens convenables à son nouveau caractère de citoyen d'une république.

. . . .
. . . .
. . . .

LETTRE XVIII.

Direction donnée au génie américain. — Fondateurs des républiques américaines. — Etablissement du gouvernement fédéral.

Whitehouse, New-Jersey, décembre 1819.

Je regrette, ma chère amie, que les circonstances qui nous ont forcées d'abréger notre voyage dans les états de l'Est, m'aient ainsi empêchée, depuis quelque temps, de vous écrire avec ma ponctualité accoutumée. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Après ce court préambule, vous me permettrez de passer par dessus le reste de notre tournée, et d'en venir tout de suite au sujet de votre lettre que j'ai en ce moment sous les

yeux. Je ferai de mon mieux pour répondre aux questions de ****, ne prétendant pas, au surplus, en donner une meilleure solution que celles que d'autres peuvent avoir données avant moi.

Il est devenu assez ordinaire, dans ces dernières années, de traduire la littérature américaine à la barre de l'Europe, et de porter une sentence contre l'esprit et la science des Américains. Les étrangers les plus libéraux, en parlant du petit nombre d'ouvrages, soit en vers, soit en prose, restés dans la littérature de ce pays, ont coutume d'attribuer cette disette à l'état d'enfance de la société en Amérique; d'autres, du moins je suis portée à le penser, lisent cette explication sans assigner aux mots leur juste valeur. N'est-il pas généralement reçu en Angleterre que la nation américaine est dans une sorte d'état mitoyen entre la barbarie et la civilisation? Je me souviens que lorsque je vins dans ce pays, je n'avais moi-même que des notions très confuses sur le peuple que je devais y trouver. Quelquefois on m'en avait dépeint les habitans comme une troupe de poulains sauvages rongeant le frein qu'on venait de mettre dans leur bouche, et s'agitant violemment pour rompre la bride de lois négligemment exécutées, et néanmoins trop strictes pour leur caractère

indomptable; d'autres fois, on me les avait représentés comme une race d'ouvriers adroits, de marchands spéculateurs et de fermiers laborieux, ayant tout juste assez d'usage pour mâcher une réponse quand on les interrogeait, et assez d'instruction pour lire un journal, faire un marché, tenir un compte, et raisonner phlegmatiquement sur les avantages de la liberté du commerce et d'un gouvernement populaire. Ces portraits me paraissaient n'offrir guère de ressemblance; l'un m'avait l'air de convenir à un Hollandais, et l'autre à un Arabe du désert. Il n'était pas possible de concevoir une combinaison des deux caractères; je les comparai cependant, mais je ne pus rien faire ni de l'un ni de l'autre.

L'histoire de ce peuple semblait témoigner qu'il était brave, magnanime et animé de l'esprit de liberté; ses institutions, qu'il était éclairé; ses lois, qu'il était humain; et sa politique, qu'il était pacifique et plein de bonne foi; mais on me disait qu'il n'était rien de tout cela. Jugez un homme par ses œuvres, nous dit-on; mais juger une nation par ses œuvres n'était pas un adage, et l'on m'avait appris que c'était tout-à-fait ridicule. Juger une nation sur les rapports de ses ennemis me semblait toutefois également absurde; de sorte que je me décidai à ne

pas juger du tout, mais à débarquer dans le pays sans savoir rien sur son compte, et à attendre qu'il parlât par lui-même. J'ai cherché quelquefois à vous peindre les impressions que j'ai reçues. Elles furent de nature à me surprendre considérablement au premier abord, car il n'est guère possible que l'esprit ne soit pas un peu influencé par les rapports courans, quelque contradictoires qu'ils soient, et quelque dessein qu'on ait de n'y faire aucune attention.

Il y a ici peu de chose qui annonce l'enfance de la société, dans le sens que les étrangers prêtent ordinairement à cette expression. Les mœurs plus simples, les fortunes plus égales, les habitudes et les liens domestiques plus forts, en général, dans ce pays, qu'on ne les trouve en Europe, annoncent sans doute une nation jeune dans les raffinemens et le luxe, compagnons ordinaires d'une extrême civilisation; mais annoncent-ils une nation jeune en connaissances? S'il en était ainsi, cette circonstance parlerait peu en faveur des connaissances.

Il est vrai qu'écrire n'est pas encore un métier dans ce pays; peut-être pour le pauvre est-ce un pauvre métier partout; et si les hommes pouvaient faire mieux, ils voudraient rarement en faire leur état. Quoi qu'il en soit, quantité de causes

ont agi jusqu'ici, et quelques-unes ne cesseront peut-être jamais d'agir, pour empêcher le génie américain de se montrer dans des ouvrages d'imagination ou de grands travaux littéraires. Au reste, il faut se souvenir que ce pays ne compte pas encore un demi-siècle d'existence. A peine si l'on a vu passer la génération dont toutes les facultés furent absorbées par une lutte pour l'existence nationale. A la guerre pénible de la révolution succédèrent les travaux de l'établissement du gouvernement central et de la réorganisation des divers états; et il ne faut pas perdre de vue qu'en Amérique, la guerre ni la législation ne sont l'affaire d'une certaine portion de citoyens, mais celle de toute la société. Elles occupent toutes les têtes et tous les cœurs, réclament toute l'énergie, et absorbent tout le génie de la nation.

L'établissement du gouvernement fédéral ne fut pas l'œuvre d'un jour; même après qu'on l'eût conçu et adopté, on eut à combattre mille opinions qui se contrariaient. La guerre de plume succéda à celle d'épée, et le choc des partis politiques à celui des armées. La lutte continua pendant tout le cours de l'administration surnommée *fédérale*. Après l'élection de M. Jefferson à la présidence, elle se ranima pour un moment

avec un redoublement de violence ; et quoique ce ne fut plus que l'agitation d'une flamme sur le point de s'éteindre, elle excita l'attention du peuple, et continua jusqu'à l'instant où éclata la seconde guerre, qui contribua à rallier les partis, et dont l'issue consolida l'indépendance nationale, et cimenta l'union entre tous les citoyens. Il n'y a par conséquent guère que quatre ans que l'esprit public est en repos; et ce n'est que depuis cette époque que les Etats-Unis peuvent se flatter de jouir d'une existence nationale entièrement reconnue.

Ce fut la dernière guerre, si peu remarquée en Europe, mais si importante pour l'Amérique, qui marqua définitivement le caractère du peuple de ce pays, et l'éleva à la place qu'il occupe maintenant parmi les nations du monde. Me trompé-je, en pensant que les Européens, et je parle des plus instruits, n'ont jusqu'à présent apporté que peu d'attention à l'histoire des Etats-Unis ? Lorsque ces états se trouvèrent engagés dans la lutte révolutionnaire, ils excitèrent une sympathie passagère : le sort de l'humanité dépendait de ce combat ; c'étaient la tyrannie et ses légions aguerries opposées aux cohortes sacrées, mais sans expérience, des enfans de la liberté; et les patriotes de tous les

climats sentaient que l'issue de ce grand conflit devait décider des futures destinées du monde. La bataille une fois gagnée, cette nation jeune et lointaine sembla retomber dans l'oubli; la tempête s'était élevée en Europe, et toutes les têtes pensantes de cette partie du monde étaient occupées à mettre dans la balance état contre état, empire contre empire, ou tyran contre tyran; tandis que l'Amérique, éloignée du tumulte, bandait ses plaies et remettait tout en ordre chez elle. Bientôt les peuples d'Europe eurent presque oublié son existence, et les gouvernemens ne se souvenaient d'elle, de temps en temps, que pour lui dire qu'elle ne méritait pas qu'on la respectât. On pilla ses navires sur les mers et on les insulta dans les ports, qu'on finit par leur fermer. Elle adressa des remontrances, mais on se moqua d'elle; indignée de ces outrages, elle jeta enfin le gant aux oppresseurs, et l'on s'en étonna. Le ministère qui avait provoqué cette querelle, tira négligemment un million de guinées de sa trésorerie, expédia quelques détachemens de ses flottes et de ses armées, et s'assit tranquillement, comptant que les républiques américaines allaient être de nouveau transformées en colonies anglaises. Quelques politiques plus généreux jetèrent de temps

en temps un coup-d'œil à travers l'Océan, curieux de voir comment une jeune nation, qui avait déjà montré la vigueur d'Hercule au berceau, lutterait encore une fois contre la force d'un grand empire dans toute sa maturité ; et peut-être ne furent-ils guère moins surpris que le cabinet de Saint-James, quand ils virent l'issue de ce grand combat.

Si **** veut étudier l'histoire de ce pays, il la trouvera pleine de choses. L'Amérique ne s'endormit pas durant les trente années où l'Europe l'avait oubliée. Elle s'occupa avec activité à perfectionner son éducation politique, à former et à éprouver des systèmes de gouvernement, à déraciner des préjugés, à vaincre des ennemis intérieurs, à remplir ses coffres, à payer ses dettes, à amender ses lois, à se rendre digne de jouir de la liberté qu'elle avait achetée au prix de son sang, à fonder des écoles, et à faciliter la propagation des lumières ; on ne la vit pas moins appliquée à faire revivre son commerce, à défricher désert après désert, à ouvrir de nouvelles voies à sa navigation intérieure, à accroître une population d'hommes faits pour jouir de leurs droits et de leurs libertés, et sachant respecter les institutions adoptées d'après le vœu de leur patrie : tels furent les travaux de l'Amérique. Elle présente partout les œuvres

de son génie, et nous ne devons pas les aller chercher dans des volumes entassés sur les rayons d'une bibliothèque. Toute sa science est mise en action; elle se montre dans ses institutions et dans ses lois, dans son sénat, dans son cabinet, et même jusque sur les remparts de ses cités et sur les ponts de ses vaisseaux. Voyez ce qu'a fait l'Amérique, et ce qu'elle est; comptez ses années, et portez un jugement sur son génie. Ses politiques ne sont point d'ingénieux théoriciens, mais des hommes d'état versés dans la pratique du gouvernement; ses soldats n'ont pas été conquérans, mais patriotes; ses philosophes ne sont pas des raisonneurs habiles, mais de sages législateurs. Leur pays fut et est encore l'unique champ de leurs efforts; toutes les têtes et tous les bras sont dévoués à son service. Tels sont les hommes publics américains : le monde ne retentit pas du bruit de leurs exploits, et la renommée ne proclame point leurs scientifiques travaux; mais leur patrie recueille les fruits de leur sagesse, et sent tout ce qu'elle doit à leur bravoure, et tout ce qu'elle en peut attendre. C'est dans la puissance, la prospérité, l'esprit pacifique, le bon gouvernement et la sage administration de ce pays que nous devons découvrir et admirer la force et le génie de ses habitans.

En Europe, on est porté à juger du degré d'instruction d'un peuple, par le nombre plus ou moins grand de ses littérateurs; mais, même dans votre hémisphère, c'est peut-être une manière de juger peu équitable. Personne ne contestera que la France ait fait de grands progrès dans les sciences depuis la révolution, et cependant sa réputation littéraire est restée stationnaire durant cette époque. La raison en est très claire : le génie de ses habitans passa du cabinet dans le sénat et sur le champ de bataille; ses historiens et ses poètes furent tout à coup métamorphosés en soldats et en politiques; ses pacifiques hommes de lettres devinrent d'actifs citoyens, qui se firent connaître par leurs vertus ou par leurs crimes; au lieu de tragédies, de sonnets et de traités de philosophie, ils fabriquèrent des lois ou organisèrent des armées; ils résistèrent aux tyrans, ou devinrent leurs victimes, ou bien ils devinrent tyrans eux-mêmes. Lorsqu'une nation est engagée dans une guerre politique, il n'est guère probable qu'elle soit visitée par les Muses. Ce sont des fainéantes qui aiment le repos et qui chantent sous l'ombrage; elles ne viennent sur le champ de bataille que long-temps après que le carnage a cessé; et avant qu'elles ne célèbrent les exploits des

morts, la mousse a couvert leurs tombeaux. La bataille est terminée en Amérique, mais rien de plus, et il y a peut-être lieu de penser que son gouvernement aura toujours quelque chose de trop bruyant pour les timides filles de Mnémosine. Ici, un jeune homme qui se sent du mérite, et qui désire se distinguer, voit une large carrière ouverte devant lui; les plus hauts emplois de la république semblent tenter son ambition, et le premier souhait de son cœur est d'être homme d'état. Cet ordre de choses assure au peuple d'habiles serviteurs, et stimule l'énergie et l'intelligence de la nation entière; mais il en résulte que tous les talens sont appliqués à l'affaire du jour, et tendent plutôt à honorer la patrie qu'à immortaliser les individus. Les Américains connus en Europe comme auteurs, ont été plus connus dans leur pays comme citoyens distingués, et ma mémoire ne me fournit pas, pour le moment, plus de deux exceptions à cette règle (1). Les habiles écrivains politiques de la révolution et de l'époque suivante, étaient tous des militaires ou des hommes

(1) Brown, auteur de plusieurs romans très connus : Arthur Mervyn, Wieland, etc.; et M. Washington Irvine. Quand ce dernier quitta son pays pour venir en

d'état, qui dérobaient avec peine aux devoirs des emplois que la patrie leur avait confiés, un moment pour éclairer leurs concitoyens sur des objets d'une grande importance nationale. Barlow, connu en Angleterre comme auteur de la *Colombiade*, était un diplomate et un bon écrivain politique. Le vénérable Dwight fut honoré ici, non comme auteur de la *Conquête de Canaan*, mais comme le protecteur des sciences, l'instructeur zélé de la jeunesse, et comme un des écrivains les plus populaires et les plus énergiques de son temps. Je pourrais également vous citer quantité de personnages vivans dont les grands talens ont été appréciés dans les divers cabinets de l'Europe, et qui les déploient ici dans toutes les branches du gouvernement civil et dans toutes les professions libérales. Ces hommes qui, dans d'autres pays, eussent augmenté les richesses de la littérature nationale, travaillent ici à accroître la prospérité publique : éloquens dans le sénat, sages dans le cabinet, ils occupent les plus hauts emplois

---

Europe, il était trop jeune pour être connu autrement que comme auteur. Son charmant ouvrage intitulé *The Sketch-Book*, est également admiré des deux côtés de l'Atlantique.

de la république, et sont récompensés de leurs constans et pénibles travaux, par l'estime de leurs concitoyens, et le spectacle de la puissance croissante de leur patrie.

Aucune nation peut-être n'a jamais produit, dans le même espace de temps, plus de grands patriotes et d'hommes d'état habiles, que la nation américaine. Quels furent ceux qui fondèrent ces républiques? Ce n'étaient ni des brigands, ni des vagabonds, comme quelques-uns de nos journaux ministériels voudraient le faire croire à leurs lecteurs; mais les citoyens les plus sages de la plus sage nation qui existât alors sur le globe. Le fondateur de la Virginie (1) était un héros anglais digne de figurer dans un roman de chevalerie; un preux qui courut après l'honneur, par le monde, et vint enfin, animé d'un pur amour de la liberté et d'un ardent esprit d'entreprise, fonder une colonie dans les déserts américains. Les fondateurs du Maryland (2) furent des sages et des phi-

(1) Le capitaine John Smith.

(2) Georges et Cécile Calvert, les lords Baltimore et Léonard Calvert, frères de Cécile. Cette famille distinguée était attachée à l'église de Rome. Tandis que toutes les nations européennes et les autres colonies américaines se

lantropes qui plaçaient la liberté de conscience au-dessus des priviléges de la naissance et des jouissances du luxe; des nobles anglais dont l'origine était la moindre de leurs distinctions, qui prêchèrent l'égalité religieuse dans un siècle où elle était inconnue, et ouvrirent un asile, sur ce continent lointain, aux persécutés de toutes les sectes et de tous les pays. La Nouvelle-Angleterre fut fondée par les Hampden de la Grande-Bretagne, qui vinrent jouir de la liberté et servir leur Dieu austère, parmi des bêtes sauvages et des hommes plus sauvages encore. Mais ils étaient résolus de tout supporter plutôt que de se soumettre aux caprices de la tyrannie et à la jurisdiction des hiérarques. Parmi eux se trouvaient des hommes

---

querellaient les unes les autres pour des opinions théologiques, un catholique romain proclamait la doctrine, non de la tolérance, mais de l'égalité religieuse. Les puritains, sous le règne de Cromwell, troublèrent d'abord la paix de la colonie naissante du Maryland; mais ce ne fut qu'après la révolution anglaise que ses institutions sages et philantropiques furent abolies par un décret royal. Guillaume III anéantit totalement la suprématie du catholicisme en Angleterre, et établit la suprématie du protestantisme en Irlande et dans le Maryland : 1688 ne fut une heureuse année que pour une portion de l'empire britannique.

qui, par leur savoir et leurs opinions, devançaient leur siècle. Le vénérable Roger Williams, défenseur zélé de la liberté religieuse, comme de la liberté civile, proclama des principes auxquels adhérèrent plus tard Milton et Locke (1). Oglethorpe, fondateur de la Géorgie, réunissait les qualités de militaire, de législateur, d'homme d'état et de philantrope. Dans sa jeunesse, il apprit l'art de la guerre sous le prince Eugène; plus tard, il défendit, dans le parlement britannique, les intérêts de sa patrie et les droits de l'humanité. Il fût le chef de *cette troupe généreuse qui, touchée des misères humaines, alla leur chercher un remède dans les horreurs d'une sombre prison.* (2)

---

(1) Une comparaison entre la charte de Rhode-Island et la constitution présentée à la Caroline par Locke, nous porterait à juger que Roger Williams était un plus habile législateur que son illustre disciple.

(2) Cette citation est tirée des Saisons de Thomson, et fait allusion à la société de philantropes organisée par Oglethorpe pour visiter les prisons anglaises, et s'occuper des moyens propres à améliorer le sort des détenus. C'est en imitant ce noble exemple, que Howard s'acquit une si juste célébrité, non-seulement en Angleterre, mais encore dans toute l'Europe. *(Note du traducteur.)*

Dans la quarante-cinquième année de son âge, le général

La Pensylvanie porte le nom du sage qui la fonda. En somme, il n'est aucune de ces colonies qui n'ait été fondée par des hommes libres et comptés parmi les sages de leur génération. Les révolutions politiques de l'Angleterre continuèrent d'y jeter quantité de ses meilleurs et de ses plus braves citoyens, et même beaucoup de personnes d'une naissance distinguée, et de mœurs raffinées.

Oglethorpe se mit à la tête d'une nombreuse troupe d'individus maltraités par la fortune, et s'embarqua pour l'Amérique. Après avoir, par sa sagesse et sa valeur, garanti les premiers colons des commotions intérieures et des attaques d'ennemis extérieurs, il retourna en Angleterre. Lorsque la guerre de la révolution éclata, on lui offrit le commandement de l'armée anglaise, comme au plus ancien officier général. « J'entreprendrai l'expédition sans un vaisseau de guerre et sans un soldat, répondit le vieux guerrier au ministre, pourvu que vous m'autorisiez à promettre aux colons, en arrivant parmi eux, *que vous leur rendrez justice.* » La Géorgie se montra animée de l'esprit de son fondateur; la poignée de patriotes qu'elle put mettre sous les armes (sa population n'allait pas à cinquante mille âmes) se joignit à ceux des autres colonies, et déploya le drapeau de l'indépendance. Le vénérable Oglethorpe vit la colonie qu'il avait fondée, érigée en république libre; il vit l'indépendance de l'Amérique reconnue, et mourut à l'âge de quatre-vingt-seize ans.

La révocation de l'édit de Nantes y fit passer aussi quelques-uns des plus éclairés et des plus vertueux enfans de la France, et de semblables édits beaucoup des plus nobles enfans de l'Irlande : ces exilés enfantèrent les héros de la révolution. Jusqu'au commencement de la querelle qui éleva l'Amérique au rang de nation indépendante, quantité de familles des plus distinguées de l'Angleterre venaient fixer leurs pénates dans le Nouveau-Monde, soit guidées par un esprit d'aventure, soit attirées par la beauté du climat et le caractère franc et hospitalier des habitans. On vit entre autres le représentant de la noble maison de Fairfax abandonner les honneurs appartenant à un baron de son pays natal, pour la liberté et la simplicité des citoyens de l'Amérique; mettre de côté son titre, et s'établir en Virginie, où il déploya une magnificence patriarchale; soutenir dans sa vieillesse la cause de la liberté, et se glorifier des dignités modestes et librement conférées d'une jeune république, au lieu des titres orgueilleux d'une antique aristocratie (1).

---

(1) On trouve dans l'ouvrage de Wood, intitulé *Scotch Peerage* (la pairie écossaise), une courte, mais intéressante notice sur Thomas, sixième lord Fairfax. Le représentant actuel de cette noble maison préfère égalcment le rang de

Tandis que le séjour de l'Amérique était recherché de la sorte par des hommes éclairés, les discours parlementaires et les pamphlets de cette époque montrent combien la nation anglaise connaissait peu le caractère et la condition des colons. Parce que le gouvernement avait jugé à propos, à une époque, de faire de la Virginie un Botany-Bay (1), insulte qui ne contribua pas peu à disposer cette colonie à la révolte, la patrie de Franklin, Washington, Patrick-Henry, Jefferson, Schuyler, Gates, Green, Allen, Dickenson, Laurens, Livingston, Hamilton, Jay, Rush, Adams, Rittenhouse, Madison, Monroe, et cent autres, militaires, orateurs, philosophes et hommes d'état distingués, fut considérée comme un repaire de filous et d'hommes grossiers et méprisables. Jamais une révolution nationale ne fut conduite par de plus

---

citoyen américain à celui de noble anglais. Il pourrait y avoir dans cette conduite plus de calcul que de philosophie; car, après tout, c'est préférer un sceptre à une couronne de pair. Le citoyen américain n'a pas de supérieur, et il appartient à une race de souverains; le baron européen a beaucoup de supérieurs, et il fait partie d'une race de sujets.

(1) Lieu de déportation, situé dans la Nouvelle-Hollande.

(Note du traducteur.)

grands hommes, des hommes plus généreux, plus dévoués, et plus profondément sages : ces hommes, de plus, ne s'étaient pas placés d'eux-mêmes, ou n'avaient pas été portés par le hasard au timon du vaisseau de l'état; ils furent appelés, par les suffrages libres de leurs concitoyens, à occuper les divers postes les plus convenables à leur génie et à leur caractère. Le peuple se montra aussi intelligent que ses serviteurs habiles; ce n'était pas une multitude ignorante, poussée par quelques orateurs éloquens ou quelques héros généreux, à des actions au-dessus de sa portée; c'était une société bien organisée, un assemblage d'hommes instruits et animés de l'amour de la liberté, mais surtout connaissant leurs devoirs de citoyens, et la nature ainsi que le but d'un gouvernement civil.

Comme colonies, les états d'Amérique avaient pour la plupart été régis par des constitutions aussi essentiellement démocratiques que celles d'aujourd'hui; toute la différence consiste en ce qu'elles étaient engagées dans des luttes continuelles pour défendre ces constitutions. Dans leur enfance, on ne prévit guère leurs destinées futures; les patentes accordées sans attention aux premiers colons de la Nouvelle-Angleterre comprenaient des droits auxquels les monarques ab-

solus qui les signèrent n'avaient jamais songé; mais ils se repentirent très promptement de cette inadvertance.

L'histoire coloniale de l'Amérique suffirait seule pour marquer le caractère des Stuarts : non contens de torturer les consciences et d'outrager les droits du peuple anglais dans son île, nous les voyons poursuivre jusque dans les déserts du Nouveau-Monde, les patriotes que leur tyrannie avait forcés de s'expatrier, comme s'ils eussent résolu qu'aucun homme libre ne pût habiter sur la surface du globe. On serait tenté de sourire en voyant les actes contradictoires de Charles II, insouciant libertin et tyran rapace, si ces actes concernaient des objets moins importans que les droits et le bonheur de l'humanité. Cet enfant gâté du pouvoir signa négligemment les plus belles chartes qui jamais aient été *octroyées* par un roi à son peuple, et ensuite déclara une guerre éternelle à la poignée d'hommes libres et relégués dans un autre monde qui voulaient les conserver (1). La lutte opiniâtre dans laquelle

---

(1) Le présent d'un anneau curieux fait par Winthrop, le fondateur éclairé de la colonie de Massachussets, obtint, dit-on, la signature royale à la charte démocratique du Connecticut.

les jeunes colonies se trouvèrent sans cesse engagées avec les monarques qui se succédèrent et avec les diverses administrations (1) de la mère-patrie, ouvrit l'esprit de leurs habitans. Quelquefois leurs chartes furent abrogées par la force; mais jamais elles ne cédèrent d'elles-mêmes une fraction de leur liberté, ni on ne leur en déroba rien à leur insu; elles combattirent et versèrent leur sang pour chaque droit qui leur fût enlevé : *mourir de la main des autres plutôt que de la leur propre* devint de bonne heure la devise des Américains, et peut-être n'eussent-ils pu en adopter une plus capable de les rendre invincibles.

Ce qu'il y a de plus digne d'admiration dans l'histoire de l'Amérique, c'est non-seulement l'esprit de liberté qui a toujours animé le peuple de ce pays, mais encore une connaissance parfaite de la science du gouvernement, qui a empêché cet esprit de se détruire lui-même. Les sages qui posèrent les fondemens de la grandeur future des Etats-Unis, possédaient à la fois la fierté d'hommes

(1) Le lecteur se rappelle sans doute qu'en parlant de l'Angleterre ce mot est synonyme de *ministère*.

(*Note du traducteur.*)

libres et les connaissances d'Anglais libres. En bâtissant leur édifice, ils connaissaient les moyens de le rendre solide; en conservant intacts les droits de chaque individu, ils surent l'empêcher de porter atteinte à ceux de son prochain; ils apportèrent avec eux l'expérience de la nation la mieux gouvernée qui existât alors; et ayant été personnellement victimes des erreurs inhérentes à cette constitution qui les avait éclairés, mais ne les avait protégés que partiellement, ils surent ce qu'il fallait en rejeter et en imiter dans les copies qu'ils en firent avec lenteur et sagesse dans un monde nouveau et lointain. Ayant ainsi possédé dès le principe des institutions libérales, ou plutôt ayant été continuellement occupées à se les procurer ou à les défendre, les colonies anglo-américaines se trouvèrent parfaitement propres à prendre le rôle d'états indépendans. Cette démarche ressemblait beaucoup moins à une expérience, que leurs ennemis ne le supposaient (1).

(1) M. Burke, qui paraît avoir possédé une connaissance plus exacte des institutions et du caractère des colons qu'aucun autre homme d'état anglais, insista beaucoup sur la forme de leurs assemblées législatives, lorsqu'il indiqua les conséquences qui devaient, selon toute probabilité, résulter des actes oppressifs du parlement, « Leurs gouverne-

Rien, en effet, ne saurait expliquer l'obstination que montra le ministère anglais au commencement de la lutte révolutionnaire, si ce n'est la supposition qu'il ignorait complètement l'histoire du peuple qu'il avait à combattre. Pardonnez-moi cette remarque, mais les questions de **** me portent à croire que quelques Anglais instruits, de l'époque actuelle, ne connaissent guère plus cette histoire que ne la connaissait lord North.

La partie militaire de l'histoire d'Amérique, à l'époque de la révolution, présente assez d'intérêt pour fixer l'attention du lecteur le plus insouciant; mais les étrangers paraissent quelquefois s'imaginer que là se sont épuisées toute la force et toute la vertu des Américains. Qu'un pays qui put déployer tant d'énergie, de magnanimité et de sagesse qu'en montra l'Amérique dans cette lutte, eût subitement cessé de

---

mens, dit cet orateur, sont populaires à un haut degré; quelques-uns sont purement populaires; dans tous, la branche populaire de la représentation est la plus forte; et cette part que prend le peuple aux actes ordinaires de son gouvernement, ne peut manquer de lui inspirer des sentimens élevés, et une forte aversion pour tout ce qui tend à le dépouiller de sa principale importance. »

posséder toutes ces qualités, la chose n'aurait pas moins lieu de surprendre qu'elle ne serait humiliante. En portant un regard sur l'histoire civile de ces républiques depuis l'établissement de leur indépendance, ne trouvons-nous aucune trace de leur caractère primitif? Quand nous n'examinerions que les institutions nationales, les lois douces et impartiales, l'entière liberté de conscience, la multiplication des écoles et des colléges à un degré inconnu dans tout autre pays du monde, et tous les perfectionnemens dans chaque branche d'administration intérieure, qui ont placé le peuple américain dans son état actuel de paix et de prospérité sans égales, nous serions forcés de reconnaître non-seulement qu'il entend bien ses intérêts, mais encore qu'il est sensible à tout ce qui tient à ceux de la race humaine en général. Nous ne manquerions pas d'exemples d'une politique encore plus libérale.

Combien il est rare que l'histoire nous présente celui d'un sacrifice volontaire, pour le bien commun, de la part de sociétés séparées! Il me semble que la courte histoire de l'Amérique nous fournit plus d'exemples de ce genre que celle d'aucune autre nation ancienne ou moderne. Pendant la guerre de la révolution et les an-

nées qui l'ont immédiatement précédée, on peut dire que l'esprit public se montra singulièrement excité. Au milieu de semblables circonstances, les hommes, ainsi que les sociétés, sont capables d'actions au dessus de leurs forces et de leur vertu dans des momens plus calmes. Nous passerons, en conséquence, par dessus l'époque de la révolution, pour arriver tout de suite à la paix de 1783. Nous trouvons alors une masse de républiques occupées à concilier par degrés leurs intérêts séparés et souvent discordans; chacune cédant quelque chose pour l'avantage commun, et renonçant à l'orgueil de la souveraineté individuelle, pour donner plus d'éclat au gouvernement général. Les remarques faites par Ramsay, sur l'adoption de la constitution fédérale, se présentent si à propos que je ne puis m'empêcher de les citer :

« L'adoption de cette constitution fut un triom-
» phe de la vertu et du bon sens sur les vices et
» les folies de la nature humaine. Les pires de
» tous les hommes peuvent être portés à op-
» poser une courageuse résistance à l'envahisse-
» ment de leurs droits ; mais il faut un plus
» haut degré de vertu pour engager des hom-
» mes libres, en possession d'une souveraineté
» limitée, à abandonner volontairement une por-

» tion de leurs libertés naturelles, pour s'im-
» poser eux-mêmes ce frein d'un bon gouverne-
» ment qui bride la férocité de l'homme,
» le force à respecter les droits des autres, et à
» soumettre ses réclamations et ses plaintes à
» la décision de ses concitoyens. Les exemples
» de nations qui ont conquis leur liberté à la
» pointe de l'épée, sont nombreux; on trouve
» infiniment moins d'exemples de nations qui
» ont su faire un bon usage de la liberté qu'elles
» avaient conquise. »

L'esprit libéral de ces républiques ne s'est pas manifesté seulement dans l'adoption du gouvernement général; nous en voyons quelques-unes faire volontairement la concession de vastes territoires pour servir à des objets d'utilité nationale; d'autres relevant une partie de leur population de ses engagemens, et la laissant consulter ses vœux et sa convenance pour former une société nouvelle.

Si nous comparions cette politique à celle employée par les autres nations, nous pourrions nous hâter de déclarer que ce peuple est singulièrement affranchi des passions les plus ordinaires à l'espèce humaine; mais il n'en est pas ainsi : il n'est que singulièrement éclairé dans l'art du gouvernement; il a appris qu'il n'existe

pas de force sans union, pas d'union sans bonne amitié, et pas de bonne amitié sans franchise; et après avoir acquis cette connaissance, il a eu le singulier bonheur d'être capable de la mettre en pratique.

Ces observations détachées termineront aujourd'hui ma lettre. Quand mes loisirs me le permettront, je répondrai à vos questions sur l'état actuel des partis et de l'esprit public. Pour rendre ce sujet intelligible, il sera nécessaire que je passe rapidement en revue toute l'administration américaine, depuis l'établissement du gouvernement fédéral.

LETTRE XIX.

Des administrations fédérales. — M. Jefferson. — Causes de la dernière guerre. — Réglemens de la marine militaire et marchande. — Leur effet sur le caractère du matelot. — Défense du pays. — Armée de l'Ouest. — Politique des états de la Nouvelle-Angleterre. — Effets de la guerre sur le caractère national.

New-York, janvier 1820.

L'HISTOIRE du parti fédéraliste, qui, après un court règne et une lutte de quelques années, rendit le dernier soupir dans la convention d'Hartford, mérite principalement qu'on le cite comme une preuve de la facilité avec laquelle marche le gouvernement de ce pays. Une révolution complète dans les partis, opérée par le

paisible exercice du droit électoral, est une nouveauté dans l'histoire des nations. Cette liberté extrême qui devait produire tant de maux, d'après les prédictions de ceux qui confondaient les démocraties américaines avec celles de la Grèce (quoiqu'elles se ressemblassent autant que le gouvernement de la Chine et celui de l'Angleterre), cette liberté s'est montrée ici la sauve garde de la paix publique. Pourquoi serait-on tenté d'employer l'épée, quand on peut effectuer ce qu'on veut, à l'aide d'un mot? Il faut un pouvoir auquel on soit contraint de résister, avant de recourir à la force : ce pouvoir manque en Amérique.

Les noms de partis indiquent rarement des principes; mais peut-être aucun nom de ce genre ne fut moins significatif que ceux de *fédéralistes* et d'*anti-fédéralistes*, tels qu'on les connut autrefois dans ce pays. L'absurdité du dernier fut bientôt reconnue tacitement même par le parti opposé, et cette reconnaissance mit fin à tout. Quand le parti *fédéraliste* se montra opposé au parti *démocrate*, c'était le gouvernement opposé au peuple, c'est-à-dire l'ombre au corps qui la produit.

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans une fastidieuse description de partis aujourd'hui éteints;

je veux seulement faire remarquer que, dans l'extinction graduelle de l'opposition fédéraliste, on peut suivre la formation progressive du caractère national. Je me souviens d'une chose que vous m'avez répétée comme vous ayant été dite par un des sages de la révolution américaine : « Je ne veux pas que nos citoyens soient » ni Français, ni Anglais, ni fédéralistes, ni dé» mocrates; *je veux qu'ils soient Américains.* » Eh bien! ils sont Américains aujourd'hui. La génération actuelle s'est élevée à l'ombre des institutions nationales; elles sont sacrées à ses yeux, non par la seule beauté des principes de justice, sur lesquels elles sont fondées, mais par l'expérience qu'elle a de leur sagesse; elle comprend tous les mouvemens de la machine simple et sublime du gouvernement national; elle a appris à ne redouter ni sa force ni sa faiblesse, toutes deux ont été éprouvées. Si quelque danger menace l'état, ce gouvernement peut réveiller l'énergie de toute la nation; s'il empiète sur les libertés du peuple, il est arrêté à l'instant.

L'établissement de la constitution fédérale fait époque dans l'histoire de l'homme. C'était une expérience qu'on n'avait jamais tentée, et d'où dépendait la liberté d'une nation, et peut-être d'un monde. Il était naturel alors que chacun

la regardât avec anxiété, et que quelques gens doutassent de ses résultats. Lorsque le peuple craignait d'avoir délégué trop de pouvoir au nouveau gouvernement, il se trouva, par un singulier bonheur, exister un homme dont l'intégrité n'était pas moins éprouvée que son nom était populaire. Quelque divers et opposés que fussent les intérêts et les opinions du jour, le nom du premier président des Etats-Unis servit toujours de mot de ralliement général, et les hommes les plus opposés au gouvernement rendirent justice aux vertus de Washington : rien peut-être ne fait plus d'honneur à la tête et au cœur des Américains, que la réélection unanime de ce vénérable patriote, à l'époque où les rangs de l'opposition se renforçaient tous les jours.

Cette opposition, comme vous pouvez vous en souvenir, était principalement dirigée contre le système de finances introduit par le secrétaire Hamilton. Les mesures de cet homme d'état habile relevèrent le crédit de la nation, ressuscitèrent le commerce, ranimèrent l'agriculture et créèrent des revenus à la république. Quelques personnes pensèrent toutefois que ce système allait trop loin, et qu'il tendait à renforcer le gouvernement au point de le rapprocher en quelque sorte de celui de l'Angleterre. Quel-

que puériles que puissent paraître aujourd'hui ces craintes, elles étaient alors très-naturelles; le peuple, qui venait de donner l'impulsion à la machine du gouvernement, était effrayé de sa puissance, et ne pouvait croire que, si d'un souffle il l'avait mise en mouvement, d'un souffle également il pourrait l'arrêter tout court.

Il serait possible que les premières administrations eussent éprouvé quelque désir d'étendre aussi loin que faire se pourrait l'autorité qu'on leur avait déléguée; il semblait même alors qu'il y eût nécessité de le faire. La machine politique avait été tellement ébranlée pendant la longue guerre de la révolution, qu'elle exigeait des mains habiles et nerveuses pour en replacer toutes les parties et en faire jouer tous les rouages. La vigueur d'Hamilton et la prudence de Washington semblaient se contre-balancer. Ils établirent un gouvernement actif à l'intérieur, et qui commanda le respect à l'extérieur. Quelles qu'aient été les opinions politiques du premier, ou purement républicaines, ou inclinant vers l'aristocratie, ainsi qu'on l'a soupçonné, on s'accorda bientôt à reconnaître que ses mesures avaient servi les intérêts et accru la prospérité de sa patrie. C'est ici le cas de remarquer un caractère particulier d'excellence de la constitution

américaine : savoir que, si un homme d'état habile a tout pouvoir pour travailler au bien public, il lui est extrêmement difficile de faire le mal : il ne peut travailler pour lui-même, ni pour une partie de la société; il faut qu'il travaille pour la société entière, ou qu'il renonce tout-à-fait à travailler : c'est ce qui devint sensible lors de l'*évincement* du parti fédéraliste, sous l'administration de M. Adams.

Le parti fédéraliste, ou, pour parler plus correctement, le parti du fort gouvernement, comptait dans ses rangs quantité de patriotes purs et d'hommes d'état habiles. Leurs erreurs furent des erreurs de jugement, on pourrait dire d'éducation. Ils étaient nés sous un ordre de choses différent de celui qui devait son existence à la révolution qu'ils avaient aidé à diriger. Quelques restes de préjugés pouvaient naturellement avoir conservé de l'empire sur l'esprit et influencer les sentimens d'hommes qui, dans leur jeunesse, avaient regardé avec admiration l'expérience politique ainsi que la science de l'Europe. Il fallait être autant philosophe qu'homme d'état pour prévoir qu'à l'aide des simples élémens d'un gouvernement franchement représentatif, l'ordre sortirait du sein du chaos, et qu'une société pourrait se diriger elle-même, avec calme et justice, sans

avoir besoin du frein d'aucun autre pouvoir que celui exercé par la collision des divers intérêts de ses membres (1).

A ces hommes, qui par leurs éminens services s'étaient acquis le respect et par conséquent les suffrages de leurs concitoyens, bien qu'on sût que leurs opinions différaient sur quelques points de celles de la majorité, se joignit graduellement un parti assez nombreux et possédant l'influence que donnent les richesses. Cette influence, toutefois, fut plus apparente que réelle, et probablement causa la ruine du parti qui l'avait prise pour appui.

La révolution américaine, quoique conduite avec un accord sans exemple dans l'histoire des nations, ne laissa pas de compter quelques ennemis, soit déclarés, soit secrets. L'état de

(1) Parmi les choses qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion de quelques-uns des premiers hommes d'état américains qui désiraient un gouvernement fort, nous citerons principalement les inconvéniens qui, durant la lutte révolutionnaire, résultèrent si souvent de la faiblesse du gouvernement central. Quand on remplaça les *articles de confédération* par la *constitution fédérale*, ceux qui avaient reconnu les défauts du système primitif purent naturellement tendre à faire tomber le gouvernement dans l'excès contraire.

New-York particulièrement renfermait une association nombreuse et puissante de Torys, qui, jouissant sous le gouvernement anglais d'une grande influence, ainsi que de places éminentes et lucratives, et pour la plupart de fiefs héréditaires, n'étaient guère disposés à transférer leur obéissance, de George III à leurs concitoyens, jusqu'à ce que les circonstances les y contraignissent absolument. Ces circonstances se présentèrent, et, pour tirer le meilleur parti possible de leur mésaventure, ils s'attachèrent sur-le-champ au pouvoir existant, et, se rangeant du parti du gouvernement, se proclamèrent les amis zélés de la nouvelle constitution. Ceci me rappelle que le même jeu fut joué en Angleterre; mais ne l'est-il pas par les Torys de tous les pays? Ils sont, dans tous les temps et dans tous les lieux, les hommes exclusivement *loyaux* (1); et leurs adversaires sont ennemis, non des mesures du gouverne-

(1) Les mots *loyal* et *loyauté*, dans ce sens où on les fait synonymes de *fidèle* et *fidélité*, ont été fréquemment répétés à la tribune par nos ministres, nos ministériels, et surtout nos ultras; ils paraissent former un cortége indispensable à celui de *légitimité*.

(*Note du traducteur.*)

ment, mais du gouvernement lui-même. Ici, au reste, la partie fut assez innocente ; ils remuèrent les dés dans le cornet, mais personne ne put mettre d'enjeu. Dans le paisible exercice de son pouvoir, le peuple souverain range toutes les choses à leur place. La majorité du *dehors* est toujours majorité au *dedans* (1). Le parti démocratique prit l'ascendant, et M. Jefferson, rédacteur de la *déclaration d'indépendance*, ami et disciple de Franklin, politique habile, ardent patriote, philosophe éclairé, et zélé philantrope, devint premier magistrat de la république.

M. Jefferson fournit un brillant exemple à l'appui d'une remarque contenue dans ma dernière lettre : savoir que les talens littéraires de l'Amérique sont absorbés par les affaires de la république. Nous voyons, à la fleur de son âge, ce grand philosophe, cet homme si érudit, passer de sa bibliothèque dans le sénat, et parvenir graduellement aux plus hautes charges de la confédération. S'il fût né en Europe, il eût augmenté les trésors de la science, et légué

---

(2) Ceci doit s'entendre de la nation et de la législature

(Note du traducteur.)

à la postérité les résultats de ses actives recherches et des grandes conceptions d'un esprit fertile et original, non pas dans des notes tracées à la hâte, mais dans des volumes composés à loisir et écrits avec ce nerf et cette simplicité classique qui distinguent la *déclaration d'indépendance*. Pour l'homme né en Amérique, *le poste d'honneur est un emploi public* (1). Jefferson y fut donc appelé, et il le quitta chargé d'années et d'honneurs, pour aller méditer sur une vie bien employée et sur le bonheur d'un peuple à la prospérité duquel il avait tant contribué. Les fruits de sa sagesse existent dans les lois de sa patrie; et cette patrie elle-même servira de monument à sa gloire.

Les élections qui portèrent M. Jefferson à la première magistrature amenèrent un changement d'hommes et de mesures. La plus stricte économie fut adoptée dans chaque branche du gouvernement; quelques emplois inutiles furent supprimés; l'armée de l'Union, déjà si faible, fut encore réduite; des actes émanés du premier congrès furent rapportés, et la constitution

---

(1) Parodie d'un vers du Caton d'Addison:

The post of honour is a private *station.*

(Note du traducteur.)

américaine mise en action dans toute sa simplicité.

Comme on devait s'y attendre, une révolution si complète dans les partis ne put avoir lieu sans quelque commotion ; le courroux de la minorité désappointée s'exhala dans une guerre de pamphlets : quelques écrivains sonnèrent le tocsin aux oreilles des hommes religieux, en peignant le président comme un déiste ; d'autres à celles des partisans d'un bon gouvernement, en le qualifiant d'anarchiste. Ce sage magistrat se montra sourd aux clameurs, parce qu'il savait qu'un gouvernement dont tous les actes se font au grand jour, dont les membres vivent au milieu de leurs concitoyens, auxquels toutes leurs paroles sont adressées, et sous les yeux desquels toutes leurs mesures sont exécutées, n'a rien à craindre que de sa mauvaise conduite.

Il est curieux de voir les gouvernemens de l'Europe entourés de légions armées trembler au moindre *pétard* lancé sur eux par une multitude désarmée, tandis que celui d'Amérique demeure nu au milieu d'une nation en armes, ne fait pas plus d'attention aux cris de la calomnie qu'au murmure du vent, et n'emploie d'autre moyen pour repousser ses attaques que de

marcher d'un pas ferme dans la carrière du devoir, et de consulter dans toutes ses mesures les grands intérêts de la société.

La politique de M. Jefferson et de son vénérable successeur, M. Madison, fut si éclairée et si magnanime qu'elle forme une nouvelle ère dans l'histoire de leur patrie. La colère du parti évincé s'exhala en injures les plus choquantes qui eussent jamais déshonoré la presse d'un pays libre. Ce parti fit plus; il essaya de lever l'étendard de la rebellion contre le gouvernement même dont il s'était proclamé l'ami et le défenseur (1). Les premières administrations avaient eu recours à une loi sur les libelles et à des poursuites légales pour réprimer la violence des hostilités politiques; mais les deux

(1) Y a-t-il rien qui puisse mieux démontrer l'absurdité des dénominations de parti que l'hostilité des *fédéralistes* envers M. Madison et la nation qui l'avait déclaré son président? M. Madison, qui avait été le principal instigateur pour l'établissement de la constitution fédérale, qui le premier proposa de convoquer la convention qui la forma, et fut lui-même un des sages qui concoururent à ce grand œuvre! C'est ainsi qu'en Angleterre les Whigs qui ont procuré à leur patrie une constitution, et qui ont employé tous leurs efforts pour la protéger, sont dénoncés comme les ennemis de cette patrie.

magistrats que je viens de citer, pleins d'une dignité convenable à leur caractère et à leur position éminente, ne firent aucune attention aux outrages dirigés contre eux ; ils laissèrent au bon sens de la nation qui, par ses suffrages libres, les avait placés à sa tête, le soin d'émousser les traits de la calomnie, et de déjouer les machinations d'hommes que leur ambition déçue avait poussés au dernier degré de l'animosité et de la violence. Cette politique était conforme au véritable esprit de la constitution américaine : le résultat prouva qu'elle était également conforme au vrai bon sens et à la véritable philosophie.

Les clameurs outrées de la minorité devenant plus bruyantes à mesure qu'elle devenait plus faible, firent croire à l'ennemi que les colonnes de l'Union étaient ébranlées. Si elles l'étaient en effet, il prit le meilleur moyen pour les raffermir, en offrant son assistance pour les renverser. Les ennemis extérieurs de l'Amérique ont souvent plus fait que ses amis de l'intérieur, pour lui donner de la raison. L'obstination d'un ministère anglais la força de proclamer son indépendance, les intrigues d'un autre l'obligèrent à resserrer les liens de l'Union ; l'un lui apprit à songer à ses droits, l'autre

à défendre ses intérêts et son honneur outragé : tous deux en ont fait une nation.

Cette république a aussi eu le bonheur de s'attirer des hostilités de la part de tous les gouvernemens européens. Si la France eût continué de la favoriser avec autant de constance que l'Angleterre en mit à la maltraiter, elle eût pu se laisser guider par de puériles prédilections, et peut-être aurait-elle pris parti dans la guerre furieuse qui a, depuis si peu de temps, cessé de dévaster l'Europe d'une extrémité à l'autre.

La neutralité si sagement maintenue par Washington avec les puissances belligérantes de l'Europe, rencontra dans le principe une forte opposition. Les noms de France, Lafayette et liberté, parlaient au cœur de tout Américain ; et si la république française n'eût pas été sitôt déshonorée par des crimes et des folies, toute l'influence de Washington n'aurait pu empêcher ses concitoyens de prendre parti pour un peuple qui avait si récemment versé son sang pour leur cause. La politique ultérieure de la France la rendit presque aussi odieuse que son ennemie ; entre les ordres du conseil et les décrets impériaux, il n'y avait guère de choix à faire. L'Amérique ressembla à un volant que

se renvoyaient les deux empires belligérans, et si l'un frappa moins fort que l'autre, ce ne fut pas qu'il eût des intentions moins hostiles, mais c'est qu'il avait la main moins vigoureuse.

Quoi qu'il en soit, l'une des deux puissances fit à l'Amérique une insulte qui tourna la balance contre elle d'une manière plus décidée que les entraves mises au commerce des Etats-Unis : ce fut la presse des matelots américains. En considérant la longue patience du gouvernement de l'Union, on ne sait s'il faut l'admirer ou en rire : on admire la bonne foi, le bon droit, et surtout les argumens justes et fermes de ce gouvernement ; mais ne deviennent-ils pas ridicules, quand on les voit employés par les cabinets européens. Puisse cette république ne jamais troquer sa simplicité pour la politique subtile des états plus vieux qu'elle !

Il serait affligeant de passer en revue les causes qui provoquèrent la jeune Amérique à jeter une seconde fois le gant au plus puissant empire du monde. Quand elle le fit, les chances ne paraissaient guère moins défavorables pour elles qu'à l'époque où elle se rangea pour la première fois sous l'étendard de la liberté. Si elle avait accru

sa force, il en était de même de son ennemi; d'un autre côté, tous ses progrès, elle les avait faits dans les arts de la paix, tandis qu'il avait fait les siens dans la science de la guerre. Les vétérans de la révolution dormaient à côté de leurs pères, ou étaient accablés sous le poids des années; un immense territoire dont l'étendue primitive était plus que doublée, dont les côtes et les frontières n'étaient pas fortifiées, et qui comptait parmi sa population quelques ennemis secrets, et quantité d'amis tièdes (1), se trouva tout d'un coup ouvert aux incursions de vieilles troupes et de tribus d'Indiens féroces, ainsi qu'aux descentes de flottes qui avaient jusqu'alors régné sans rivales sur l'Océan. Tout ce que l'Amérique pouvait opposer était une marine naissante, dont l'habileté et la bravoure avaient été éprouvées dans une lutte courte, mais terrible, avec les pirates de la Méditerranée, une bonne cause et un grand courage: *liberté du commerce et droits*

---

(1) Pendant la guerre, la libéralité des Américains sembla fournir des armes contre eux : des étrangers, et dans plusieurs cas, des citoyens naturalisés, reçurent l'or de l'ennemi, et firent le métier d'espion sur la terre qui leur avait donné asile.

des marins, tel fut son cri de guerre. C'était une guerre de défense et non d'agression; une guerre déclarée par une nation dont les citoyens avaient été arrachés de dessous son pavillon, et ce pavillon insulté sur toutes les mers et dans tous les ports.

Les outrages qui avaient excité l'indignation de la république étaient surtout de nature à enflammer le courage de ses marins. Je puis dire, sur l'autorité de beaucoup des citoyens les plus distingués de l'Amérique, qu'il n'y avait dans sa marine guère de bâtiment qui n'eût parmi son équipage un ou plusieurs matelots qui étaient rentrés dans leur pays avec des peines et des périls sans nombre, après deux, quatre et même sept années de service forcé à bord des bâtimens de guerre anglais. J'ai souvent entendu attribuer à ce concours de griefs personnels et nationaux, la bravoure plus qu'humaine qui anima les équipages américains (1).

---

(1) Un ami de l'auteur vit dernièrement dans son pays, où il s'est retiré, le Scévola américain. Ce marin avait été pressé sur un des navires marchands de l'Union, et contraint de servir sur un bâtiment de guerre britannique. Après que la république eut déclaré la guerre à l'Angleterre, il se coupa la main d'un coup de hache,

On peut au surplus trouver dans les réglemens de la marine américaine d'autres causes suffisantes pour expliquer le courage de cette marine. Nul homme ne sert sur les vaisseaux de guerre américains que de son propre consentement. Ici l'engagement du matelot est volontaire, et ne le lie que pour trois ans; d'ailleurs en s'éloignant des rivages de sa patrie, il demeure sous l'égide de ses lois. A bord d'un bâtiment de guerre des Etats-Unis, aucun homme ne peut être puni suivant le caprice de son supérieur. Pour de petites fautes, une légère punition est infligée au matelot par l'officier de *quart* (de service); pour des délits graves, il ne peut pas même être jugé à bord du bâtiment où il les a commis; son jugement est suspendu jusqu'à ce qu'on puisse trouver un tribunal impartial, soit sur le territoire des Etats-Unis, soit à bord d'un vaisseau de guerre de l'Union. Son commandant le met alors en accusation, et ses camarades deviennent témoins pour ou contre lui. Il ne faut qu'une

---

et la présentant au commandant anglais, lui dit que s'il ne croyait pas que cela fût suffisant pour le faire renvoyer du service des ennemis de sa patrie, et lui obtenir sa liberté, il lui restait encore une main pour se couper une jambe.

faible connaissance de la nature humaine pour voir combien l'absence de jugemens arbitraires et de châtimens corporels, qui ne sont en aucun cas tolérés ici, ni dans la marine, ni ailleurs, doit tendre à élever le caractère de l'homme. En Europe, où les assertions tiennent si souvent lieu de raisonnemens, on nous dit qu'une contrainte brutale est nécessaire pour obtenir de la discipline dans une marine. La marine américaine offre une excellente réfutation de ce principe. Un cas de rébellion y est inconnu, et la désertion extrêmement rare. A bord des vaisseaux américains, on trouve le *nec plus ultra* de la propreté, de la discipline, de l'activité et de la bravoure. Leurs équipages, il est vrai, sont composés d'hommes d'une classe plus relevée que ceux qu'on trouve sur les navires d'aucune autre nation ; d'hommes nés de parens honnêtes et ayant reçu une certaine éducation ; de citoyens libres, et fiers d'un pays aux frais duquel, s'ils sont pauvres, ils ont appris à lire son histoire et à comprendre ses lois, ainsi que tous les droits qu'elles leur confèrent. Ces équipages sont encore recrutés par des volontaires tirés des navires du commerce, navires soumis à des règlemens inconnus aux marines marchandes de toutes les autres

nations, et qui expliquent naturellement cette intelligence, cette adresse et ce bon ordre dont tous les étrangers sont étonnés, en mettant pour la première fois le pied sur un navire marchand américain.

Avant qu'un bâtiment marchand puisse partir pour un voyage, certains employés salariés pour cela, dressent une liste de toutes les personnes embarquées, soit passagers, soit gens d'équipage. Le nom, l'âge, le lieu de naissance, et autres renseignemens concernant ces derniers sont notés, et le capitaine répond de la vie de tout individu ainsi enregistré. Quelque longue que soit l'absence du bâtiment, et en quelque pays qu'il aborde, le capitaine est obligé de pourvoir à la subsistance et à l'entretien de ses hommes, à terre comme à la mer; et à son retour, il doit les représenter tous, ou exhiber des certificats signés par les consuls américains des ports étrangers où il s'est arrêté, et constatant que ceux qu'ils ne ramène pas, sont morts, ou l'ont quitté de leur propre volonté. Si le capitaine manque à ses engagemens, ou s'il traite un marin avec une sévérité outrée et capricieuse, la partie lésée peut le faire mettre en accusation au premier port américain où le navire entre, et toutes les personnes

qui se trouvaient à bord sont citées comme témoins (1). Ces règlemens, maintenus avec la plus grande rigidité, mettent les marins en quelque sorte sous la tutelle du capitaine, et l'obligent en même temps à être un tuteur doux et honnête. Un capitaine américain, lorsqu'il se trouve dans les ports étrangers, veille sur les marins de son équipage, comme un maître d'école chargé des enfans des autres, parce qu'il sait bien que s'ils éprouvaient quelque accident secret, il ne satisferait pas la république, à moins de faire connaître d'une manière précise et véridique, comment la chose est arrivée (2). Par ce moyen, l'on présente

---

(1) Parmi les dispositions réglementaires, on remarque celle qui fixe la quantité et la qualité des vivres dont chaque navire doit se pourvoir, ainsi que la ration à allouer à chaque homme. Le capitaine est en outre obligé d'avoir à bord une caisse de médicamens, et de savoir les administrer dans les cas ordinaires.

(2) Un capitaine américain connu de l'auteur pour un homme singulièrement intelligent, intègre et humain, perdit au large de Lima un cuisinier nègre qui fut frappé de mort subite en présentant une tasse de café à son maître, qui se trouvait seul à écrire dans la grande cabine du navire. Un jeune mousse qui était entré avec le cuisinier, et était ensuite passé dans une cabine voisine, entendit le bruit de la chute, et accourut à la voix de son

une sécurité inaccoutumée à la vie et aux mœurs du matelot, l'on donne à sa profession une sorte de dignité qui engage les fils des plus respectables

---

maître. Le capitaine fit venir son équipage, et, après avoir essayé en vain tous les remèdes qu'il put imaginer, nota sur le journal du bâtiment la mort de son cuisinier, avec un détail exact de la manière dont cette mort était arrivée. Il fit à ses marins un rapport semblable qui se trouva appuyé autant que possible par le témoignage du mousse. A cette époque, la république ne commerçait pas avec Lima, et le bâtiment en question n'était entré dans ce port que pour y faire de l'eau. Il ne se trouvait par conséquent pas de consul auquel le capitaine pût s'adresser. Avec quelque difficulté, et moyennant quelque argent, il parvint à amener à bord un chirurgien espagnol. Il lui montra le mort, et le pria du mieux qu'il put dans sa langue (qu'il avait apprise étant jeune, durant une courte résidence dans l'Amérique méridionale), de faire l'ouverture du cadavre, et de noter sur le journal du bâtiment, en présence de l'équipage, ce qui lui paraîtrait avoir causé la mort. Sangrado ouvrit de grands yeux, branla la tête, et prononça gravement que le corps qu'on lui présentait était mort. Quelques moyens qu'on employât, on ne put jamais tirer de lui aucune autre réponse. Si l'Espagnol eût été plus habile en chirurgie, ainsi qu'à manier la plume, il est encore douteux qu'on eût pu lui faire comprendre le cas, ou qu'on l'eût amené à faire ce qu'on lui demandait. Bref il s'enfuit. Le capitaine eut alors recours au prieur d'un couvent; et, au moyen d'un présent de cinquante

citoyens à servir en *avant du mat* (1). Il n'est pas rare de voir des officiers de la marine militaire faire leur apprentissage du métier de la mer comme mousses à bord des navires marchands; et, d'après ce que j'ai rapporté, vous jugerez qu'ici ils le peuvent sans deshonneur (2).

---

dollars, il obtint l'inhumation de son cuisinier, conformément aux rites de la religion catholique, et un certificat des prêtres qui s'en étaient chargés. De retour à New-York, il exhiba son journal et le certificat des prêtres espagnols; mais quoique connu pour un citoyen respectable, et ayant de bons répondans parmi les habitans de la ville, on ne regarda pas sa parole comme suffisante. Tous les gens de l'équipage furent interrogés séparément, et leurs dépositions comparées entre elles avant qu'on n'acquittât le capitaine. Celui-ci, en racontant une partie de cette histoire à l'auteur, avait pour but de montrer l'ignorance des Espagnols qui habitent l'Amérique méridionale; mais comme cette personne la trouva curieuse sous d'autres rapports, elle tira du conteur les détails consignés ici.

(1) Cette partie d'un bâtiment, appelée *gaillard d'avant*, est le lieu où se tiennent d'ordinaire les matelots; ils ne passent sur l'arrière (réservé pour la promenade du capitaine et des officiers) que lorsque la manœuvre l'exige.

(Note du traducteur.)

(2) En qualité d'ancien marin, nous croyons devoir déclarer que les règlemens auxquels l'auteur donne tant

Cette discipline établie à bord des bâtimens, et non pas (comme on le suppose en Angleterre) la désertion des marins anglais, fut le pouvoir magique qui créa la vaillante marine des Etats-Unis. Un déserteur anglais ne fut jamais, du moins sciemment, employé pendant le cours de la guerre. C'était absolument défendu par les lois, tant par des motifs d'humanité que pour éviter des disputes avec l'ennemi. Je me rappelle une anecdote qui prouve avec quel soin exact et même minutieux on observait ce règlement.

La frégate l'*Adams*, sous les ordres du commodore Morris, avait reçu quelques avaries en sortant du port, et faisait de l'eau lorsqu'elle prit un bâtiment de l'escadre ennemie. La prise fut abandonnée dans un état de délabrement complet, et les prisonniers transportés à bord de l'*Adams*, qui n'était guère en meilleure condition. L'escadre ennemie chassant la frégate, et celle-ci mena-

---

d'éloges sont à peu de chose près ceux de la marine marchande française. La seule différence qui nous frappe, est que les enquêtes ayant pour objet de constater le sort des hommes partis sur des bâtimens marchands, sont instituées en France à la diligence des familles et non du Gouvernement.

(*Note du traducteur.*)

çant à chaque instant de couler bas, les Américains avaient à opter entre deux maux; comme de raison, ils préférèrent la noyade, et résolurent de forcer de voiles autant que possible, en se dirigeant vers les côtes de leur pays; toutefois, il leur sembla dur de condamner des hommes dont l'honneur n'était pas engagé dans cette affaire, à se noyer avec eux. Tout retard était dangereux; mais comme les côtes des possessions anglaises n'étaient pas éloignées, le commodore se décida à les approcher d'abord, et y débarquer ses prisonniers.

Parmi les étrangers, se trouvait un Irlandais, véritable *Paddy* (1) de tout point. Le capitaine Rogers, commandant en second de la frégate américaine, entendant du bruit sur le gaillard d'avant, s'y transporta pour savoir de quoi il s'agissait; il trouva l'Irlandais ivre, et se querellant avec ses compagnons d'infortune. Le

---

(1) Nom familier employé au lieu de Patrick : ce nom est très commun en Irlande, dont Saint-Patrick est le patron. Les Anglais ont fait du mot *Paddy*, et de son abréviation *Pat*, un sobriquet ridicule sous lequel ils désignent le peuple Irlandais personnifié, comme le peuple anglais est désigné sous celui de *John-Bull.*

(Note du traducteur.)

capitaine le prit par les épaules et le conduisit en prison. Au bout d'une heure ou deux, il alla le voir et le trouvant désenivré, le remit en liberté, en lui recommandant de s'abstenir désormais de boire trop de *whisky* (1) et de jurer. Les promesses que fit alors Paddy ne furent pas mises à une longue épreuve. La frégate arriva près des côtes de la Nouvelle-Ecosse, et les prisonniers furent embarqués avec des vivres dans les canots qui devaient longer le rivage jusqu'à une petite ville peu éloignée. Pendant que les canots gagnaient la terre, le capitaine Rogers qui se promenait sur le pont de la frégate, aperçut un homme qui cherchait à éviter ses regards en se cachant derrière un mât. « Quoi, Paddy! s'écria le » capitaine, est-ce vous? » — « Oui, *plaise à* » *votre honneur* (2). Laissez-moi seulement me » noyer avec vous. » Le capitaine lui expliqua que cette fin n'était pas aussi inévitable qu'il pourrait le croire, et lui commanda avec douceur de s'embarquer dans un dernier canot qui allait

---

(1) Eau-de-vie de grain fabriquée le plus souvent dans des distilleries clandestines; les Irlandais de la basse classe sont passionnés pour le *whisky*.

(*Note du traducteur.*)

(2) Locution irlandaise.

partir. L'Irlandais s'obstina à rester. Si la frégate faisait de l'eau, représentait-il au capitaine, il fallait plus de bras pour faire jouer les pompes; et si l'ennemi la joignait, plus il y en aurait et mieux cela vaudrait; quant à lui, il donnait sa parole de se battre comme un diable. « Oui, Paddy, répliqua l'officier; mais on vous pendra à la grande vergue, aussitôt que nous aurons été faits prisonniers. Non, mon brave garçon, cela ne sera pas; il faut vous en aller à terre. » On força l'Irlandais à descendre dans le canot; mais au bout de quelques minutes, un cri attira l'attention du capitaine; il vit Paddy à la mer et nageant vers la frégate, tandis que le canot cherchait à le rattrapper. « Jamais, me dit le capitaine Rogers, en me racontant cette histoire, jamais de ma vie je ne sentis mon cœur battre, comme lorsque je refusai de le laisser monter à bord de la frégate, et que je le vis conduire à terre malgré lui. Pour ma part, j'eusse consenti à le laisser se noyer avec nous; mais l'ennemi nous chassait de près, le langage du pauvre diable l'eût fait reconnaître pour un déserteur, et, dans tous les cas, nous eussions enfreint nos lois. »

Maintenant, trève aux digressions. Une marine formidable fut bientôt organisée; il n'était pas aussi aisé de former une armée. La première

difficulté était la diminution subite des revenus publics qui, depuis plusieurs années, avaient eu pour principale source, la prospérité du commerce. Les impôts proprement dits déplaisent dans tous les pays, mais surtout là où existe une démocratie. Ici, les chefs du gouvernement paraissent n'avoir pas voulu recourir à des mesures qui eussent pu refroidir l'enthousiasme de la nation. On les en a blamés, mais peut-être à tort. En considérant les élémens constitutifs de cette singulière république, on est porté à penser qu'il y eut plus de prévoyance que de témérité à la laisser se réveiller toute seule.

Quand les hostilités commencèrent, la marine américaine comptait dix frégates et une centaine de bateaux canonniers; l'armée était forte de trente-cinq mille hommes, organisés à la hâte, et placés sous les ordres d'officiers qui, à quelques exceptions près, n'étaient guère plus instruits dans l'art militaire que les hommes auxquels ils devaient commander. Il était naturel de voir les observateurs superficiels sourire ou trembler (suivant leur caractère) à un pareil début; mais les hommes qui connaissaient l'esprit national des Américains et les ressources cachées de leur république, purent prévoir comment l'un mettrait les autres en évidence. Quelques mois

s'écoulent, et les arbres des forêts américaines flottent sur l'Océan, portant des cœurs de flamme dignes de leur cause et de leur origine anglaise. Les efforts des grandes villes maritimes et même des particuliers, secondèrent ceux du gouvernement. A mesure que la guerre se prolongea, l'on vit des corsaires, incomparables pour la marche et montés par des citoyens courageux qui avaient abandonné leurs occupations paisibles, couvrir toutes les mers. Ces corsaires, quoique propriétés particulières, furent rangés dans la marine nationale et soumis aux mêmes règlemens.

Pour le service de terre, le peuple eut à faire un plus long apprentissage. On trouva impossible de remplir les rangs d'une armée régulière. Quoiqu'on ne demandât au citoyen que de s'enrôler pour deux ans et avec une haute paie, on put à peine former un régiment. On pouvait se procurer des volontaires en foule, et les milices étaient partout prêtes à marcher; mais se battre pour de l'argent inspire ici une aversion que rien ne saurait vaincre. Le gouvernement doubla la paie sans plus de succès. Il fallut donc, de toute nécessité, confier la défense du pays aux citoyens eux-mêmes. Ils se comportèrent, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, avec beaucoup de

maladresse, beaucoup d'imprudence et beaucoup d'héroïsme.

Une milice nouvellement levée forme une singulière armée. Les hommes qui la composent sont quelquefois braves à l'excès, quelquefois timides comme un troupeau d'oies, et, dans l'un et l'autre cas, volontaires comme une bande d'écoliers. On ne peut s'empêcher de sourire de quelques-unes des circonstances de la première campagne : tantôt c'est un ordre désagréable donné par le général, et tantôt un officier populaire remplacé dans son commandement; ou bien il faut faire une marche extraordinairement fatigante, puis l'on renvoie *Israël à ses tentes.* Une fois nous voyons le général aller d'un côté et les troupes, ou pour parler plus proprement, la multitude, s'en aller d'un autre : les ordres, les prières, tout est inutile; les cavaliers se jettent dans les forêts et galopent vers leurs habitations, ayant leur officier, non plus à leur tête, mais derrière eux, formant l'arrière-garde (1).

---

(1) Pendant une campagne pénible contre les Indiens, dans les déserts d'Indiana et d'Illinois, le général Harrison n'osa pas aller plus loin que de *faire des propositions* à ses volontaires du Kentucky; et il termina sa dépêche en demandant poliment à ses soldats la permission de leur donner des ordres pour un jour seulement.

Une autre fois, les troupes et le général sont obligés de s'arrêter subitement faute de munitions et des objets les plus indispensables pour faire la guerre; leurs sabres et leurs pistolets, par exemple, sont encore à Philadelphie, tandis qu'eux se trouvent déjà sur les frontières du Nord.

Nonobstant ce manque de discipline, d'expérience et de talens militaires de la part des milices américaines, elles nous offrent, dès les premiers jours de la guerre, des exemples d'une valeur audacieuse et couronnée de succès. En effet, elles péchèrent plus généralement par le manque d'expérience que par le défaut de bravoure; et il est admirable de voir avec quelle promptitude cette multitude fière et indocile fut soumise, ou plutôt se soumit elle-même au joug de la subordination.

Pendant le cours de la lutte, les nouveaux états de l'Ouest fournirent l'assistance la plus généreuse à la confédération. Élevés sous les ailes de la liberté républicaine, éloignés du luxe des grandes villes, et exposés à des attaques continuelles de la part de leurs féroces voisins les Indiens, les habitans de ces états se distinguent par une activité, un patriotisme, un désintéressement, un courage et une sorte d'esprit chevaleresque, à la fois entreprenant et généreux, qui ne sont peut-être égalés sur aucun point du globe. Les outrages faits

à la nation avaient révolté la fierté de ces dignes citoyens plusieurs années avant la déclaration de guerre. Le Kentucky en particulier, avait organisé dix régimens de volontaires, dont la force s'élevait à plus de cinq mille hommes, et lorsque les hostilités commencèrent, l'enthousiasme des citoyens de cette petite république éclata à un tel point, que l'intervention du pouvoir exécutif parut nécessaire pour empêcher toute la population mâle de s'enrôler. Les femmes rivalisèrent de patriotisme avec les hommes; elles retenaient à l'envi leurs larmes, et armaient de leurs propres mains celles de leurs fils et de leurs époux. L'état de l'Ohio, voisin du Kentucky, le territoire d'Indiana (élevé aujourd'hui au rang d'état), imitèrent cet exemple; en général, toute la région de l'Ouest se montra animée du même esprit. Aux régimens fournis par ces états se joignirent presque tous les rôdeurs des frontières. Habitués dès leur enfance à l'usage de la carabine, et familiarisés avec les fatigues et les périls de la vie du chasseur; tireurs qui, en ajustant un oiseau au vol pourraient dire avec un archer fatal à Philippe de Macédoine : *à l'œil droit;* cavaliers qui peuvent parcourir sans relâche les forêts et les marécages, traverser les rivières et franchir les ravins, comme ces anciens bandits fameux des frontières de l'Écosse, les habitans de la lisière

occidentale de l'Union étaient particulièrement propres à pousser avec activité la guerre fatigante dont leur pays était menacé.

A l'ouest des Alleghanys (1), il eût été superflu de tirer la milice; toutes les demandes d'hommes faites par la république furent remplies et plus que remplies par des volontaires. En intrépidité, ainsi qu'en audace, cette armée de patriotes n'avait point d'égale; mais elle ne pouvait apprendre la discipline qu'à l'école de l'adversité. Il est même douteux qu'elle l'ait jamais complètement apprise, dans le sens que donnent à ce mot les militaires de profession. En effet, c'était plutôt une conformité de sentimens que la soumission à l'autorité, qui produisait l'ensemble dans les mouvemens; c'était l'enthousiasme qui suppléait au talent, et une sorte de génie intuitif qui tenait lieu d'expérience. Nous voyons une poignée de jeunes gens dont le chef avait à peine vingt ans, mettre en fuite une troupe de vieux soldats et de guerriers indiens, exaltés par la victoire, et dix fois plus nombreux que leurs jeunes adversaires; mais ceux-ci avaient juré de sacrifier leur vie pour racheter l'honneur de la république, terni dans la précédente cam-

(1) Les plus hautes montagnes de l'Amérique septentrionale.

pagne, et en outre de venger la mort de leurs parens et de leurs amis, massacrés par les féroces alliés de leurs ennemis (1); il est à remarquer que l'emploi des Indiens au service britannique a toujours eu un effet différent de celui qu'on se proposait. Il ne frappe pas de terreur, mais au contraire il excite la valeur des hommes qui ont à combattre

(1) Le chef de ces jeunes héros ne se distinguait pas moins par son humanité que par sa valeur chevaleresque. On lui avait confié la défense d'un fort qui commandait le cours d'une des rivières qui se jettent dans le lac Erié. Son général ayant été informé qu'un fort parti d'ennemis allait investir ce fort, expédia à la garnison l'ordre de détruire les ouvrages et de se retirer en bon ordre. Le jeune Croghan connaissant l'importance du poste qu'il occupait, et rappelant à ses compagnons l'engagement sacré qu'ils avaient pris, résolut de désobéir aux ordres du général, et d'attendre l'ennemi. Le serment solennel qui liait ces braves jeunes gens, et le calme avec lequel ils prirent toutes leurs mesures, les affranchirent du reproche d'imprudence. Sans autres armes que leurs fusils et une pièce de canon, et cernés par des bateaux canonniers, de vieilles troupes et des sauvages dont ils connaissaient la cruauté, leur victoire ne semble guère moins que miraculeuse. Quoi qu'il en soit, elle fut complète, et ouvrit la carrière à cette série de succès qui couronnèrent les armes américaines sur les frontières de l'Ouest et du Nord, et qui se terminèrent par la bataille de Plattsburg.

de si féroces ennemis. Après le massacre sur la rivière Raisin, dont j'ai fait mention dans une lettre précédente, la victoire vint se fixer sous les drapeaux des Américains.

L'enthousiasme dans les états du Midi et du Centre ne fut guère moins ardent que celui des habitans de l'Ouest; mais en eût-il été autrement, les descentes faites sur leurs rivages par les bâtimens ennemis, le sac des villages épars sur une étendue de côtes de deux mille milles, et enfin l'incendie de la nouvelle capitale, auraient suffi pour éveiller l'énergie déployée à Baltimore et à la Nouvelle-Orléans.

Quelque mortifiant que fût dans le moment l'incendie du siége du gouvernement, il produisit peut-être pour la république un avantage plus durable qu'aucune de ses plus brillantes victoires. Une partie de cette grande confédération avait jusqu'alors montré une déplorable absence de patriotisme.

La conduite de quelques-uns des états de la Nouvelle-Angleterre, au commencement de la lutte, n'est pas très aisée à expliquer. Que cet état de Massachussets qui, trente ans auparavant, s'était placé à l'avant-garde dans l'armée patriote, et dont la cause avait été si généralement épousée par les autres républiques, ait

subitement oublié son premier caractère, pour demeurer tranquille spectateur d'une guerre d'où dépendaient l'honneur et l'existence nationale de la grande république dont jusqu'alors il s'était montré un membre si distingué, voilà ce qui semble à la fois la plus extraordinaire et la plus affligeante abjuration de principes qu'on puisse trouver dans les annales des nations! Les citoyens de cet état paraissent avoir été dupes d'un parti dont le nom, jusqu'à cette époque, avait été respecté même de la nation au-dessus de laquelle il affectait de se placer, et ensuite s'être irrités de ce que d'autres s'en étaient aperçus, et riaient de leur bonhomie.

L'anarchie et le carnage qui suivirent la brillante aurore de la révolution française, produisirent dans toute l'Europe une réaction momentanée en faveur du despotisme légitime et de l'aristocratie féodale; en Amérique, ils arrêtèrent l'élan du sentiment national qui s'était manifesté avec enthousiasme en faveur du peuple français, et semblèrent pour un moment effacer le souvenir d'injures récentes et disposer les esprits de la jeune nation en faveur de la mère dont elle s'était séparée. Les soldats de la révolution américaine ne purent s'empêcher de détourner leurs yeux avec horreur de cette F[illegible] qui avait proscrit

Lafayette et souffert l'assassinat de La Rochefoucauld; et si l'incarcération du patriote proscrit, dans les bastilles de la coalition, n'eût révélé au monde la politique des puissances liguées contre la république française, aucune âme généreuse n'aurait blâmé la prédilection d'une portion des citoyens américains pour une puissance qui, bien qu'ennemie des libertés et de la prospérité de leur patrie, résista à l'anarchique férocité des tribunaux révolutionnaires et à l'insatiable ambition de Napoléon. Peut-être les membres du parti démocrate furent-ils, pendant quelque temps, aussi abusés en montrant un attachement opiniâtre pour la France, que leurs adversaires le furent ensuite dans leur penchant pour l'Angleterre. Les premiers, toutefois, reconnurent leur erreur et consentirent à l'avouer; tandis que, dans certains cas, les derniers se laissèrent aveugler par l'esprit de parti sur leurs devoirs d'hommes et de citoyens (1).

---

(1) Quelle que puisse être la tendance de l'auteur vers la nuance d'opinion qui a distingué les Franklin, les Jefferson et les Madison, il serait injuste de ne pas reconnaître avec quels égards et quel respect elle parle de l'ancien parti fédéraliste, composé aussi de beaucoup de vétérans de la révolution; c'est ainsi qu'en s'exprimant avec

Au rang des premiers fédéralistes se trouvaient des hommes non moins respectables par leurs vertus que par leurs talens; mais ces hommes se séparèrent graduellement de la minorité pour se mêler parmi la masse de la nation, laissant de vieux Torys et quelques politiques désappointés, décréditer un titre que des patriotes avaient porté, et sous ce masque trompeur travailler à la ruine de leur pays. Heureusement, ils échouèrent. Puisse cette expérience servir de leçon, non à Massachussets seul, mais à tous les états de la confédération!

J'ai déjà eu occasion de vous faire remarquer

---

une sévère franchise sur l'esprit et les actes de la trop fameuse convention d'Hartford, contre laquelle s'élevèrent hautement les Rufus King, les John Adams et autres fédéralistes des plus distingués, et qu'en attribuant à des intrigues de Torys et d'Anglais déguisés, ces erreurs politiques dont l'impression était alors toute récente, elle ne perd pas l'occasion de rendre en maints endroits, hommage aux vertus politiques et privées des habitans de la Nouvelle-Angleterre. Sans doute, si elle eût visité cette partie de l'Union, une lettre datée de Boston, berceau de la liberté américaine, et des champs de Lexington et de Bankershill, n'eût pas été une des moins intéressantes parties de son ouvrage.

(Note du traducteur.)

les changemens que la dernière guerre a apportés dans la situation de la république. Non-seulement elle s'établit d'une manière stable à la place qu'elle avait prise parmi les nations, mais encore elle resserra, à l'intérieur, les liens de l'Union. Les hommes mêmes qui, indisposés par l'esprit de parti, avaient refusé de concourir aux mesures du gouvernement, et de sympathiser avec leurs concitoyens, se sentirent graduellement échauffés par l'enthousiasme qui éclatait autour d'eux, et se virent forcés par l'imminence du danger commun, de se rallier à la cause commune. A la fin de la lutte une parfaite unanimité de sentimens régnait dans toute l'Union. Le nom d'un parti jadis respectable, mais qui depuis s'était ruiné lui-même, devint généralement impopulaire; et ses membres, pour se relever dans l'opinion, jugèrent à propos de se déclarer convertis aux principes du gouvernement populaire et de l'union fédérale.

On peut dire que le parti, autrefois si mal nommé *fédéraliste*, a cessé d'exister aujourd'hui. On remarque sans doute une différence de caractère politique, ou pour m'exprimer mieux, une différence d'intensité dans les sentimens républicains des différentes parties constituantes de cette grande confédération; mais toutes sont

maintenant également dévouées aux institutions nationales, et, dans toute dissidence d'opinion, admettent comme de nécessité que la minorité cède à la majorité; et ce qu'il y a de plus important, ces différences d'opinion ne portent pas sur des qualités ou des défauts des peuples étrangers, des Français, des Anglais, des Hollandais ou des Portugais; le vœu de votre vénérable ami est réalisé aujourd'hui : tous ses compatriotes sont *Américains*. Genet peut maintenant faire le tour des états, et Henry celui de la Nouvelle-Angleterre, avec toute sécurité pour la paix de leurs citoyens; et les habitans de Massachussets eux-mêmes rougiraient au nom de la convention d'Hartford (1).

---

(1) Genet est maintenant, ou du moins était, à l'époque où l'auteur passa par Albany, un paisible et obscur citoyen de l'état de New-York. Il est curieux de voir combien, dans une démocratie, les factieux tombent vite dans l'oubli et la nullité. On me montra Aaron Burr, dans la cour du maire, à New-York; c'était un vieillard sur lequel personne n'arrêtait les regards, excepté un puéril étranger. En Europe, on envoie le démagogue turbulent en prison ou à l'échafaud, et l'on en fait un martyr; en Amérique, on le laisse libre, et bientôt personne ne pense plus à lui.

LETTRE XX.

Unanimité de sentimens parmi la nation.—Gouvernement central. — Constitution fédérale.

New-York, janvier 1820.

Il n'y a maintenant, ma chère amie, nulle apparence d'une minorité stable dans la nation, ni par conséquent dans le congrès. On ne se dispute plus pour savoir comment la nation doit être gouvernée. La souveraineté est reconnue résider essentiellement dans le peuple, qui est convenu de n'exercer cette souveraineté que par des représentans, obligés de se conformer aux instructions des électeurs qui les ont nommés; s'ils ne le font pas, ils sont mis de côté aux élections suivantes et remplacés par d'autres. Une opposition de la part des gouvernans aux désirs des gouvernés, ne serait ici qu'absurde. Les premiers sont les serviteurs du peuple et non ses

maîtres ; ils sont investis d'autant de pouvoir tout juste que leurs commettans ont cru convenable de leur en confier, et forcés d'exercer ce pouvoir, non pas à leur fantaisie, mais au goût de la nation (1).

Le gouvernement des Etats-Unis a été qualifié de gouvernement faible; mais seulement par les hommes habitués à considérer un gouvernement comme devant toujours être en garde contre le peuple. C'est tout autre chose ici; le gouverne-

---

(1) Les représentans doivent, par conséquent, sentir quelquefois en eux-mêmes s'établir une lutte entre leur propre conviction et les désirs formels de leurs commettans, et consciencieusement céder à la première. Je me souviens de l'exemple d'un membre distingué du congrès, nommé par un comté de l'ouest de la Pensylvanie (M. Baldwin), qui vota d'une manière entièrement opposée aux instructions qu'il avait reçues. A son retour, il fut sommé d'expliquer ou de justifier sa conduite, sous peine d'être rejeté. Il répondit qu'au temps où il avait voté, il avait exprimé le regret que son opinion différât de celle de ses commettans; mais qu'il serait indigne de l'emploi éminent qu'il occupait, et de la confiance publique dont il avait joui pendant si long-temps, s'il pouvait s'excuser d'avoir voté d'après son jugement; que ses concitoyens étaient parfaitement libres de transférer leurs suffrages à l'homme qui pourrait se trouver plus d'accord avec eux qu'il ne l'avait été; que pour lui, tout

ment agit de concert avec le peuple; il est une partie du peuple; en un mot c'est le peuple lui-même. Il est aisé de voir qu'un tel gouvernement doit être le plus fort qu'il y ait au monde, et le plus capable de remplir tous les objets pour lesquels les gouvernemens sont visiblement institués. Les partisans du pouvoir arbitraire nous diront : les hommes sont méchans, et par conséquent ne sauraient se gouverner eux-mêmes ; mais si réellement ils sont méchans, il est clair qu'ils sont encore moins faits pour se gouverner les uns les autres. Quand les gouvernans sont doués d'une bonté parfaite et d'un jugement infaillible, il peut être raisonnable d'abandonner les intérêts des hommes à leur merci; mais ici on suppose que les gouvernans sont influencés par

---

ce qu'il pouvait promettre était d'examiner attentivement et de bonne foi toutes les questions, de peser scrupuleusement les désirs de ses commettans, mais de ne jamais voter d'une manière décidément opposée à sa propre opinion. Ses concitoyens accueillirent cette déclaration par des applaudissemens ; et comme dans toute sa carrière politique, ses actions avaient été d'accord avec leurs sentimens, ils regardèrent la dissidence dont ils avaient cru devoir se plaindre d'abord, comme une nouvelle preuve de son intégrité, et ils le réélurent à l'unanimité.

toutes les passions communes à l'humanité ; on prend soin en conséquence de brider ces passions, ou plutôt on s'efforce de les faire servir à l'avantage, au lieu de tourner au détriment de la société. Si un homme est ambitieux, il ne peut acquérir de l'importance qu'en défendant les intérêts des autres ; du moment qu'il oppose d'une manière ostensible les siens à ceux de ses concitoyens, il faut qu'il abandonne la partie.

Il ne paraît pas évident que la vertu soit indispensable au maintien de l'égalité politique ; l'envie peut suffire, et tout homme est prêt à dire à un autre : *tu ne seras pas plus que moi.* L'égalité politique, au contraire, est peut-être plus indispensable au maintien de la vertu ; partout où l'on admet un principe d'exclusion, l'on soulève de funestes passions ; divisez une société en classes, et l'insolence prend naissance parmi les plus élevées, tandis que la servilité ou l'envie, et souvent toutes deux, se manifestent au sein des plus basses.

Dans toutes les autres républiques, anciennes ou modernes, il y a eu un levain d'aristocratie ; l'Amérique, par bonheur pour elle, eut dès son enfance assez de vertu pour repousser l'introduction de dignités héréditaires. Il y eut à cela d'autant plus de vertu de sa part, qu'elle avait à résister non-seulement à l'exemple de toutes les

nations de la terre, mais encore aux invitations persuasives et mêmes aux ordres formels de ses souverains. Si elle eût reçu cette souillure, dans le principe, il est probable qu'aucun effort n'aurait pu ensuite la lui enlever. Ses républiques seraient encore aujourd'hui des provinces britanniques, ou bien ses citoyens n'auraient cessé de cabaler les uns contre les autres, comme les patriciens et les plébéiens de l'ancienne Rome, ou comme ceux de Florence (1).

Le gravi e naturali inimicizie che sono tra gli uomini popolari e nobili, causate dal voler questi comandare, e quelli non ubbidire, sono cagioni di tutti i mali che nascono nelle città. Si les troubles de la république de Florence jus-

---

(1) Les Stuarts avaient particulièrement à cœur d'abattre l'esprit démocratique de la Nouvelle-Angleterre, par la création d'une noblesse. Les gouverneurs royaux tentèrent l'orgueil des grands propriétaires, en leur insinuant de prendre le titre de barons. Les concessions de terres pour être transmises en ligne masculine, concessions qui furent si fréquentes dans les colonies méridionales et dans la province de New-York, étaient probablement faites dans la même vue. Ces propriétaires héréditaires furent les Torys de la révolution; il y eut, comme de raison, parmi eux d'honorables exceptions.

tifient cette assertion de son historien philosophe, la paix de l'Amérique ne tend pas moins à la confirmer. La liberté est en sûreté dans ce pays, parce qu'elle est égalèment le lot de tous. L'état n'est sujet à aucune convulsion, parce qu'il n'y a aucune usurpation à maintenir, et que tout individu a à perdre une égale portion de souveraineté (1) : aucun roi ne dépose volontairement le sceptre, et dans une démocratie tous les hommes sont rois.

On éprouve une sensation singulière en promenant ses regards sur un pays où les utopies de quelques philantropes semblent parfaitement réalisées. Un peuple se soumet volontairement à des lois qu'il s'est données lui-même ; ses mains sont armées, et pourtant il respecte la voix d'un gouvernement que son souffle a créé, et que ce

(1) On trouve une déplorable exception à cette règle dans l'esclavage des noirs sur le territoire des états du Sud. Puisse la sagesse des maîtres les préserver de cette révolution de la roue de fortune envisagée par le vénérable philantrope M. Jefferson, comme étant au nombre des évènemens possibles ou probables par une intervention surnaturelle. Tout homme impartial s'accordera avec l'auteur que nous venons de citer pour penser que le Tout-Puissant ne saurait, dans une telle occurence, se ranger du côté des planteurs.

même souffle peut détruire en un moment! Il y a quelque chose de véritablement grand dans ce frein moral qu'une société s'impose elle-même.

Je ne m'étonne pas que les Européens refusent d'ajouter foi aux personnes qui leur font un rapport exact de la condition de ces républiques. Qu'une nation composée de souverains indépendans, soit, de toutes, la plus tranquille et la plus unie, cela peut bien passer l'intelligence d'hommes accoutumés au pouvoir du sabre. On peut mettre en question si les institutions de l'Amérique pourraient être transplantées en Europe. Une tentative de ce genre a échoué en France, et les mêmes causes peuvent produire les mêmes résultats partout ailleurs; mais sûrement on se propose de forcer à faire le même essai autre part. J'avais posé la plume pour parcourir une file de journaux de Londres qui venaient d'arriver. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quels sentimens je les jetai loin de moi : leurs colonnes contenaient le récit de l'évènement du 16 août (1). Quoi! le peuple anglais écrasé et sabré par des soldats! Saville, Whitbread, Romilly, vous êtes heureux d'être au tombeau!

---

(1) Le massacre de Manchester.

Laissez un gouvernement s'appuyer sur une armée, et les libertés qui restent à un peuple ne sont plus possédées de plein droit, mais comme par grâce et par faveur. Ici, non-seulement cette maxime est reconnue en théorie, mais encore on s'y conforme dans la pratique : le peuple tient l'épée entre ses mains et n'en laisse pas à ses gouvernans. Les citoyens se chargent ainsi de veiller eux-mêmes au maintien de leurs droits et à l'exécution de leurs lois (1).

Je suppose que vous connaissez passablement la constitution des Etats-Unis, et **** aussi, quoiqu'il semble mal calculer la force du lien qu'elle établit entre les diverses parties de l'Union. Les *arti-*

---

(1) Il arriva, je ne puis me rappeler à quelle époque, que les criminels détenus à la geole de Philadelphie tentèrent de forcer leur prison. Ils avaient réussi à gagner la cour extérieure avant que l'alarme fût donnée. Les citoyens qui demeuraient dans le voisinage prirent leurs fusils, et coururent vers la prison; quelques-uns parvinrent avec agilité à gagner le haut du mur de la cour où une partie des conspirateurs se battaient avec leurs geoliers, tandis que d'autres travaillaient à forcer les portes. On les coucha en joue, et comme de raison, la première sommation les fit rentrer dans l'ordre et retourner à leurs salles. De tels citoyens ne sont-ils pas aussi bons pour maintenir la tranquillité publique que tous les soldats du monde?

cles de confédération adoptés précipitamment, à l'époque de la révolution, n'agirent en effet que sur les états et non sur les individus. En vertu de ces articles, le congrès général, qui n'était alors composé que d'une seule chambre, ne pouvait lever des hommes ni percevoir des taxes, que par l'intermédiaire des législatures des différentes républiques. Le peuple de chaque état réglait son commerce par le moyen de son gouvernement, et non par celui de la confédération; levait son contingent de troupes, percevait ses revenus de la manière qu'il jugeait convenable, et prononçait même sur la nécessité de fournir le contingent demandé. Cette méthode produisait beaucoup de confusion en temps de guerre, et plus encore en temps de paix. Lorsque la *constitution fédérale* remplaça ces articles, les citoyens des divers états ne firent pas une nouvelle délégation de pouvoirs, mais ils transférèrent à leurs représentans au congrès général, une partie de ceux qu'ils avaient antérieurement délégués à leur représentans dans les assemblés locales.

Le gouvernement central se trouva alors exercer son autorité sans appel, et l'exercer non sur les législatures des différens états, mais sur les citoyens eux-mêmes, réunis pour la première fois en une grande famille. Il se livra à ses tra-

vaux législatifs, dans le congrès, sans égard pour les fractions du grand tout, quoique les limites territoriales des diverses républiques fussent demeurées les mêmes. Ce gouvernement central règle le commerce, impose et perçoit les taxes, bat monnaie, établit les bureaux de poste et les routes de poste, déclare la guerre, lève les armées, entretient une marine, rassemble les milices, règle leur discipline et exerce l'autorité sur elles, lorsqu'elles sont réunies pour le service des Etats-Unis. Ses pouvoirs, en un mot, s'étendent sur tous les objets qui ont rapport à la défense commune et au bien général de la confédération; et comme ils sont clairement définis, il peut faire les lois nécessaires pour les rendre efficaces. Quant à l'usage qu'il fait de ces pouvoirs, il est directement responsable envers le peuple; d'où il résulte que tout en étant incalculablement plus fort que dans l'origine, on pourrait dire qu'il est aussi en quelque sorte plus faible. Les articles de confédération semblaient laisser au gouvernement qu'ils organisaient, la possibilité d'exercer une influence illégale sur la nation, à l'aide des législatures des différens états. Il possède aujourd'hui simplement le pouvoir direct; mais pour exercer une influence quelconque, la chose est impraticable.

Les deux chambres législatives investies de ces grands pouvoirs représentent, l'une la population de toute l'Union, l'autre les différentes républiques dont elle est composée. Peut-être est-il permis de dire que la chambre des représentans exprime l'opinion de la nation, et que le sénat balance les intérêts locaux des différentes sections de ce vaste territoire. Un membre, dans la première de ces assemblées, représente quarante mille âmes; deux membres dans l'autre, représentent un état, quelles que soient sa grandeur et sa population. Il suit de là qu'aucune loi ne peut être rendue sans réunir une majorité parmi les états comme parmi le peuple, ce qui doit toujours assurer une très grande majorité de la nation à toute mesure adoptée par le congrès. Dans un pays où le peuple se gouverne lui-même, c'est un point très important.

Cette représentation du peuple, par sa position locale, ainsi que par le nombre de ses membres, produit encore d'autres effets salutaires. Elle balance parfaitement les différens intérêts qui divisent plus ou moins toutes les sociétés civilisées, mais qui, sur un territoire aussi vaste que celui de l'Amérique, sont peut-être susceptibles d'être arrangés plus géographiquement (si je puis m'exprimer ainsi), que dans des pays moins étendus. Les

états de l'Ouest, qui croissent rapidement en force et en richesse, auront bientôt un intérêt puissant et exclusif à soutenir l'agriculture et l'industrie manufacturière. Que leur population vienne à excéder celle des états qui bordent l'Atlantique, les intérêts commerciaux pourraient être négligés dans l'assemblée nationale; et comme actuellement la population de ces états surpasse celle de la section de l'Union la plus récemment peuplée, les intérêts de cette dernière pourraient être oubliés au point de faire naître des mécontentemens chez ces républiques naissantes. Le mode de représentation adopté dans le sénat semble obvier à ce danger, et l'avantage qu'il présente deviendra probablement de plus en plus apparent, à mesure que les états de l'intérieur deviendront plus importans.

Les Anglais et les Anglo-Américains sont peut-être les seules nations qui sachent tracer une ligne de démarcation entre les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, qui entrent dans la formation d'un gouvernement. Chez la première, les distinctions entre ces pouvoirs sont fort bien comprises; chez l'autre, elles sont parfaitement établies. En Angleterre, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif sont nominalement séparés, mais effectivement réunis,* lorsqu'une majorité peut être achetée, et que les ministres du cabinet

ont un vote direct sur chaque question discutée. Ici, non-seulement le président lui-même est positivement exclus des deux chambres du congrès, mais il en est de même de toute personne employée sous les ordres du gouvernement (1). J'ai eu occasion, dans une précédente lettre, de vous faire remarquer que cette distinction entre les différentes branches du gouvernement, est maintenue par les constitutions particulières des états, comme par celle des Etats-Unis, *afin*, est-il dit dans la déclaration des droits de l'état de Massachussets, *que ce soit un gouvernement de lois et non d'hommes*.

L'élection du président est réglée assez ingénieusement, de manière à ce qu'elle participe aux deux modes de représentation qu'offrent le sénat et la chambre des représentans. Il était nécessaire de se mettre en garde d'abord contre la trop grande

---

(1) Le président des États-Unis ne paraît jamais dans l'enceinte du Capitole, excepté le jour de son installation. S'il assistait par hasard à quelque débat, ce ne pourrait être que comme simple citoyen parmi l'auditoire; mais ce serait même regardé comme une inconvenance, et par conséquent cela n'arrive jamais. Je ne me souviens pas d'avoir été questionnée, depuis mon retour en Angleterre, sur la constitution américaine par un seul individu qui ne confondît le président des États-Unis avec le président du sénat.

influence d'un état plus populeux que ses voisins, et qui eût pu commander le choix du magistrat suprême, si la nomination avait été laissée à la masse de la population américaine, sans égard pour la position respective des parties qui la composent; et en second lieu, de se garantir d'une coalition d'états liés entre eux par certains intérêts particuliers ou par des relations de voisinage; coalition qui eût pu procurer à une portion de l'Union un injuste avantage, si l'élection eût été faite par le vote des états. Je ne suis pas à même, au reste, de juger jusqu'à quel point on a réuni et jusqu'à quel point il était possible de réunir ces deux modes d'élection (1).

Les pouvoirs du président sont grands; mais

---

(1) Quelques amendemens aux élections pour la présidence ont été faits par diverses conventions depuis l'établissement de la constitution fédérale; mais je pense qu'ils ont eu uniquement pour objet de statuer qu'il serait procédé séparément à l'élection d'un vice-président. Autrefois cet emploi était dévolu au candidat qui avait réuni le plus de suffrages après celui élu à la présidence. Une fois, les votes furent partagés également, et l'on jugea à propos d'éviter toute confusion à l'avenir, en spécifiant quelle personne on entendait nommer président, et quelle autre on nommait vice-président. Quelques autres amendemens importans ont été proposés dernièrement, et, je crois, soumis au peuple.

ils sont toujours soumis au contrôle de la législature. Il nomme les ambassadeurs, les consuls, les juges de la cour suprême et autres fonctionnaires des Etats-Unis; mais c'est seulement avec l'approbation du sénat, à moins que les deux chambres du congrès ne jugent à propos, dans des circonstances qui exigent une célérité particulière, de l'investir du pouvoir discrétionnaire. Il peut faire des traités, mais seulement de l'avis et avec le concours des deux tiers du sénat. Sa signature rend valide un acte de la législature; mais s'il la refuse, une majorité des deux tiers dans chaque chambre donne force de loi à cet acte, sans son concours. Il peut convoquer le congrès entre les époques fixées par son ajournement, lorsque des circonstances extraordinaires l'exigent; mais il ne peut jamais le renvoyer; seulement, si les deux chambres ne sont pas d'accord sur la durée de l'ajournement, il devient arbitre entre elles. Le président est commandant en chef de l'armée et de la marine, ainsi que des milices, lorsqu'elles sont appelées au service de la nation par une loi du congrès; dans ce cas, son autorité remplace celle des gouverneurs des différens états qui sont commandans en chef de leurs milices.

Les pouvoirs du président ont été jugés trop

grands par quelques hommes, et trop faibles par d'autres; mais je pense qu'à présent peu de personnes sont de l'un ou l'autre de ces avis. Un magistrat suprême qui n'exerce ses fonctions que pendant quatre ans, et qui peut être accusé de malversation, pourrait, à ce qu'il semble, jouir du pouvoir de conférer tous les emplois publics dont la conservation dépend uniquement de la bonne conduite du fonctionnaire, sans beaucoup de risque de le voir abuser de cette prérogative. Au surplus, en soumettant sa volonté à l'assentiment d'une branche de la législature, on obtient une double garantie de l'impartialité des nominations; beaucoup de petites tracasseries pour arriver aux emplois sont évitées, et le président se trouve soulagé d'une pénible responsabilité.

Le pouvoir judiciaire des Etats-Unis est attribué à une cour suprême qui siége à Washington. Cette cour de justice n'est pas la moins belle des institutions qu'on remarque dans l'organisation singulière du gouvernement américain. Elle resserre les liens de l'union fédérale, maintient la paix entre les diverses républiques, et entre ces fractions du grand tout et le gouvernement qui en forme le centre. Elle juge toutes les contestations entre les différens états, ou entre les citoyens d'un état et le gouvernement ou

les citoyens d'un autre, de même que celles qui peuvent s'élever entre des particuliers et le gouvernement central, ou entre les citoyens des Etats-Unis et des états, des citoyens ou des sujets étrangers. Enfin, sa juridiction embrasse toutes les causes qui dérivent de la constitution fédérale ou des lois rendues par le gouvernement établi en vertu de cette constitution; tous les cas d'amirauté et de législation maritime, et tous ceux qui concernent les ambassadeurs, ministres, consuls et autres agens publics.

On trouve fréquemment, dans les écrits et dans les discours des premiers hommes d'état fédéralistes, des parallèles établis entre le gouvernement américain et le gouvernement anglais; mais ces comparaisons sont nécessairement très éloignées : ce que l'un de ces gouvernemens est en pratique, l'autre l'est partiellement en théorie, tout finit là. La constitution des Etats-Unis est formée sur le modèle de celle des différens états dont l'Union est composée, sauf qu'elle attribue à ses fonctionnaires des pouvoirs différens et plus étendus que ceux exercés par les gouvernemens des états, sans contrarier ni anéantir ces derniers. Telle qu'un des corps de notre système planétaire, chaque république tourne sur son axe, mais se meut avec toutes les autres, exer-

çant sa force centrifuge et cédant à l'attraction qui la retient dans le cercle magique de la confédération.

La position singulière de ce gouvernement, centre d'une masse de républiques qu'on voit croître en nombre et en force à chaque lustre qui s'écoule, lui donne un caractère particulier de grandeur merveilleuse et imposante. Je ne saurais peindre l'effet que produit sur l'esprit l'examen attentif du mécanisme de ce gouvernement. Cet effet peut se comparer à celui qu'on éprouve en contemplant pour la première fois une des belles machines à vapeurs du célèbre Watt. Son action simple, autant que puissante, s'exerce également, silencieusement et irrésistiblement; et, quand l'esprit demeure effrayé en pensant à sa force et à l'immensité d'objets qu'elle met en mouvement, soudain arrive l'idée que la main de l'ouvrier peut l'arrêter à l'instant même!

Il faut que j'appelle de nouveau votre attention sur ce trait du gouvernement américain qui le distingue si éminemment de ceux de tous les autres pays; savoir, qu'il lui est impossible de rien ajouter ni retrancher à ses pouvoirs, et que cependant il peut toujours être façonné de manière à réfléchir l'image de l'opinion publique. En Europe, une constitution est souvent un mot vague; l'un dit:

c'est ceci ; l'autre dit : c'est cela ; un troisième cherche la chose et ne la trouve nulle part. Une constitution signifie parfois d'anciennes coutumes ; d'autre fois d'anciennes chartes ; ici les choses telles qu'elles sont ; ailleurs les choses telles qu'elles furent jadis. Chacun parle de constitution, entend ce mot à sa manière, et peut-être même ne saurait pas l'expliquer du tout. Dans ce pays, la constitution est entre les mains de tout le peuple ; il la donne à ses représentans et leur dit : *Voici votre guide ; nous jugeons de sa capacité pour diriger vos actes, comme de votre capacité pour gouverner par elle ; si, en l'éprouvant, vous la croyez défectueuse, exposez vos objections, et nous déciderons si elles sont raisonnables.* Le représentant du peuple ne peut ici ni altérer le mode de son élection, ni accroître ses pouvoirs lorsqu'il est élu. Le peuple ne réclame pas des droits, mais confère de l'autorité à ses gouvernans. L'expérience fait voir quelle quantité leur est nécessaire. Si on leur en a donné plus qu'il ne faut, on reprend le surplus ; s'ils en ont reçu trop peu, on leur accorde celle qui leur manque. Les propositions pour des changemens ou des additions à la constitution prennent naissance dans le congrès, et requièrent une majorité des deux tiers dans chaque chambre pour être adoptées. Les amendemens proposés de

la sorte sont soumis au peuple qui, s'il les approuve, convoque des conventions dans les divers états; le consentement des trois quarts de ces conventions fait passer une proposition, et l'annexe comme un nouvel article à la constitution.

J'ai, à votre demande, touché un sujet beaucoup au-dessus de mes forces; mais l'esprit le plus ordinaire se sent entraîné à examiner la machine politique qui est en jeu ici. La simplicité et l'étendue de ses mouvemens le frappent d'étonnement : il se reporte avec admiration au génie qui l'a conçue, et contemple avec ravissement la paix qu'elle assure et le bonheur qu'elle répand.

LETTRE XXI.

Intérêts des différentes parties de la confédération et influence qu'elles exercent dans le Congrès — Extinction totale du parti fédéraliste. — Etats du centre. — Politique et influence de la Virginie. — Etats de l'Ouest. — Pouvoirs du Congrès relativement à l'esclavage des noirs. — Observations sur les bergers et les chasseurs des frontières. — Anecdote de Lafitte. — Liens divers qui consolident l'Union des Etats.

New-York, février 1820.

Si vous considérez, ma chère amie, le plan général du gouvernement central, vous verrez avec quelle extrême adresse les divers intérêts des nombreuses parties de cette grande confédération sont balancés et employés à se contenir les uns

les autres. Par la suite des temps, ces intérêts pourront être marqués un peu plus distinctement qu'à présent ; quelques personnes même ont pensé qu'ils pourraient être plus fortement opposés l'un à l'autre. Ceci paraît plus que douteux ; mais, en admettant cette supposition, nous ne pouvons calculer les effets probables de cet arrangement, sans compter pour quelque chose la force graduelle que recevra l'Union par la fusion qu'opèreront les mariages et les autres liens contractés entre les habitans des différens états, le flux de l'émigration qui transporte la population de l'un dans l'autre, et surtout la prospérité constante due à un gouvernement qui devient de plus en plus aimé et respecté, à mesure que le temps éprouve sa sagesse et lui imprime un caractère de sainteté. Il fut une époque où presque aucun de ces liens sacrés n'existait, et pourtant une sorte de sympathie régnait entre des sociétés séparées les unes des autres et disséminées le long des rivages de l'Atlantique.

Durant l'existence coloniale de ces états, leurs habitans n'eurent guère de relations entre eux. De vastes forêts séparaient souvent leurs populations peu nombreuses ; la différence de climat et de religion, influait aussi sur leurs mœurs et leur caractère : mais pourtant, quoique séparées par

d'immenses déserts, et peu unies même par les liens de l'amitié individuelle, elles avaient deux choses en commun, leur langue et un mâle esprit de liberté : c'en était assez pour lier par une chaîne solide, quoiqu'invisible, tous les membres épars de la grande famille américaine. La force de cette chaîne a rarement été bien connue des ennemis de l'Amérique. Ils comptaient la briser pendant la guerre de la révolution, et regardaient comme certain qu'elle se romprait d'elle-même, quand les nobles sentimens éveillés et entretenus par une lutte pour l'indépendance se calmeraient, ou lorsque, le danger commun ayant cessé, la nécessité d'une coopération franche et unanime ne serait plus aussi apparente : heureusement l'expérience a jusqu'à présent trompé ces calculs. Les avantages dérivant d'un gouvernement vigoureux et sage, qui emploie toutes les forces et toutes les ressources du grand tout pour son bien être, ont été de plus en plus compris et appréciés, en même temps que l'influence de lois justes, et encore plus l'extension donnée aux relations entre les divers états, ont détruit des préjugés et en grande partie effacé des nuances de caractère qui distinguaient d'une manière trop tranchante les habitans des différentes parties de cette grande république.

Celle des parties de l'Union qui a le plus généralement conservé la physionomie morale qui la distinguait anciennement, est la Nouvelle-Angleterre. On en peut trouver la cause dans l'austérité de croyance de ses premiers habitans, et dans l'isolement où se trouve son peuple du reste de la nation. Rigides sur la morale, instruits, actifs et intelligens, mais circonspects, et, au dire de leurs voisins, singulièrement prévoyans sur ce qui concerne leurs intérêts, les citoyens de la Nouvelle-Angleterre sont les Ecossais de l'Amérique. Comme eux, ils habitent un pays pauvre comparativement aux autres, et envoient des légions de vigoureux aventuriers chercher fortune dans des contrées plus riches. Il y a toutefois cette différence, que l'Ecossais court le monde et amasse un petit trésor pour venir le dépenser au milieu de ses montagnes stériles, tandis que l'habitant de la Nouvelle-Angleterre emporte ses pénates avec lui, et fonde une colonie sur les bords de l'Ohio, avec non moins de satisfaction qu'il ne l'eût fait sur les rives du Connecticut.

Pépinière des défricheurs de forêts, la Nouvelle-Angleterre perd des milliers d'habitans et naturellement en reçoit peu; de sorte que ses citoyens sont moins exposés à la visite des étrangers, et

même à se mêler avec la population des autres états, que le sont leurs voisins du Sud. Cette circonstance a peut-être ses avantages et ses désavantages : elle leur conserve toutes les vertus d'un état peu avancé de la société, mais en même temps quelques-uns des préjugés qui appartiennent à cet état; elle les protége contre le luxe, mais donne à leur caractère quelque chose de provincial. Fortement attachés à leurs institutions, ils se sont quelquefois montrés tièdes envers celles de la nation. L'opposition fédéraliste est principalement venue de cette partie de l'Union.

La conduite politique de la Nouvelle-Angleterre, postérieurement à l'établissement du gouvernement fédéral, lui fit, pendant quelques années, perdre un peu dans l'estime de la nation. Sa politique étroite fut imputée à une certaine dose d'égoïsme particulier à son peuple; mais sa conduite pendant la lutte révolutionnaire le justifie de cette accusation, et nous porte à attribuer ses erreurs à un défaut de jugement plutôt qu'à une déviation de principes. Depuis la guerre, le parti libéral, toujours nombreux, a obtenu l'ascendant; et conséquemment les états de l'Est reprennent dans les conseils de la nation la place qu'ils y avaient tenue primitivement. Il est difficile

de trouver maintenant un fédéraliste qui mérite absolument ce nom. Une certaine susceptibilité sur les affaires politiques, et une sorte de froideur en prononçant le nom de Jefferson et (ainsi que je l'ai observé) celui de Franklin, sont tout ce qui peut parfois déceler un ci-devant membre du parti tombé (1).

L'état de New-York et celui de Pensylvanie peuvent être regardés comme les plus influens de toute l'Union. L'élégante expression employée dernièrement par M. Clay, en payant son tribut de reconnaissance pour les importans services rendus par le dernier de ces états, peut très bien être appliquée à tous deux : Ils sont *les clefs de la voûte fédérale*. Leurs vastes et riches territoires semblent réunir tous les intérêts particuliers dont

---

(1) L'hostilité secrète entretenue par quelques membres du parti fédéraliste contre Franklin est un peu singulière. Cet homme doux et sage, dont les derniers efforts eurent pour objet l'organisation du gouvernement fédéral, et qui succomba sous le poids des années et des honneurs avant que la lutte ne commençât entre les deux partis, doit être regardé comme n'ayant pu donner de l'ombrage ni à l'un ni à l'autre. La vénération qu'a toujours montrée pour sa mémoire le parti démocrate qui fut élevé à son école explique cette énigme.

se compose l'intérêt général de l'Union. Le commerce, l'agriculture et l'industrie manufacturière, sont puissamment représentés par eux au congrès. Leur région occidentale a beaucoup de conformité avec les états du Mississipi, et l'orientale avec ceux de l'Atlantique. Leurs populations se distinguent par l'esprit d'entreprise et par une politique éclairée sur ce qui concerne les affaires intérieures de leurs républiques. Ces puissans états ne fournissent pas moins de cinquante membres au congrès, par la raison qu'ils forment plus du quart de l'Union (1).

Soit par l'effet de leur richesse ou de leur position plus centrale, qui leur procure l'avantage de communications libres et faciles avec les citoyens des autres états, et des étrangers de toutes les parties du monde, les habitans de Pensylvanie et ceux de New-York, mais plus particulièrement ces derniers, ont acquis une libéralité de sentimens qui imprime de la dignité aux mesures de leur gouvernement. Ils votent des fonds considérables

---

(1) Il y a à présent dans la chambre des représentans cent quatre-vingt-quinze membres et trois ou quatre délégués. Ces délégués, envoyés par les districts qui n'ont que le titre de *territoire*, et n'ont pas encore été élevés au rang d'états, ne votent pas.

non-seulement pour l'éducation publique des jeunes citoyens (ce qui se pratique partout), pour l'établissement de bibliothèques, et la fondation d'écoles savantes, mais encore pour curer des rivières, ouvrir des routes, creuser des canaux, et exécuter d'autres grands travaux d'utilité publique, qui feraient honneur aux plus riches empires de l'Europe. Les progrès de l'état de New-York, depuis trente ans, sont vraiment étonnans. Pendant ce laps de temps, sa population a plus que quadruplé, et la valeur des propriétés plus que doublé. Elle a abattu les forêts de l'Hudson jusqu'à l'Erié et aux frontières du Canada, et aujourd'hui elle s'occupe à compléter la navigation sur toutes ses grandes eaux, et à les lier entre elles.

Les revenus nationaux se tirant principalement des douanes, dépendent beaucoup de l'esprit commercial des habitans de New-York. Ce beau port a quelquefois fourni le quart du revenu des Etats-Unis. La dernière guerre a nécessairement pesé sur son capital maritime; mais, quoique son commerce eût été ruiné, cette république ne montra aucun penchant à faire tort à la cause commune, en séparant ses intérêts de ceux de la confédération. Son opposition dans le congrès était grandement en minorité; mais, la

guerre une fois déclarée, l'opposition passa du côté de la majorité. La conduite de M. Rufus King, le vénérable chef du parti fédéraliste dans le sénat, est digne d'être conservée dans les annales de son pays. Il s'était opposé à la déclaration de guerre, uniquement par la crainte que la république ne fût pas en état de lutter avec son ennemie ; mais, la voyant résolue à braver tous les hasards, plutôt que de se soumettre au déshonneur, il se sépara sur-le-champ de son parti, déclarant que le devoir de tout patriote était d'assister son pays de tous ses moyens pour le mettre en état de soutenir la tempête, et il offrit de verser dans le trésor une partie de sa fortune privée, qu'il disait excéder ses besoins (1).

Aucun état ne peut présenter une plus longue liste de services rendus à la confédération, que la

---

(1) Je tiens cette anecdote d'un sénateur qui, je dois le faire remarquer, était ordinairement en opposition avec M. King sur les matières politiques, et qui siége encore avec le parti le moins démocratique du sénat. Un patriote de cette trempe est une vénérable relique de la vieille bande fédéraliste de la révolution, et doit commander le respect de ceux qui diffèrent, tout comme de ceux qui sont d'accord avec lui pour les opinions politiques. Un exemple non moins frappant de bonne foi et de

Virginie. Elle donna le premier signal de la révolution par la bouche de Patrick Henry ; elle conduisit l'armée patriote, dans la personne de Washington ; elle rédigea la déclaration d'indépendance avec la plume de Jefferson, et elle fixa le premier anneau de la chaîne fédérale par la main de Madison. En un mot, elle a donné à la république quatre des patriotes les plus purs et des hommes d'état les plus sages qui aient jamais tenu le timon d'aucun état.

La politique de cette mère de l'Union a toujours été singulièrement magnanime. Elle donna aux autres états l'exemple de ces concessions de territoire qui ont si richement doté le gouvernement général, et ont donné naissance à cette quantité de républiques qu'on voit s'élever tous les jours. Les concessions faites par la Virginie comprennent les états actuels de l'Ohio, d'Indiana et d'Illinois, et le territoire de Michigan.

---

patriotisme fut offert dans la Nouvelle-Angleterre par le vénérable ex-président John Adams, qui, fidèle aux principes de la confédération et à la cause de sa patrie, désapprouva publiquement les mesures de son parti qui tendaient à contrarier les efforts du gouvernement national, et donna son suffrage à une administration qui avait été avec succès la rivale de la sienne.

Pour la millième partie des terres concédées ici en don gratuit, les hommes ont souvent inondé la terre de sang. La libéralité de la Virginie se fit encore mieux apercevoir dans sa conduite envers un état voisin, peuplé dans le principe par ses citoyens et soumis à ses lois. La manière dont elle affranchit le Kentucky de sa juridiction, en motivant cette mesure sur les inconvéniens qui résultaient pour les habitans de ce territoire de leur éloignement de la capitale de la Virginie, et en les invitant à organiser un gouvernement indépendant, offre un bel exemple de générosité nationale.

L'esprit public de la Virginie s'est constamment fait sentir dans les assemblées nationales, et conséquemment lui a procuré une influence plus que proportionnée à la force numérique de sa représentation dans le congrès. Il s'est élevé dernièrement dans le nord de l'Union un cri partiel contre l'influence de la Virginie. Je répèterai à ce sujet les paroles d'un fermier de Vermont, avec lequel il m'arriva d'entrer en conversation sur les affaires d'état. « Quelle que soit, me dit-il, l'influence de la Virginie, elle paraît en faire bon usage, car certainement nous prospérons assez; je ne vois pas d'ailleurs comment elle pourrait exercer d'influence autre-

ment qu'en s'accordant avec l'opinion de la majorité.» Vous reconnaîtrez que les mots *influence de la Virginie* expriment (si toutefois ils expriment quelque chose) le hasard qui a tiré de cette république quatre des cinq présidens qui ont dirigé les affaires de l'Amérique fédérale (1).

Je ne connais rien qui place le caractère national des Américains sous un plus beau point de vue, que le résultat des élections pour la présidence. On voit les préventions locales et même l'esprit de parti mis de côté, et les citoyens de cette multitude de républiques jeter les yeux sur le plus distingué d'entre les serviteurs de l'état, et payer à ses vertus le plus noble tribut qu'un patriote puisse recevoir et qu'un pays puisse offrir. Tous les magistrats suprêmes des Etats-Unis étaient des vétérans de la révolution, et se faisaient autant remarquer par leurs vertus privées que par leur caractère public. On avait pensé que, comme la Virginie avait déjà donné trois présidens à la république, l'élection du colonel Monroe rencontrerait une forte opposition : loin de là, aucun président (Washington

---

(1) La réélection unanime du colonel Monroe, qui a eu lieu dernièrement, prouve que le bon fermier dont il est parlé ci-dessus exprimait les sentimens de la natio n.

excepté) ne réunit un nombre de suffrages plus approchant de l'unanimité, et son nom est prononcé avec respect et même avec affection du Maine jusqu'au Missouri.

La position éminente prise par la Virginie dans les conseils de la nation l'a placée à la tête des républiques du Sud, dont la politique, ainsi qu'on peut le remarquer, a constamment été libérale et patriotique, et, sur tous les points essentiels, d'accord avec celle des états du Centre et de l'Ouest. Quel que soit l'effet de l'esclavage des noirs sur le caractère moral de la population des états du Sud, et bien qu'on ne puisse mettre en doute l'effet pernicieux qu'il produit sur la masse, cet effet ne s'est jamais fait sentir dans le sénat. Les dispositions qui tempèrent un peu la démocratie dans les états méridionaux qui bordent l'Atlantique, ont peut-être été prudentes ou tout au moins heureuses. D'après les constitutions actuelles de la Virginie et des états plus méridionaux, les conditions exigées pour être élu représentant remettent le pouvoir législatif entre les mains des planteurs les plus riches, classe d'hommes non moins distingués par leur éducation et leurs manières polies, que par des opinions libérales et une philantropie éclairée. Ils ont en général voyagé

dans leur pays et en Europe, possèdent suffisamment de richesses pour pouvoir exercer l'hospitalité, mais non pas assez pour étaler du luxe, et sont ainsi, par leur éducation et par leur position, placés au-dessus de la dégradante influence que la possession du pouvoir arbitraire prend sur l'esprit et le cœur humain. C'est donc peut-être à la légère dose d'aristocratie mêlée aux institutions de la Virginie et des deux Carolines qu'on doit attribuer la conduite généreuse et conciliante des membres de ces états dans les assemblées nationales (1); nous ne devons pas

---

(1) On a fait observer à l'auteur que ce passage pourrait être interprété en faveur de l'aristocratie. Il se peut qu'elle ait trop compté sur l'esprit général de son ouvrage pour prévenir une semblable interprétation. Voulant expliquer la générosité de sentimens déployée par les états du Sud dans le congrès national, elle a préféré l'explication qu'on trouve dans le texte à celle donnée autrefois par M. Burke, et adoptée par les planteurs eux-mêmes. L'orateur anglais a prétendu que l'existence de l'esclavage des noirs tendait à exalter l'esprit de liberté chez les planteurs américains, de la même manière qu'on regarde la condition abjecte des ilotes comme ayant contribué à élever le caractère des anciens Spartiates. Qu'on se reporte à la guerre dans laquelle l'Amérique a conquis son indépendance, et l'on ne trouvera rien qui appuie

néanmoins oublier de mettre en ligne de compte l'effet produit par les progrès de l'éducation, ni celui d'institutions libérales sur la population blanche en général. Avant même que se terminât la guerre de la révolution, M. Jefferson crut déjà remarquer un changement dans le caractère de ses concitoyens, et nous avons une preuve palpable que ce changement n'était pas imaginaire, dans la conduite de la législature de l'état de Virginie, dont le premier acte fut l'abolition de la traite. Puisse cet état donner au-

---

cet argument. Les simples agriculteurs de la Nouvelle-Angleterre (chez qui l'esclavage des noirs exista à peine) ne le cédèrent pas en énergie aux riches planteurs de la Virginie. Si l'on établissait une comparaison entre les constitutions actuelles des républiques du Nord et du Sud, on pourrait peut-être tirer une conclusion directement opposée à celle de M. Burke; car *la légère dose d'aristocratie* dont il est parlé dans le texte n'indique-t-elle pas, dans la masse de la population du Sud, une certaine indifférence touchant l'exercice de ses droits politiques, inconnue dans les autres parties de l'Union? Quant à l'opinion de l'auteur sur les institutions de la Virginie et des deux Carolines, elle se trouve exprimée vol. 1, lettre VI.

(Note fournie par l'auteur pour l'édition française.)

jourd'hui à ses voisins un exemple pareil à celui qu'il donna alors au monde, et combattre avec persévérance les obstacles que ses craintes et des intérêts privés peuvent opposer à l'affranchissement des esclaves !

La portion du vaste territoire de l'Union vers laquelle l'étranger tourne ses regards avec le plus de curiosité est celle qui s'étend à l'ouest des Alleghanys. Le caractère de ces républiques est nécessairement extraordinaire comme leur position; quant à leur influence, elle est déjà puissante dans le sein du congrès. En observant leur situation géographique, l'étranger pourrait se hâter de conclure qu'en elles croissent plutôt des rivales que des soutiens des états de l'Atlantique. Il trouvera, au contraire, qu'elles contribuent puissamment à resserrer les liens de l'Union, et que leurs sentimens et leurs intérêts sont de nature à attirer l'une vers l'autre les divisions septentrionale et méridionale de la confédération.

Les nouveaux canaux amèneront probablement les productions des comtés occidentaux de l'état de New-York à l'Atlantique, quoiqu'il y en aura une grande partie qui descendra les rivières de l'Ouest, quand la navigation aura été complètement établie du lac Érié à la Nouvelle-Orléans.

Dans tous les cas cette route continuera d'être préférée par les comtés occidentaux de la Pensylvanie, destinés à posséder sous peu, s'ils ne les possèdent déjà, des manufactures florissantes. Les progrès faits dans cette branche d'industrie pendant la dernière guerre, et même quelques années auparavant, ont été un peu arrêtés depuis la paix ; mais il est probable qu'ils vont recommencer avec une nouvelle activité.

Il est bon de remarquer qu'il y a dans le caractère de la nation américaine, ainsi que dans les diverses productions du sol, quelque chose qui semble favorable au développement de l'industrie manufacturière. Je ne parle pas de l'adresse purement mécanique des Américains, qui s'est manifestée par tant d'inventions importantes et de perfectionnemens dans la construction des navires et des ponts, dans la navigation par la vapeur, la fabrication d'instrumens aratoires et de machines de toute espèce, mais de ce sentiment de fierté et d'indépendance qui les détourne de beaucoup d'occupations auxquelles ont recours les Européens. Il y a quelques autres particularités dans le caractère et la condition de la population éparse des districts de l'Ouest, qui y fait éclore l'industrie manufacturière en même temps que l'agriculture. En s'établissant au milieu d'un désert, le colon se

trouve souvent réduit à sa propre industrie pour se procurer les divers objets qui lui sont nécessaires pour se nourrir et se vêtir ; tandis qu'il manie la hache et la bêche, sa femme pousse l'aiguille ou tourne le rouet, et ses enfans tirent du sucre de l'érable ou font courir la navette. L'état de l'Ohio est si bien arrosé et offre des moyens si faciles pour l'exportation de ses productions, que, si ses habitans eussent pu trouver un marché assuré pour leurs denrées, il est peu probable qu'ils eussent jamais essayé d'établir de grandes manufactures. Mais la politique des nations étrangères a tellement frustré l'espoir des agriculteurs, et si complètement suspendu le commerce, que le nouveau véhicule donné à l'industrie humaine s'est fait sentir jusque dans les coins les plus reculés du territoire de l'Union.

L'effet subit produit par les mesures commerciales adoptées en Europe peut à peine se concevoir. Des filatures, des moulins à foulon, des distilleries et des fabriques de toute espèce semblèrent sortir de dessous terre, dans chaque ville, bourg et village, et même au sein des forêts qui bordent les eaux de l'Ouest. Le jeune état de l'Ohio, par exemple, dont l'existence ne datait guère que de huit années, en 1811, exportait par les lacs, rivières et canaux de l'Ouest des étoffes de laine, de coton et de lin, d'un

tissu admirable, quoique grossier, des liqueurs spiritueuses, des sucres, etc., pour une valeur de deux millions de dollars (plus de 10,000,000 fr.).

L'étonnante aptitude des Américains pour les travaux de toute espèce, quelque étrangers qu'ils paraissent à leurs habitudes, s'explique facilement quand on songe d'abord à la vigueur mentale communiquée par leurs institutions libérales, et ensuite à l'éducation pratique qu'ils reçoivent généralement. Un jeune Américain est ordinairement exercé à frapper un but avec la certitude d'un ancien arbalétrier anglais; à nager avec cette adresse qui valut au jeune Franklin, à Londres, le nom de *l'Américain aquatique;* à manier le fusil comme un soldat, les outils comme un artisan, les instrumens aratoires comme un fermier, et assez souvent l'aiguille et les ciseaux comme un tailleur de village. J'ai choisi l'Ohio pour exemple; mais les habitans de la région occidentale avaient généralement pris l'habitude de fabriquer chez eux les vêtemens de laine et de coton dont eux et leurs familles étaient couverts. Cette coutume les disposa à suivre la nouvelle direction industrielle que la politique des pays étrangers rendit indispensable de prendre.

Les ports ayant été rouverts à la paix, quantité de nouvelles manufactures commencèrent à dé-

cliner; beaucoup d'autres néanmoins se maintinrent par la bonté de leurs produits (plus particulièrement celles de grosses étoffes de laine et de coton), en dépit de l'imprudence avec laquelle on encombra les marchés de marchandises étrangères, mesure qui consomma la ruine de la moitié des négocians des grandes villes de commerce. Les choses commencent à prendre leur niveau, et les citoyens s'aperçoivent que les spéculations mercantiles sont un jeu ruineux, quand les denrées et matières brutes récoltées dans leur pays ne sont pas prises en échange pour les produits des fabriques de l'Europe. Il se peut que l'Europe trouve également qu'elle perd à cela; mais je ne suis pas assez savante pour parler sur ce sujet.

Les habitans de l'Ouest ont vu avec un mécontentement extraordinaire la décadence de leurs établissemens manufacturiers; non-seulement ils ont été forcés de retourner à l'agriculture, sans trouver de marché pour leurs denrées; mais (ce qui vous fera peut-être sourire) ces simples mais fiers républicains ne sont nullement satisfaits de voir leurs étoffes communes abandonnées par leurs filles pour les soieries de France et les mousselines des Indes. Beaucoup d'entre eux opposent une résistance formelle à cet abandon des principes et du bon goût, et maintiennent strictement

la coutume d'habiller tous les membres de leur famille avec les produits des manufactures nationales. Nombre de propriétaires ont l'habitude de faire faire chez eux tous les objets simples de vêtement et d'ameublement : on voit, par ce moyen, des jeunes femmes d'une éducation soignée, et de manières élégantes porter des robes de coton tout unies, et des hommes présider le sénat de leur pays avec des habits de laine fabriqués et confectionnés par les mains de leurs domestiques, ou même par celles de leurs enfans.

La prépondérance renaissante des intérêts industriels sur les intérêts commerciaux produit un accord de sentimens entre les divisions de l'ouest et du nord de l'Union (1). Pittsburg, le Manchester des États-Unis, doit toujours conserver le caractère d'une ville de l'Ouest, son port étant la Nouvelle-Orléans. Corinthe n'était pas plus véritablement l'œil de la Grèce, que Pittsburg celui

(1) Quelques semaines après la date de cette lettre, l'auteur a entendu toute la représentation de New-York, ainsi que celle de Pensylvanie et de Jersey, soutenir dans le sein du congrès les intérêts industriels contre les intérêts commerciaux. *Voyez* à la fin du volume un morceau curieux sur la situation commerciale et industrielle des États-Unis en 1820.

de l'Amérique. La Pensylvanie, à laquelle il appartient, offre le double caractère d'un état de l'Ouest et d'un état de l'Atlantique, et est vraiment la *clef de la voûte fédérale.*

Si les nouveaux états sont liés de la sorte aux états du Nord, ils ont aussi quelques intérêts en commun avec les états du Sud, et, par cette double liaison, semblent consolider une confédération dont les Européens ont souvent prédit le démembrement. Le Kentucky et le Ténessée, les plus âgés de cette jeune famille, ont non-seulement été peuplés par la Virginie et les Carolines, mais faisaient originairement partie de ces états. Généreusement affranchis de leur juridiction, ils conservent une affection bien prononcée pour eux; ils sont aussi affligés d'un fléau commun, l'esclavage des noirs. Il n'est pas du tout improbable que le mélange, à l'ouest des Alleghanys d'états, ayant et n'ayant pas d'esclaves, contribue à balancer, dans le congrès, les intérêts des divisions septentrionales et méridionales de l'Union.

Je dois réfuter une étrange assertion que j'ai vue répétée dans je ne sais combien de journaux étrangers : savoir, qu'on peut imputer au gouvernement des Etats-Unis l'extension de l'escla-

vage des noirs (1). Tous les actes de ce gouvernement, au contraire, ont toujours tendu vers l'abolition de l'esclavage; mais l'étendue et la nature de ses pouvoirs sont probablement mal comprises par ceux qui lui imputent l'existence de

---

(1) J'ai trouvé dernièrement une des plus extravagantes erreurs de ce genre dans l'Histoire d'Amérique par M. Kensie, ouvrage qui contient beaucoup de notions précieuses sur la topographie et la statistique des Etats-Unis, mais qui renferme aussi sur leur situation morale les détails les plus contradictoires et les plus ridicules (du moins pour ceux qui la connaissent). Le passage dont je veux parler est ainsi conçu : « L'esclavage des noirs a étendu ses funestes effets sur la plus grande partie de l'Union. Quelques écrivains, particulièrement des Anglais qui désiraient représenter les États-Unis comme une seconde Arcadie, ont essayé de justifier cette détestable mesure en soutenant que cela faisait partie de la politique du système colonial existant avant l'indépendance : cette excuse ne saurait s'appliquer aux nouveaux états; car le congrès a condamné les habitans de ces vastes régions aux effets démoralisans de l'esclavage. » Maintenant si c'était là tout ce qui empêchât les États-Unis d'être une seconde Arcadie, ils ressembleraient plus à un paradis terrestre que je ne l'avais imaginé. Il n'y a pas un seul des états qui se sont élevés sous les auspices du congrès qui n'ait été positivement et absolument préservé par ses lois de l'esclavage, sous quelque forme que ce pût être. Les auteurs éviteraient beaucoup d'erreurs s'ils voulaient, avant d'écrire sur un pays, prendre la peine d'en lire les lois.

ce fléau, soit au Kentucky, soit à la Louisiane, et il faut n'avoir aucune connaissance de ses actes pour ne pas lui attribuer le mérite d'en avoir préservé toutes les républiques qui se sont élevées sous ses auspices.

A l'époque où les États-Unis se séparèrent de l'empire britannique, toutes les parties peuplées de leur territoire étaient infectées de cette peste ; il n'y en a pas maintenant la moitié qui le soit, quoique, par l'acquisition de la Louisiane, le mal ait reçu une augmentation considérable. Ce n'est que depuis l'adoption de la constitution fédérale que le congrès possède quelque pouvoir pour faire des lois sur le sujet de la traite. Celles qui furent rendues avant cette époque le furent par les états, en vertu de leur autorité individuelle, et ne pouvaient être exécutées au-delà des limites de leurs territoires respectifs. Les pouvoirs conférés par la nouvelle constitution au gouvernement général, lui permirent d'obtenir la cessation de la traite, mais ne lui donnèrent aucune autorité pour faire cesser l'esclavage là où il existait. L'affranchissement déjà opéré dans huit des treize états primitifs l'a été par des actes de leurs législatures respectives.

Il y a à présent vingt-deux républiques dans la confédération ; douze d'entre elles ont dé-

claré les noirs et les blancs également libres; les dix autres sont plus ou moins déshonorées par l'esclavage. Parmi ces dernières, cinq sont d'anciens états, et les cinq restantes ont été formées par le démembrement de celles-ci ou de portions du territoire de la Louisiane, après qu'on l'eut achetée aux Français. Le Kentucky, par exemple, fut élevé au rang d'état indépendant, du consentement de la Virginie dont il faisait primitivement partie, et Ténessée par une convention semblable avec la Caroline. Le Missisipi fut cédé par la Géorgie au gouvernement général, pour être érigé, quand il y aurait lieu, en état indépendant; mais, par une stipulation expresse, les citoyens de la Géorgie se réservèrent le privilége d'y émigrer avec leurs esclaves. La Louisiane proprement dite, formée d'une petite portion du vaste territoire cédé sous ce nom, passa aux Etats-Unis avec le double fléau de l'esclavage sous la forme la plus hideuse, et de la traite pratiquée avec une impitoyable barbarie. Le dernier crime fut arrêté sur-le-champ; et, par l'heureuse influence de lois douces et de la propagation des lumières, les horreurs de l'esclavage ont été considérablement diminuées (1).

(1) Les voyageurs affligés de la manie anti-américaine

Dans tous ces cas le gouvernement a été sans pouvoir pour extirper l'esclavage; il a néanmoins été tout-puissant pour en empêcher l'introduction sur les territoires placés sous son autorité.

---

aiment à tracer leurs portraits du caractère national en prenant leurs modèles à la Nouvelle-Orléans. C'est à peu près comme si on les choisissait à la Guadeloupe ou à Sainte-Lucie pour peindre le caractère anglais. Ces peintres fidèles ont maintenant le moyen de dessiner le caractère américain d'après les Espagnols de la Floride. La question de l'élévation du territoire de Missouri au rang d'état, qui occupa si fortement la nation et le sénat l'hiver dernier, tenait uniquement à savoir quels étaient les pouvoirs du congrès pour donner des lois au territoire en question. Le Missouri était colonisé par des Français possédant des esclaves, lorsqu'il fut cédé aux Etats-Unis par un traité qui garantissait aux colons leurs propriétés, en y comprenant les esclaves. L'affranchissement n'était donc pas au pouvoir du congrès; la question était de savoir s'il avait le droit d'empêcher les citoyens des autres états d'émigrer au Missouri avec leurs esclaves. L'erreur semble avoir été d'omettre de rendre cette loi prohibitive avant que le Missouri ne prît le rang d'état. Après avoir délibéré pendant plusieurs mois, le congrès en vint à un arrangement qui parut le seul possible. On rendit une loi qui prohibait la formation par démembrement de la Louisiane d'un autre état possédant des esclaves, et l'on imposait à l'esclavage dans le Missouri toutes les restrictions que le traité antérieur permettait.

L'Ohio fut le premier état organisé d'après les principes américains : il fut fondé par le congrès dans la vaste région cédée par la Virginie au nord-ouest de la rivière dont il a pris le nom. A la formation d'un nouvel état sur les terres incultes appartenant à la nation, son gouvernement est confié au congrès des Etats-Unis, qui en marque les frontières, nomme aux emplois publics, et supporte les frais d'administration, jusqu'à ce que sa population s'élève à soixante mille âmes : alors il est autorisé à convoquer une convention pour établir sa constitution, à subvenir aux dépenses de l'administration et à prendre sa place dans la confédération comme république indépendante (1).

En 1787 le congrès passa un acte établissant un gouvernement provisoire pour la faible population établie sur les terres de l'Ohio, et le gouvernement institué alors a servi de modèle à ceux de tous les territoires qui ont depuis été

(1) Plusieurs territoires sont montés au rang d'état avant d'avoir la population requise par la loi. Celui d'Illinois, par exemple, ayant présenté une requête au congrès pour demander l'autorisation de prendre les rênes de son gouvernement, on lui permit de se réunir à la confédération avec une population de moins de 40,000 âmes.

organisés dans l'immensité du désert. L'acte dont je parle contenait une clause qui est devenue obligatoire pour les colons de tout le territoire situé au nord-ouest de l'Ohio. L'esclavage et la servitude non volontaire furent formellement prohibés dans cette région, par une loi du gouvernement général. Ohio, Indiana, Illinois et Michigan, se sont élevés au sein du désert; les trois premiers sont déjà états indépendans, et le dernier est sur le point de voir finir sa tutelle, et de prendre le même rang.

Il y a une chose bien digne d'être remarquée; c'est que, pour que cette loi passât, le vote unanime des états était nécessaire, d'après les anciens articles de confédération qui étaient alors en vigueur : par un vote unanime la loi passa. Aucune voix dissidente ne s'éleva parmi les membres de l'état de Virginie, qui avait cédé le territoire en question, ni parmi ceux des autres états du Sud, qui privaient ainsi leurs concitoyens possesseurs d'esclaves du droit d'émigrer sur ce territoire (1).

---

(1) En examinant la politique des états du Sud en général, il serait peu généreux d'oublier de faire remarquer que leurs représentans au congrès ont été parmi les membres qui insistèrent le plus fortement pour qu'on appliquât les peines les plus sévères de la loi aux hommes

Préservée ainsi de la flétrissante et ruineuse contagion de l'esclavage des Africains, la jeune famille des républiques de l'Ouest s'est élancée dans la carrière avec une vigueur et une pureté de caractère sans exemple dans l'histoire du monde. L'Ohio, qui, il y a vingt-cinq ans, était complètement désert, contient aujourd'hui un demi-million d'habitans, et envoie six représentans au congrès national. Dans les autres états, fondés postérieurement à celui-ci, la progression est la même. On éprouve une singulière sensation en pensant que l'aventureux colon qui abattit le premier arbre à l'ouest des Alleghanys est encore vivant. La hutte en bois de Daniel Boon s'élève aujourd'hui sur les rives sauvages du Mis-

---

convaincus d'introduction clandestine d'esclaves dans les ports du Sud. Le voisinage de Cuba et de la Floride espagnole offre de grandes facilités pour cette atroce contrebande. La marine des États-Unis est activement employée à l'empêcher en croisant non-seulement sur les côtes d'Amérique, mais encore sur celles d'Afrique; en outre de cela, des agens sont établis dans cette dernière contrée pour recevoir les nègres renvoyés dans leur pays natal sous la sauvegarde de la république. Les membres des états du Sud ont non-seulement toujours concouru à toutes ces mesures, mais même quelques-unes des plus importantes ont été proposées par eux.

souri, tandis qu'une masse de républiques solidement établies remplit l'espace qui le sépare du séjour de son enfance.

Il est clair que dans le cours de quelques générations, la partie la plus peuplée et la plus puissante du territoire américain sera baignée par le Mississipi, et non par l'Atlantique. D'après le caractère qu'elles présentent dans leur enfance, on peut prédire que la prépondérance croissante des républiques de l'Ouest ajoutera un nouveau lustre à la gloire nationale, et serrera plus étroitement les liens sociaux qui unissent la grande famille américaine.

Elevées sous les yeux du gouvernement fédéral et par ses soins, elles se sont attachées aux institutions nationales avec une vivacité d'affection inconnue dans les parties plus anciennes de la république. Leur patriotisme a toute l'ardeur et leur politique toute la candeur de la jeunesse. J'ai déjà eu occasion de vous faire remarquer l'enthousiasme avec lequel on les vit embrasser la défense des libertés et de l'honneur de leur patrie au commencement de la dernière guerre. Elles montrèrent pendant toute cette lutte un esprit vraiment chevaleresque. Les traits de valeur et surtout de générosité romanesque des volontaires de l'armée de l'Ouest figureraient dignement au milieu des

plus nobles pages de l'histoire révolutionnaire. Les citoyens des républiques occidentales ne se sont pas montrés moins généreux dans le sénat que sur le champ de bataille. Dans la chambre des représentans ils penchent toujours pour le parti le plus noble et le plus magnanime. Lors même qu'ils commettent une erreur, vous sentez que vous aimeriez mieux errer avec eux, que d'être sage avec de plus prudens ou de plus froids politiques.

En examinant l'Amérique dans son ensemble, on lui trouve un caractère tout-à-fait étranger à l'Europe, quelque chose qui, dans cette antique partie du monde, serait traité de chimérique : une libéralité d'opinions et une nationalité de sentimens qui ne dérivent pas du simple accident de la naissance, mais d'une juste appréciation de cette liberté civile à qui elle doit toute sa grandeur et toute sa prospérité. On peut compter que dans les républiques occidentales ces signes caractéristiques seront encore plus marqués.

On paraît communément croire en Europe que les déserts américains sont colonisés par le rebut de la société. L'amie à laquelle j'écris sait bien qu'ils le sont généralement par les membres les plus estimables de cette société. L'amour de la liberté, que l'émigrant porte avec lui des rives du

Connecticut, de l'Hudson ou du Potomac, s'exalte et se purifie dans le calme et l'isolement où il se trouve au milieu de forêts primitives ou de prairies sans bornes. Quelques esprits inquiets, détestant le joug des lois et de toute espèce d'ordre social, se mêlent sans doute à la foule des hommes plus vertueux qui émigrent; mais ceux de ce caractère se font rarement fermiers. Ils s'élancent ordinairement au-delà des avant-postes de la civilisation, et forment une troupe errante de chasseurs dont les habitudes et quelquefois le caractère se rapprochent beaucoup de ceux des Indiens, leurs compagnons. D'autres fois ils se font bergers, conduisant leurs troupeaux de pâturage en pâturage, suivant que leur fantaisie les guide d'une belle prairie à une autre plus belle encore, ou selon que le flux de la population menace d'empiéter sur leur solitude et leur sauvage empire.

On peut trouver néanmoins, parmi ces éclaireurs des frontières, des hommes qui, semblables à leur vénérable guide, Daniel Boon, ne perdent aucune des vertus sociales au milieu de leur vie nomade. « La frontière, dit M. Brackenridge, auteur qui connaît parfaitement les hommes dont il trace le portrait; la frontière est certainement le refuge de beaucoup de gens vicieux et méprisables; mais elle est aussi l'asile choisi par quantité de citoyens

doués des plus nobles sentimens. Il semblerait que c'est par l'effet d'un sage règlement qu'on trouve, là où la force des lois se fait à peine sentir, la plus grande somme de courage, de vertu et de désintéressement. Parmi les jeunes gens qui ont émigré à la frontière, il en est peu qui soient sans mérite. D'après la ferme conviction de l'importance future de cette partie du territoire, la jeunesse active et entreprenante, les hommes vertueux et infortunés, et ceux qui ne possèdent qu'un faible patrimoine, s'y rendent et forment des établissemens pour eux et pour leurs familles. De là vient qu'on trouve dans ces parages quantité d'hommes dignes de la plus haute estime. Entre autres personnes de ce caractère, je cite avec plaisir cet intrépide aventurier de la Caroline du nord, qui joue un rôle si distingué dans l'histoire du Kentucky, le vénérable colonel Boon. Ce respectable vieillard, dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge, réside sur la rivière de Sel, l'un des affluens du Missouri dans la partie supérieure de son cours. Il est entouré par une quarantaine de familles qui le regardent comme leur père, et qui vivent sous une espèce de gouvernement patriarcal dirigé par ses avis et son exemple. Ce ne sont point des gens nécessiteux, que leurs malheurs ou leurs crimes ont fait fuir, comme ceux qui s'étaient

réunis à David, dans la caverne d'Adullum : ils mènent tous une vie sage, et possèdent généralement plus que les choses nécessaires à l'existence. Ils ont émigré par goût. Peut-être ont-ils agi prudemment en se plaçant loin du tumulte et des déceptions du monde. Ils jouissent dans leur petite société d'un repos parfait et d'un bonheur réel, qui ne sont point faits pour une société plus nombreuse où un gouvernement devient nécessaire. Là ils sont vraiment libres; affranchis même de l'action des meilleurs gouvernemens qui existent, ils ne sont en butte ni aux folies de l'ambition, ni à la contagion de l'esprit de parti. Ce n'est pas là un des véhicules les moins puissans pour pousser l'Anglo-Américain à aller s'ensevelir au milieu des déserts (1). »

---

(1) Le seigneur des déserts, Daniel Boon, bien que son œil soit un peu éteint et ses membres affaiblis par une vie longue et aventureuse, tire encore un oiseau au vol avec cette adresse qui, dans ses jeunes années, excita l'envie des chasseurs indiens; et il promène ses regards sur la *fameuse rivière* du Missouri, avec des sentimens presque aussi vifs que lorsqu'il découvrit avec des yeux plus perçans la *fameuse rivière* d'Ohio. Le tombeau de cet ami de la nature, de la vie active et de l'indépendance absolue, sera contemplé par les générations futures avec le même respect que les Grecs avaient pour ceux de leurs demi-dieux.

Un exemple frappant de ce mélange de grandeur d'âme et de férocité qu'on trouve souvent chez les demi-sauvages des frontières, a été offert dans la dernière guerre par le louisianais Lafitte. Quelques années avant qu'elle n'éclatât, il s'était mis à la tête d'une troupe de bannis de toutes les nations de la terre, et s'était établi sur le sommet d'un rocher inexpugnable, au sud-ouest des bouches du Mississipi. Sous le pavillon des patriotes de l'Amérique méridionale, ces pirates pillaient à leur gré tous les navires qu'ils rencontraient, et débarquaient leur butin en fraude dans les criques les plus isolées du Mississipi, avec une adresse qui mettait en défaut tous les agens du fisc. A la longue les déprédations de ces proscrits ou des Baratariens (ainsi qu'ils s'appelaient eux-mêmes du nom de l'île Barataria leur repaire), devinrent intolérables, et le gouvernement des États-Unis détacha une force navale contre leur petit Tripoli. L'établissement fut détruit et les pirates dispersés; mais à peine la flottille américaine se fût-elle retirée, que Lafitte rassembla de nouveau ses compagnons,

---

Cet homme singulier semble s'être peint dans ces paroles simples et touchantes : « Nulle ville populeuse, avec toute la richesse de son commerce et la majesté de ses édifices publics, ne pouvait procurer à mon âme autant de plaisir que la vue des beautés de la nature que je trouve ici. »

et reprit possession de son rocher. L'attention du congrès étant alors détournée par la guerre, il put écumer le golfe tout à son aise, et il tourmenta tellement les caboteurs, que W. Clairborne, gouverneur de la Louisiane, mit sa tête à prix.

Cet audacieux flibustier, poursuivi par le gouvernement américain, parut aux anglais propre à favoriser leurs desseins. Ils savaient qu'il connaissait toutes les passes des nombreuses bouches du Mississipi, et ils cherchèrent à s'assurer son assistance pour l'attaque projetée par eux contre la Nouvelle-Orléans.

L'officier anglais qui commandait les forces débarquées à Pensacola pour l'invasion de la Louisiane, entra en négociation avec le chef des Baratariens, auquel il offrit des récompenses qu'il crut faites pour tenter sa cupidité et son ambition (1). Le pirate feignit de goûter la proposition; mais ayant adroitement tiré du colonel Nicholls le plan de l'attaque projetée, il repoussa ses offres avec le plus orgueilleux dédain(2), et expédia sur-le-champ

---

(1) On offrit à Lafitte le grade de capitaine de vaisseau dans la marine anglaise, et une somme de 30,000 dollars (plus de 150,000 fr.) payable où il voudrait.

(*Note du traducteur*).

(2) Les diverses relations de cette affaire que nous avons

un de ses plus fidèles compagnons vers le gouverneur qui avait mis sa tête à prix. Il l'informait des projets de l'ennemi, et lui offrait l'assistance de sa petite bande, à la seule condition d'une amnistie pour le passé. Le gouverneur, quoique touché de cette preuve de magnanimité de la part de Lafitte, hésitait à accepter son offre. Celui-ci tint néanmoins ses corsaires prêts à marcher à la première invitation, et continua d'épier et de faire connaître les mouvemens de l'ennemi. Le danger étant devenu plus urgent et les preuves de la générosité de Lafitte plus multipliées, le gouverneur crut pouvoir se fier à lui; il lui accorda, ainsi qu'à ses compagnons, le pardon de leurs offenses envers la république, et les appela à la défense de la Nouvelle-

---

eu occasion de consulter dans nos recherches sur l'histoire maritime des trente dernières années, portent que Lafitte continua de dissimuler, et, en éludant une réponse précise, chercha à gagner du temps, ce qui est d'autant plus probable, qu'en éclatant il s'ôtait les moyens de rendre aux Américains le service important qu'il méditait. Nous croyons aussi que Lafitte n'était pas Louisianais, mais Français, commandant un corsaire de la Guadeloupe, avec lequel, lors de la prise de cette île par les Anglais, il était allé se réfugier à la Côte ferme, chez les indépendans.

(*Note du traducteur*).

Orléans. Ils obéirent promptement, et servirent avec une valeur, une fidélité et une bonne conduite, qui ne furent point surpassées par les meilleurs volontaires de la république (1).

Je n'ai tracé qu'une simple esquisse des grandes divisions de cette république : un sujet de ce genre n'exige pas beaucoup de précision, ou du moins mon pinceau n'est pas assez habile pour lui en donner davantage. Je vous prierai toutefois d'observer que la naissance des nouveaux états a tendu à consolider l'Union ; et que leur importance croissante produira probablement le même effet. Ce résultat trompera les calculs de ces politiques à longue vue, qui ont prédit qu'à mesure que les parties de ce grand édifice politique augmenteraient en nombre et en force, le ciment qui les lie se dissoudrait, et que plus les intérêts de la société agrandie deviendraient différens, plus elle serait troublée par la guerre des partis.

Le fait est que toutes ces savantes prophéties touchant l'Amérique ont été démenties. On vous avait dit qu'elle était trop libre, et sa liberté a fait

---

(1) L'infatigable Lafitte arbora de nouveau le pavillon de Carthagène, mais pour faire la guerre d'une manière plus régulière qu'auparavant. Je pense qu'il a rendu des services signalés à la cause des patriotes.

sa sécurité; qu'elle était trop pacifique, et elle a bien su se défendre; enfin qu'elle était trop grande, et sa grandeur en croissant a augmenté l'union de ses états. Ces nombreuses républiques répandues sur un territoire si vaste, embrassant tous les climats et possédant toutes les diverses productions de la terre, semblent destinées, dans la suite des temps, à former à elles seules un monde entièrement indépendant des richesses et de l'industrie de toutes les autres parties du globe. Chaque jour elles apprennent de plus en plus à compter les unes sur les autres pour se procurer les divers articles nécessaires pour la nourriture et l'habillement; quant au premier besoin de l'homme après ceux-ci, le besoin de se défendre, elles ont, dès leur enfance, été habituées à y pourvoir en commun. Les liens de l'Union sont plus nombreux et mieux serrés que les étrangers ne peuvent le concevoir. Des hommes qui ont versé ensemble leur sang pour la liberté, qui savent apprécier et jouir également de ses bienfaits, que leur sang ou celui de leurs pères a achetés, et qui sentent aussi que cette liberté qu'ils adorent a trouvé son dernier asile sur leur rivages; de tels hommes forment un peuple uni par les liens de l'amitié et de la fraternité plus fortement qu'aucune autre nation.

LETTRE XXII.

Liberté illimitée de la presse. — Elections. — Effet des écrits politiques. — Journaux. — Débats du congrès.

New-York, février 1820.

Les Américains, ma chère amie, sont certainement un peuple calme, raisonnable, poli et décent dans sa conduite; ils ne sont point enclins à se quereller ni à se dire des injures; cependant, à lire leurs journaux, on les prendrait pour une bande de soldats hessois (1). Une presse sans entraves paraît être la soupape de sûreté de leur constitution libérale, et il semble qu'ils en sont persuadés; car ils ne font pas plus d'attention à tout le fracas qu'elle occasionne, qu'au bruit de la machine à bord de leurs bateaux à vapeur.

---

(1) C'est sans doute aux soldats hessois envoyés contre les Américains par l'Angleterre, dans la guerre de l'indépendance, que l'auteur fait allusion ici. Voyez, à la fin du volume, une note sur ce sujet.

(Note du traducteur).

Un étranger qui, en débarquant sur le sol américain, prendrait immédiatement un journal, pourrait supposer (surtout s'il lui arrivait de débarquer à la veille d'une élection) que l'édifice politique est sur le point de s'écrouler, et qu'il vient tout à propos pour être écrasé sous ses ruines; mais qu'il ne jette pas les yeux sur une feuille publique, et il pourra parcourir les rues d'une ville américaine, le jour même d'une élection, sans se douter de ce qui se passe, à moins qu'il ne lui arrive ce qui m'est arrivé à moi-même, c'est-à-dire, de voir devant une maison une foule de peuple rassemblée autour d'une perche surmontée d'un bonnet de liberté, et des hommes qui entrent par une porte et sortent par une autre. S'il demande à un ami qui passe rapidement auprès de lui : « Que fait-on là ? » Celui-ci pourra lui répondre : « On procède à l'élection des représentans; continuez votre chemin, je vais entrer donner mon vote, et je vous rejoindrai. »

Il peut paraître étrange que le peuple, après avoir exercé les droits de la souveraineté, juge à propos d'user de celui d'injurier les chefs de son choix et en use sans pitié; mais quand on considère que dans cette démocratie, il y a toujours une minorité qui s'est vue obligé de céder

à la majorité, la chose semble facile à expliquer. En outre de cela, un homme, après avoir concouru au choix d'un représentant, peut se trouver mécontent de lui. Il s'ensuit qu'il le lui fait savoir, qu'il l'apprend à ses concitoyens, et qu'il emploie pour assaisonner sa philippique, toutes les épithètes que lui fournit le dictionnaire. Quoique cette manière de vilipender les magistrats librement choisis pour gouverner la république, ne fasse pas beaucoup d'honneur au corps social, elle porte évidemment son remède avec elle. L'opinion publique, après tout, est la meilleure, et au fait, la seule censure efficace de la presse. En Amérique on la trouve suffisante, tandis que dans d'autres pays on a en vain recours aux amendes, aux emprisonnemens et aux exécutions.

Jamais les papiers publics ne furent plus virulens qu'après la déconfiture du parti fédéraliste, en 1805; et jamais les traits de la calomnie ne produisirent moins d'effet que sur les sages magistrats que le peuple avait alors investis de sa confiance. Le discours de M. Jefferson, après sa seconde nomination à la présidence, contient quelques réflexions d'une application si générale, que je suis tentée de les soumettre à votre attention.

« Pendant le cours de notre administration, et dans le but de la troubler, l'artillerie de la presse a été pointée contre nous, chargée de tout ce que la licence pouvait imaginer ou oser. Ces abus d'un instrument si utile à la liberté ainsi qu'à la science, doivent être vivement déplorés, en ce qu'ils tendent à diminuer l'idée de son utilité, et à en compromettre l'emploi. Peut-être eût-on pu corriger ces abus au moyen des punitions salutaires portées par les lois des divers états de l'Union contre la calomnie et la diffamation; mais des devoirs plus pressans occupaient le temps des serviteurs du peuple, et l'on a laissé les coupables trouver leur châtiment dans l'indignation publique.

» D'un autre côté, il n'était pas sans intérêt pour le monde qu'une expérience fût faite librement et pleinement pour connaître si la liberté de discussion sans l'assistance du pouvoir n'est pas suffisante pour la propagation et la protection de la vérité; si un gouvernement se conduisant selon le véritable esprit de la constitution qui l'a établi, montrant du zèle et de l'intégrité, et ne faisant aucun acte dont il ne voulût pas que le monde entier fût témoin, peut être renversé par la calomnie et la diffamation. L'expérience a été faite: vous en avez vu le résultat. Nos concitoyens ont observé tout avec calme et

sang froid. Ils virent la source cachée d'où tous ces outrages découlaient; ils se rallièrent autour des fonctionnaires publics de leur choix; et quand la constitution les appela à porter une décision par leur suffrage, ils prononcèrent un *verdict* honorable pour ceux qui les avaient servis, et consolant pour les amis de l'homme, qui pensent qu'on peut et qu'on doit lui confier la direction de ses propres affaires. On n'entend pas conclure ici que les lois rendues par les états de l'Union, contre les publications calomnieuses et diffamatoires, ne doivent pas être appliquées. Celui qui en a le loisir rend service aux mœurs et à la tranquillité publique, en réformant les abus à l'aide des moyens coercitifs que lui donne la loi. Mais l'expérience est citée pour prouver que, puisque la vérité et la raison se sont soutenues contre de fausses opinions basées sur des faits faux, la presse exige peu de restrictions légales. Le jugement public rectifiera les faux raisonnemens et les opinions erronées, ce qui s'opérera en écoutant toutes les parties, et aucune autre ligne de démarcation ne peut être tracée entre l'inestimable liberté de la presse et sa licence démoralisante (1). »

(1) Le discours prononcé par Jefferson, lors de sa pre-

Il n'y eut jamais de pays où un démagogue pût avoir moins d'influence que dans celui-ci. Le citoyen apprend ici à penser par lui-même. Fier de son titre et de ses droits de souverain[1], son orgueil se révolte contre l'idée de soumettre son jugement à ceux qui voudraient se faire ses guides et ses instituteurs politiques. Il observe les faits, examine la conduite de ses fonctionnaires publics, et prononce en conséquence. La sédition peut ici sonner l'alarme tout à son aise; personne ne l'écoute. Les yeux sont fixés sur la machine du gouvernement; et tant qu'elle marche bien, les serviteurs qui la mettent en mouvement sont soutenus par le suffrage national.

Si les vaines déclamations répandues par la

---

mière nomination à la présidence, en 1801, n'est pas moins remarquable que celui dont on vient de lire un fragment. Nous possédons un exemplaire de ce discours imprimé en quatre langues, savoir, en anglais, en français, en italien et en allemand; et nous croyons faire plaisir au lecteur en lui offrant la traduction française d'un morceau si admirable, tant par les sentimens de philantropie et les idées de liberté qu'il renferme, que par la manière simple et noble dont ils sont exprimés. (*Voyez* à la fin du volume.)

(*Note du traducteur*).

presse passent sans qu'on y prenne garde, les raisonnemens qu'elle propage, s'ils sont justes et appuyés sur des faits, exercent une puissance supérieure à tout ce qu'on connaît en Europe. Ici, il n'y a point de *populace*. Un orateur ou un écrivain doit, pour arriver au cœur des Américains, se frayer un chemin à travers leur raison. Il faut qu'ils pensent comme lui avant de sentir comme lui; mais une fois qu'ils en sont venus là, rien ne saurait les empêcher d'agir comme il le leur conseille. C'est ainsi que l'effet produit par le *Sens commun* sur l'esprit public, en produisit un analogue dans les mesures publiques; il *déferla* (1) le drapeau de l'indépendance. Avant ce temps, l'éloquent Patrick Henry avait réveillé la Virginie, et lui avait mis les

---

(1) Aucun mot de notre langue ne saurait rendre aussi bien le mot anglais *unfurled*. Le verbe *déferler*, terme de marine, pourrait très bien, comme une foule d'autres mots empruntés aux sciences et aux arts, passer dans le langage ordinaire. On dit d'une voile pliée sur sa vergue, d'un pavillon roulé autour de son bâton, qu'ils sont *ferlés;* les déployer s'appelle les *déferler;* mais ce dernier mot, qui a encore d'autres applications et qui présente à l'esprit plusieurs images, nous a paru préférable à tout autre.

(*Note du traducteur.*)

armes à la main; Dickenson, par la plus admirable série de raisonnemens, avait amené le peuple à calculer les inévitables résultats des actes du parlement britannique, et l'encouragea lans cet esprit de résistance qui racheta les ibertés du genre humain. Pendant toute la utte révolutionnaire, il n'y eut pas un pamhlet, un conte, une chanson, qui n'exerçât son afluence sur les affaires publiques.

Les écrits du grand et bon Franklin, le So-rate des temps modernes, le père de l'Amé-que indépendante, et l'oracle de ces hommes état philosophes, que la voix publique a ap-lés au timon du vaisseau de la république, puis la première élection de M. Jefferson, ercent encore aujourd'hui leur salutaire in-ence sur le caractère national, et par conséquent les mesures nationales. Vous ne sauriez entrer ans la maison d'un fermier, ou dans la hutte en bois (1) d'un habitant des terres nouvellement concédées, sans y trouver les œuvres du sage que l'Amérique révère. Ses apophtegmes et ses paraboles sont gravés dans la mémoire de l'enfant; sa vie écrite par lui-même est le manuel du jeune homme lorsqu'il entre dans le monde;

---

(1) Voir la note, tome I, page 248.

ses principes vraiment divins de justice, d'humanité, de tolérance, d'activité, d'économie, de frugalité, de philantropie et de liberté, règlent l'administration de tout homme d'état patriote, et la vie privée de tout citoyen vertueux.

Un journal énergique et bien rédigé, *Le Fédéraliste* (1), hâta considérablement l'adoption et la consolidation paisible de la constitution fédérale; quantité d'autres écrits furent composés et publiés dans les mêmes vues. Les *résolutions* adoptées par la législature de Virginie, en 1799, lesquelles rédigées par MM. Jefferson et Madison, déclaraient que le congrès avait excédé les pouvoirs qui lui avaient été délégués, fixèrent l'attention de la nation tout entière, par la raison que cette déclaration était appuyée par des faits qui avaient déjà occupé le public, et qui prouvèrent la vérité de l'accusation. *La Branche d'Olivier*, ouvrage de M. Carey, (2)

(1) Le rédacteur de ce journal était M. Dickenson, auteur des *Lettres du Fermier.*

(2) M. Carey, libraire et homme de lettres, a publié, il y a deux ou trois ans, un livre curieux intitulé *Ireland Vindicated* (l'Irlande justifiée), et dont il est à la fois l'auteur et l'éditeur.

libraire famé et habitant patriote de Philadelphie, produisit, dit-on, la plus grande sensation qu'ait excitée aucun écrit politique depuis *le Sens commun*. Son but ostensible était de cimenter l'union entre les deux anciens partis démocrate et fédéraliste ; mais en énumérant leurs fautes réciproques, il en imputa une si grande quantité au dernier, qu'il n'était plus guère possible de le soumettre par la douceur. Cet ouvrage déconcerta les mécontens ; et peut-être aussi les poussa à des actes d'une plus grande inconséquence, les forçant ainsi à travailler contre eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, le mérite et l'utilité de la *Branche d'Olivier*, furent sentis et avoués par toute la nation ; treize éditions de cet ouvrage furent enlevées avec la rapidité de l'éclair, et il passa dans les mains de tous les citoyens de la république.

Il est impossible qu'aucun pays du monde soit plus complètement inondé de journaux que celui-ci. On en a non-seulement en anglais, mais encore en français et en hollandais, et il en paraîtra bientôt probablement quelques-uns en espagnol. Ce n'est pas ici par amusement, mais par devoir, que chaque citoyen cherche à connaître ce que font les fonctionnaires publics ; il doit premièrement examiner la conduite du gouvernement

général, et ensuite celle de la législature de l'état dont il est habitant. Indépendamment de cela, il faut encore qu'il sache ce qui se passe dans les autres états de l'Union. Mais comme le nombre de ces états s'élève aujourd'hui à vingt-deux, sans compter quelques autres qui se forment, il y a assez de matières relatives à la politique intérieure pour remplir les pages d'un journal; vient ensuite la politique de l'Europe que, soit dit en passant, je pense qu'on entend souvent mieux ici que de votre côté de l'Atlantique; un autre sujet plus intéressant pour les Américains leur est fourni par les affaires de leurs frères du continent méridional. Quantité de généreux citoyens de cette république ont hasardé leur vie et leur fortune pour servir une cause qui présente une si forte ressemblance avec celle pour laquelle eux ou leurs pères ont arrosé de leur sang le sol où ils ont pris naissance. Le gouvernement de l'Union a expédié divers agens chargés de missions amicales auprès des gouvernemens des républiques de l'Amérique méridionale; missions dont je pense que vous lirez les détails avec beaucoup d'intérêt (1). Outre ce qui

---

(1) Ces détails se trouvent dans des ouvrages publiés en Amérique, mais dont la plupart n'ont pas encore été traduits dans notre langue. *(Note du traducteur.)*

a rapport à la politique, cette multitude de gazettes et de journaux contiennent une variété étonnante d'articles de tous genres; il n'existe pas un sujet dans les différentes branches des connaissances humaines qu'ils ne traitent d'une manière quelconque, et assez souvent avec une rare habileté; et les faits qu'ils citent, ainsi que les principes généraux qu'ils défendent, sont en général très utiles à la société. L'animosité de parti qui, parfois, dépare leurs colonnes, paraît, comme je vous l'ai dit, plus ridicule que pernicieuse; dans tous les cas, c'est un mal qui vient à la suite de la liberté, et que, par égard pour la bonne compagnie où il se trouve, la république peut bien consentir à supporter.

Ainsi que vous l'aurez remarqué en lisant les débats du congrès, cette scurrilité ne pénètre jamais dans le sénat. Le langage des représentans de la nation, quelque chaleur qu'ils mettent dans leurs argumens, est toujours décent et poli. A l'époque même où le sénat et le peuple étaient si vivement agités par les querelles du parti démocrate et du parti fédéraliste, il ne se présenta qu'une circonstance où l'on manqua ouvertement au respect dû à la chambre. Il faut dire qu'en cette occasion l'indécence fut poussée au dernier degré. Un membre donna un démenti

formel à un autre qui se jeta sur lui et le terrassa ; tous deux furent expulsés de l'assemblée.

Le ton adopté dans les débats du congrès a été, pendant nombre d'années, digne des plus beaux jours du sénat romain; l'éloquence et la justesse de raisonnement qu'on y déploie ne sont pas moins remarquables que la modération qu'on y conserve invariablement; je pense que cette modération, si différente de ce qu'on observe dans la chambre des communes de l'Angleterre, peut être attribuée à ce qu'ici il n'y a pas de majorité ni de minorité constantes. On y voit une lutte franche entre les opinions, et non pas les principes en guerre avec le pouvoir. Comme les membres qui diffèrent de sentiment aujourd'hui, peuvent se trouver demain dans la même majorité, il est rare que l'animosité personnelle se mêle à une opposition politique; d'un autre côté, les grands principes de justice et les droits de l'homme qu'on invoque si constamment dans la chambre des représentans, sont propres à imprimer de la dignité à la politique nationale. Le vaisseau de l'état doit être piloté sur le vaste océan de la liberté et non pas dans le canal tortueux des convenances politiques. L'âme de l'homme d'état embrasse l'immense

perspective qui se déploie devant lui; les principes généreux qui forment ses armes offensives et défensives, le disposent à combattre son adversaire avec une courtoisie chevaleresque; il le presse vivement, il l'attaque de tous côtés, lui porte des coups terribles et précipités, et se montre impatient de le vaincre; mais il ne cherche pas, en l'injuriant, à obtenir sur lui un avantage qui ne pourrait que nuire à sa cause, et ternir l'éclat de son triomphe.

On peut penser, au reste, qu'il n'est pas probable que les invectives et les insultes personnelles fussent tolérées dans une assemblée composée d'hommes également fiers et également libres. Les institutions politiques de ce pays expliquent cette particularité qui, si souvent, excite la surprise des étrangers, habitués en Europe à compter sur le bruit et le désordre, là où règne la liberté.

LETTRE XXIII.

Education des Américains. — Colléges publics. — Régime des écoles. — Condition des femmes.

New-York, février 1820.

L'ÉDUCATION de la jeunesse, qu'on peut regarder, ma chère amie, comme formant la base du gouvernement américain, est devenue une affaire nationale dans tous les états de l'Union. Aussi les observations faites sur ce sujet, dans l'un quelconque de ces états, peuvent-elles être considérées comme s'appliquant plus ou moins à tous les autres. La partie de cette vaste confédération qui apporta le plutôt un soin attentif à l'éducation de ses citoyens, fut la Nouvelle-Angleterre. Cela vint probablement du caractère plus démocratique de ses institutions : la liberté et la science se donnent toujours la main.

Si la politique nationale de quelques-uns des

états de la Nouvelle-Angleterre fut par fois blâmable, l'administration intérieure de tous ces états rachète amplement ces torts. Il n'y a pas de société plus véritablement vertueuse dans le monde, que celle qu'on trouve dans les démocraties de l'est de l'Union. La beauté de leurs villages, la propreté de leurs maisons, la simplicité des manières de ceux qui les habitent, la sincérité de leur religion, dépouillée en grande partie de son ancienne austérité calviniste, leurs coutumes sages, leurs mœurs pures et leurs lois humaines, doivent commander l'admiration et le respect de tout étranger. Je fus singulièrement frappée, dans le Connecticut, de l'aspect des enfans que je vis, proprement vêtus, le sachet au bras et le visage rayonnant de joie et de santé, saluer les passans en se rendant par troupes à l'école. Ce salut, ils ne l'adressent pas au rang, mais à l'âge. Semblables aux jeunes Spartiates, les enfans apprennent à saluer respectueusement leurs supérieurs en années; et la candeur et la modestie avec lesquelles ces intelligentes petites créatures répondent aux questions de l'étranger, plairaient à Lycurgue lui-même.

L'état de Connecticut a destiné un fonds d'un million et demi de dollars à l'entretien des écoles publiques. Dans celui de Vermont, une certaine

portion de terres a été distraite par chaque commune, et les produits en sont affectés au même objet. Dans les autres états, chaque commune s'impose elle-même pour le montant des sommes nécessaires aux frais d'écoles où l'on enseigne la lecture, l'écriture et le calcul à toute la population. Dans les grandes villes on enseigne aussi à ces écoles la géographie et les élémens de la langue latine. Ces établissemens entretenus sur les deniers publics sont ouverts à la jeunesse des deux sexes du pays. D'autres écoles d'un ordre plus élevé sont également entretenues dans les districts les plus peuplés, moitié sur des fonds spéciaux, et moitié au moyen d'une légère rétribution exigée de chaque écolier. L'instruction donnée dans ces écoles dispose la jeunesse à recevoir celle qu'on lui donne dans les colléges des états, qui en possèdent chacun un au moins. L'université de Cambridge, dans l'état de Massachussets, est le plus ancien et, je crois, le plus distingué de tous les établissemens de ce genre existans sur le territoire de l'Union.

Peut-être le nombre de colléges fondés au sein de cette grande famille de républiques n'est-il pas, en général, favorable à la naissance d'universités fameuses; mais il remplit mieux l'objet qu'on se propose, d'élever, non quelques sujets

très savans, mais une nation éclairée et libérale.

Le nombre des universités, dans toute l'Union, monte aujourd'hui à quarante-huit. Les plus renommées sont : l'université d'Harward, à Cambridge, près Boston, fondée en 1698; le collége d'Yale, à New-Haven, Connecticut, fondé en 1701; Nassau-Hall, à Princeton, New-Jersey, fondé en 1738; le collége de Colombia, New-York, fondé en 1754; le collége de Dartmouth, New-Hampshire, fondé en 1769; et le collége de Guillaume et Marie, en Virginie, fondé en 1791. La plupart des colléges de l'Union sont amplement dotés par les législatures des états auxquels ils appartiennent. Ceux des nouveaux états le sont avec munificence par les lois du congrès, qui affectent à leur entretien de belles portions des terres nationales. Dans l'Ohio, par exemple, la trente-sixième partie de tout le territoire de ce riche état a été concédée pour cet objet, et distribuée de manière à donner le plus de produit possible. Dans quelques autres des nouveaux états, tel que celui d'Illinois, les dotations sont encore plus libérales. Quelque nombreux et bien dotés que soient les établissemens pour l'éducation de la jeunesse, dans les états voisins de l'Atlantique, avant un siècle, ils paraîtront peu de chose en compa-

raison de ceux des états de l'Ouest. J'ai déjà eu occasion, dans une précédente lettre, de parler de l'académie de West-Point, instituée pour répandre une bonne instruction militaire dans tout le pays.

Il est inutile d'entrer dans le détail des règlemens intérieurs des différens états de l'Union rèlativement à l'instruction nationale. L'enfant de tout citoyen, quels que soient son sexe et sa couleur, a droit de participer à cette éducation, et des fonds suffisans pour subvenir aux frais de son instruction sont faits, soit sur les revenus de terres affectées à cet objet, soit au moyen de taxes imposées tantôt par la législature et tantôt par les communes. Nonobstant la généralité de ces dispositions, il peut arriver parfois, à raison de ce que dans certains districts la population est plus éparse, et de ce que dans d'autres elle contient un mélange de population étrangère, que les connaissances soient inégalement répandues. Les Allemands de la Pensylvanie et les Hollandais de l'état de New-York sont en pleine possession du temple de l'Ignorance; et trois ou quatre générations n'ont quelquefois pas suffi pour détruire leur dévotion à la stupide divinité que l'homme a si longtemps adorée. Cependant les écoles allemandes ont beaucoup contribué au renversement de l'i-

dole, et l'on peut présumer que l'obstination germanique, si forte qu'elle soit, se laissera vaincre à la fin, et que les Allemands échangeront leur alphabet contre celui du pays. Il y a vraiment quelque chose d'inexplicable dans ce qu'on nomme caractère national, et qui se montre partout si distinctement marqué. Dans l'espace d'une douzaine d'années, les Français de la Louisiane se sont presque amalgamés avec leurs nouveaux compatriotes, et enseignent plus ou moins à leurs enfans la langue de la nation américaine, tandis que les Hollandais de Communie-Paw, sur le rivage de la baie de New-York, ont mis un siècle pour apprendre une demi-douzaine de mots anglais (1), et pour acquérir le quart d'une idée nouvelle.

---

(1) Ceci doit paraître d'autant plus extraordinaire, que presque toutes les racines saxones de l'anglais existent dans le hollandais, ainsi qu'une grande portion de cette immense quantité de mots français dont s'est enrichie la langue britannique; et que, toute la différence consistant dans les désinences et la prononciation, dont les modifications d'ailleurs sont uniformes, il suffit de saisir quelques analogies fort simples pour transformer un langage dans l'autre.

(Note du traducteur.)

Si l'on doit chercher l'explication des mœurs et du caractère d'un peuple dans ses institutions nationales et l'éducation première des individus qui le composent, le caractère de l'Américain s'explique facilement. L'étranger est surpris, au premier abord, de trouver chez un citoyen ordinaire cette intelligence et ces sentimens qu'il a été habitué à chercher dans les écrits des philosophes ou dans la conversation des hommes les plus éclairés de son pays. La meilleure partie de notre éducation, dans l'ancien monde, consiste à désapprendre. Il faut que nous désapprenions en revenant de nourrice, en sortant de l'école, et souvent nous désapprenons pendant toute notre vie, pour quitter la scène avant de nous être débarrassés de toutes les idées fausses qu'on avait implantées dans nos jeunes cerveaux. Ici, toute cette peine est épargnée. Les impressions reçues dans l'enfance sont peu nombreuses et simples comme tous les élémens des saines connaissances. Toutes les idées que l'on acquiert sont tirées du livre de la vérité, et embrassent des principes souvent inconnus du savant le plus accompli de l'Europe. La manière dont l'éducation est dirigée ici n'est pas non plus sans influence pour former le caractère. Je me sens du moins disposée à lui attribuer cette douceur et cette affabilité de manières qui distinguent

l'Américain. La rudesse engendre la rudesse, et la douceur enfante la douceur. J'ai souvent ouï dire par des colons des Indes occidentales, qu'un esclave devient toujours le plus dur conducteur d'esclaves. Il est bien connu dans les écoles d'Angleterre que l'écolier qui a été le plus rossé devient à son tour le plus cruel tyran de ses camarades, et sur un vaisseau de guerre anglais il se trouve souvent que le chef inflexible sur la discipline a appris sa rigidité à l'école de la souffrance. L'Américain, dans l'enfance, dans l'âge mûr, ni dans la vieillesse, ne sent jamais la main de l'oppression. Les châtimens corporels sont formellement interdits dans les écoles, dans les prisons, dans l'armée et à bord des vaisseaux; enfin partout où une autorité s'exerce, elle doit être exercée sans avoir recours à l'argument des coups.

Il n'y a pas long-temps que, dans un état voisin de ce lieu-ci, un maître fut renvoyé d'une école publique pour avoir battu un enfant. Le petit bambin passa tout d'un coup du rôle de criminel à celui d'accusateur : « Osez-vous bien me frapper, s'écria-t-il? vous êtes mon instituteur, et non pas mon tyran. » Toute l'école se souleva aussitôt; l'affaire fut examinée, et le maître renvoyé. On ne chercha point d'excuse pour un châtiment proscrit, dans la gravité de la faute qui avait pu le pro-

voquer; on pensa que l'homme qui ne pouvait pas maîtriser ses passions n'était pas fait pour réprimer les passions des autres, et qu'en outre, il avait enfreint les règlemens de l'école et perdu le respect de ses écoliers. L'enfant, ainsi exempt du joug de l'arbitraire, acquiert des sentimens et contracte des habitudes qu'il conserve pendant tout le cours de sa vie, et sent son importance comme homme et comme être pensant; et il apprend à regarder la violence comme aussi déshonorante pour celui qui l'exerce que pour celui qui s'y soumet. Vous concevrez, d'après cela, comment les semences de la fierté et de la douceur germent ensemble dans la même âme. C'est peut-être dans le mélange convenable de ces deux qualités, qui se tempèrent l'une l'autre, qu'on trouve ici la perfection du caractère national et du caractère individuel.

Pour ce qui regarde l'éducation des femmes, la Nouvelle-Angleterre semble jusqu'à présent avoir été particulièrement libérale. Les dames des états de l'Est possèdent souvent les connaissances les plus solides, les langues modernes et même les langues mortes, et une vaste érudition; par une conséquence naturelle, leurs manières sont plus composées que celles de mes jeunes et vives amies du district où je me trouve. J'ai déjà mentionné dans une de mes premières lettres, que l'attention

publique est maintenant dirigée partout vers l'éducation des femmes. Dans quelques états on a établi, sous la surveillance de la législature, des écoles où l'on enseigne aux filles les différentes branches de la science que feu votre ami, le docteur Rush, regardait comme si essentielles.

Dans les autres pays, il peut paraître d'une faible conséquence d'inculquer dans l'esprit des femmes les principes du gouvernement et les obligations du patriotisme; mais il fut sagement pensé par le vénérable apôtre de la liberté, dont je viens de tracer le nom, que dans un pays où une mère est chargée de former un jeune esprit destiné à juger un jour des lois et à soutenir les libertés de la république, cette mère elle-même devait comprendre ces lois et apprécier ces libertés. En Amérique, les avantages personnels et les arts d'agrément devraient passer après une solide instruction. Il en est parfaitement ainsi chez les hommes, mais les femmes sont trop élevées à la manière européenne. Le français, l'italien, la danse, le dessin, occupent les momens du beau sexe, qui trop communément s'y livre avec nonchalance, tandis que l'autre s'applique sérieusement à l'étude de la philosophie, de l'histoire, de l'économie politique et des sciences exactes. Il suit de là que lorsque la vivacité de la jeunesse s'est un peu calmée, les deux

sexes ont moins de conformité dans leurs penchans et leur manière de penser qu'il ne serait désirable. Une femme à qui la nature ou l'étude a donné une vigoureuse intelligence, profitera certainement des notions nouvelles que lui présentera la conversation de son époux; tandis que celle douée d'un esprit faible et futile ne pourra être facilement amenée à abandonner ses idées frivoles, pour celles qui occupent la tête plus forte du compagnon de sa vie.

Il est à remarquer que sur aucun point la philosophie libérale des Américains ne s'est plus honorablement montrée qu'en ce qui regarde la place assignée aux femmes. Les préjugés encore existans en Europe, quoiqu'un peu surannés, et qui restreignaient la lecture pour les femmes, aux romans et à la poésie, et la conversation aux objets les plus futiles, à la pièce nouvelle, au chapeau du dernier goût et à la contredanse la plus en vogue, sont tout-à-fait inconnus ici. Les femmes prennent leur rang d'êtres pensans, non pas en dépit des hommes, mais principalement par l'effet de leurs vues grandes et libérales, et de leurs efforts comme pères et comme législateurs.

Je vous paraîtrai peut-être m'écarter de mon sujet; mais puisque je viens déjà de parler des femmes sous un certain rapport, je ferai aussi bien

de répondre maintenant à votre question touchant leur condition en général. Je suis persuadée qu'il serait impossible que les femmes jouissent d'une plus haute estime que celle qu'on leur accorde ici; la déférence qu'on a pour elles, en tout temps et en tout lieu, m'a souvent causé autant de surprise que de plaisir.

Dans sa maison, le mari, à quelque classe de la société qu'il appartienne, montre pour sa compagne une tendresse telle, que je ne la crois surpassée nulle part, et qu'elle ne doit même être égalée que dans bien peu de pays. Ni le *Cavaliere servente* d'une dame du grand ton, ni l'amant langoureux qui vient de composer un sonnet sur les beaux yeux de sa maîtresse, n'eurent jamais pour l'idole de leur imagination des attentions plus délicates que je n'ai vu, je ne dirai pas un *gentleman* américain, mais un artisan ou un fermier en avoir pour sa moitié. On trouve toujours la femme et les filles du citoyen qui travaille pour vivre, proprement vêtues et occupées de quelques affaires de ménage. Les femmes de la campagne ne vont jamais travailler aux champs; et je pense qu'un Américain, quel que fût son rang, verrait avec peine une femme employée à tout travail qui semblerait peu fait pour ses forces. Dans nos excursions, il m'est arrivé de rencontrer des hommes

dont l'extérieur ne promettait que la rudesse d'un artisan ou d'un fermier, et qui m'ont traitée avec une civilité raffinée que je n'aurais attendue que du *gentleman* le plus poli.

Peut-être la condition des femmes offre-t-elle, dans tous les pays, le meilleur moyen de juger du caractère des hommes. Là où le sexe le plus faible est surchargé de travail, on peut attribuer au plus fort quelque chose qui tient du sauvage; et là où le premier est privé de la liberté d'agir, on doit trouver chez le dernier une forte dose de sensualité. Je ne connais rien qui indique plus clairement la marche rétrograde des mœurs nationales en Angleterre, que les chaînes qu'on forge pour les femmes de la génération qui s'élève. Peut-être ces chaînes ont-elles été jusqu'à présent plus particulièrement imposées à celles qui appartiennent à ce qu'on appelle la haute classe. Quoi qu'il en soit, je crains que des milliers de nos concitoyennes des classes moins élevées, dont les mères, ou bien certainement les grand'mères pouvaient parcourir le pays d'un bout à l'autre, et aller partout seules, ou accompagnées d'un individu non marié de l'autre sexe, avec autant de vertu et aussi peu de défiance qu'Eve avant sa chute, ne soient aujourd'hui condamnées à marcher avec des lisières, du berceau jusqu'à l'autel, si ce n'est jusqu'au tombeau, et

qu'on ne leur apprenne à voir dans l'autre sexe une race de séducteurs plutôt que de protecteurs, et de maîtres au lieu de compagnons. Malheur aux mœurs d'un pays, quand on fait consister l'honneur de notre sexe dans l'impuissance de mal faire, et lorsqu'une femme n'est plus elle-même la gardienne de sa vertu! Si quelqu'un pouvait douter de l'effet produit sur l'esprit des femmes par les atteintes portées à leur liberté, qu'il regarde le costume actuel des Anglaises; la question serà tranchée sans avoir besoin de recourir aux colonnes des journaux quotidiens (1). S'il fallait choisir entre les deux extrêmes, il vaudrait mieux voir, comme en Écosse, une femme attachée à la glèbe et mêler sa sueur à celle de son rustique époux, que de la voir tomber par degrés dans la triste servitude d'une *Dona* espagnole.

La liberté dont jouissent ici les jeunes femmes cause souvent quelque surprise aux étrangers qui, la comparant avec la contrainte imposée à celles de Paris ou de Londres, ne savent comment conci-

---

(1) L'auteur fait ici allusion à la fréquence des procès pour crime d'adultère, dont on trouve la relation dans les journaux anglais, sous le titre de *criminal conversation.*

(Note du traducteur.)

lier la liberté des mœurs nationales avec leur pureté; mais la confiance et l'innocence sont sœurs; et si les Américaines perdent jamais la garde de leur vertu, les gens de loi des États-Unis seront probablement aussi occupés à intenter des actions en divorce, que ceux d'aucune des vieilles monarchies de l'Europe. (1)

Je regrette souvent qu'en élevant les femmes, on apporte généralement si peu d'attention aux

(1) La loi de divorce est si rarement appliquée en Amérique, qu'il ne m'est jamais arrivé d'entendre dire, ni de penser à demander comment elle était conçue. Dans l'état de Rhode-Island, elle offre, au reste, une singulière disposition, qu'on m'a expliquée de la manière suivante : si deux époux présentent au magistrat civil un acte en forme par lequel ils déclarent qu'ils désirent se séparer, à raison de ce que les Français appellent *incompatibilité d'humeur*, et s'ils vivent ensuite chacun de leur côté, mais dans les limites de l'état, deux années entières, et se conduisent bien pendant ces deux ans, ils peuvent, sur leur demande, obtenir que leur mariage soit rompu. Je fus étonnée d'apprendre que peu de personnes eussent jamais cherché à profiter du bénéfice de cette disposition, et que parmi celles qui l'avaient fait, plusieurs avaient manqué aux conditions exigées avant l'expiration des deux années. Les liens du mariage ne se trouveraient-ils pas plutôt resserrés que relâchés, si chaque pays avait un Rhode-Island ?

exercices du corps : renforcer le corps, c'est donner de la vigueur à l'âme; et Dieu sait que notre sexe a grand besoin d'avoir l'un et l'autre forts. Dans le plus heureux pays du monde, la condition des femmes est encore assez pénible. Ont-elles des talens? il est difficile qu'elles puissent les mettre à profit; de l'ambition? les voies honorables pour se distinguer leur sont fermées; une vigoureuse intelligence? elle est étouffée par les souffrances corporelles et mentales. Les *seigneurs de la création* (les hommes) reçoivent de la nature des avantages immenses et innombrables, et il faut convenir que partout ils prennent assez de soin pour conserver et accroître ces avantages. Il y a quelque chose de si flatteur pour la vanité humaine dans la conscience d'une grande supériorité à notre égard, qu'il est peu surprenant que les hommes se montrent avares de ce que la nature leur a permis d'usurper sur les filles d'Eve. L'amour du pouvoir prend plus souvent sa source dans la vanité que dans l'orgueil, attributs que, soit dit en passant, l'on confond souvent; aussi est-ce encore plus particulièrement le péché des petits que des grands esprits. Maintenant comme la majeure partie des esprits humains appartiennent à la première classe, il faut que ceux qui les possèdent se contentent de satisfaire leur amour-propre en considérant la faiblesse

des autres plutôt que leur propre force. Vous direz que ceci est sévère; mais n'est-ce pas vrai? En quoi consiste la grandeur d'un despote? est-ce dans son mérite personnel? non; mais dans l'avilissement de la multitude qui l'entoure. Qu'est-ce qui nourrit la vanité d'un patricien? est-ce la conscience d'hériter en naissant de toutes les vertus de sa race? la longue liste de ses aïeux cesserait probablement de commander son respect si elle ne le mettait pas à même de commander celui de ses semblables. Mais, direz-vous, qu'a tout ceci de commun avec la condition des femmes? Pensez-vous comparer les hommes pris en masse au despote et au patricien?— Pourquoi pas? la vanité du despote, comme celle du patricien est nourrie par la folie de leurs semblables; celle de leur sexe pris en masse est de même satisfaite par la dépendance des femmes. Ils aiment mieux trouver dans leur compagne une faible vigne qui cherche un appui autour de leur tronc robuste, qu'un arbre vigoureux dont les rameaux se mêleraient aux leurs. Je crois que quelquefois ils se repentent de leur choix, lorsque la vigne a courbé le chêne jusqu'à terre. Il est difficile, quand on observe le monde, de ne pas rire des conséquences qui, tôt ou tard, résultent des folies des hommes; mais quand elles tombent sur les femmes, je suis plutôt disposée à soupirer. Nées

pour endurer les plus tristes disgrâces de la fortune, on énerve leur corps et leur esprit, comme si l'on craignait que la tempête ne fondît pas assez rudement sur elles. Au lieu d'essayer de contrarier l'injuste loi de la nature, il semble que l'homme prenne à tâche de la faire peser plus fortement sur sa faible compagne; il est bien alors que ses folies retombent sur sa tête, et que la destinée des deux sexes soit tellement liée, que la dignité de l'un doive croître ou se perdre avec celui de l'autre.

En Amérique, on a sans doute fait beaucoup pour améliorer la condition des femmes; et comme leur éducation deviendra de plus en plus une affaire d'état, leur caractère tendra à s'améliorer à chaque génération. La république, j'en suis sûre, sera amplement récompensée des peines et des dépenses que cet objet lui coûtera. Dans les luttes qu'elle a soutenues pour sa liberté, son héroïsme vint en grande partie des femmes et des filles de ses sénateurs et de ses guerriers, et pour conserver à ses fils l'énergie d'hommes libres et de patriotes, elle doit augmenter celle de ses filles (1).

---

(1) Il est bien connu que durant la guerre de la révolution, l'enthousiasme des femmes seconda puissamment celui des hommes. Je crois qu'en y regardant bien, on

Toutefois, pour donner de la vigueur au caractère, il ne suffit pas de cultiver l'esprit; le corps doit être habitué à un exercice salutaire, et les nerfs façonnés à supporter les extrêmes de la température qui menacent dans ce pays de ruiner les constitutions faibles. C'est l'union de la force corporelle avec la vigueur mentale qui donne à la population mâle de l'Amérique cette singulière énergie de caractère qui, dès l'enfance de ce pays, obtint un si brillant éloge de l'orateur anglais: « Qu'y a-t-il dans le monde qu'on puisse lui comparer, s'écria M. Burke? Tandis que nous suivons ces hommes (les colons) parmi des montagnes de glace, et que nous les voyons s'enfoncer dans la baie d'Hudson et le détroit de Davis; tandis que nous les observons sous le cercle arctique, nous apprenons qu'ils ont pénétré dans la région polaire opposée, et qu'ils naviguent aux Antipodes, sous le serpent glacé du Sud. L'île de Falkland, qui semblait un objet trop lointain pour notre ambition nationale, n'est qu'une station, une sorte de relai, dans la course de leur victorieuse activité. Les chaleurs brûlantes des mers

---

trouverait que, dans toutes les luttes qui conduisirent un peuple à la conquête de sa liberté, la même coopération des deux sexes a existé.

équinoxiales ne les rebutent pas plus que l'excessive froidure des mers polaires. Tandis que les uns lancent le harpon près des côtes d'Afrique, d'autres poursuivent leur énorme proie le long de celles du Brésil; pas de mers qu'ils ne mettent à contribution, pas de climat qui ne soit témoin de leurs travaux (1). »

Certes, s'il n'est nullement nécessaire que les femmes américaines rivalisent avec les hommes, soit dans la poursuite de la baleine, soit à abattre les forêts ou à tuer le gibier, du moins on pourrait, dans leur enfance, les exercer à la course, leur apprendre à frapper un but, à nager, et enfin à faire tout ce qui peut donner de la vigueur au corps et de l'indépendance à l'esprit. Mais je me suis assez appesantie sur ce sujet, et vous craindrez peut-être que je ne me mette en tête de présenter quelque belle utopie sur l'éducation nationale des Américaines; non, je laisse à la république le soin d'en tracer elle-même le plan, et en même temps que je souhaite tout le succès possible à ses efforts, je vous dis adieu.

---

(1) Discours en faveur de la conciliation à l'égard de l'Amérique.

LETTRE XXIV.

De la religion. — Caractère des différentes sectes. — Anecdotes.

New-York, mars 1820.

Il est assez curieux, ma chère amie, de voir comment les voyageurs se contredisent; ce que l'un dit avoir vu blanc, l'autre prétend qu'il l'a vu noir. Celui-ci écrit que les Américains n'ont pas de religion, celui-là que ce sont des fanatiques. Tel affirme qu'ils sont si préoccupés des affaires de la république, qu'ils n'ont pas un mot à dire à un étranger, et tel autre qu'ils ne pensent jamais à la politique et parlent sans cesse de choses futiles (1).

(1) Comparez l'ouvrage de M. Fearon et celui du lieutenant Hall à ce sujet. Quant à moi, il me semble qu'ils

**** demande ce qu'il en doit croire; il me fait trop d'honneur de s'en rapporter à ma décision. Au reste, il peut faire ce raisonnement : si les Américains n'avaient pas de religion, il est à présumer qu'ils n'auraient pas d'églises; et si, au contraire, c'était une race de fanatiques, il y a également lieu de croire qu'ils contraindraient le peuple à fréquenter les temples; or nous savons qu'ils ont

---

sont tous deux également loin de la vérité. Le premier dit que les Américains ne s'embarrassent jamais des affaires de la nation; c'est une assertion qui ne mérite guère qu'on la réfute. Ils sont tellement absorbés par ces affaires, dit le second, qu'ils se montrent habituellement graves et silencieux ; une pareille sentence a sans doute été tracée dans son livre après une soirée passée avec quelque citoyen dont la nature avait fait une espèce d'original tout-à-fait différent de ses compatriotes. Au surplus, si cette remarque paraît étrange à l'égard des hommes, par rapport aux femmes, elle est tout-à-fait incompréhensible. Il faut absolument que cet habile officier ait jeté les yeux sur les pages du marquis de Chastellux, au lieu de regarder les jeunes femmes de New-York lorsqu'il esquissa leurs portraits, ou peut-être l'ont-elles pris pour le marquis lui-même. Sans adopter l'opinion de Brissot de Warville sur un ouvrage bien intentionné envers l'Amérique, on doit convenir que l'inconséquente légèreté et l'injustice de certains passages des voyages du marquis de Chastellux, rappellent plutôt le jeune no-

des églises et qu'ils ne forcent pas le peuple à les fréquenter, ni même à payer les ministres qui les desservent, et cependant les ministres sont payés et les églises pleines; la conclusion est facile à tirer (1).

Il est impossible d'appliquer une règle générale à une société aussi disseminée que le peuple des Etats-Unis. Peut-être celle de Selden serait la

---

ble échappé des cercles élégans de la vieille capitale de la France, que le respectable auteur de la *Félicité publique*. Il n'est malheureusement que trop ordinaire aux voyageurs de toutes les nations d'oublier qu'ils ne s'asseyent pas au foyer de l'étranger pour trahir ses secrets ou divulguer ses faiblesses, et que si un portrait chargé ou une anecdote scandaleuse peuvent amuser un public frivole, ils peuvent plus sûrement blesser le cœur de personnes qui ne nous ont point offensés. Le marquis de Chastellux, ainsi que beaucoup d'autres voyageurs, ne connaissant pas l'état de la société dans le pays qu'il visitait, et comparant les mœurs nationales des Américains à celles des salons de Paris, se laissa aller à médire des femmes qui se livrèrent à leur innocente gaîté en sa présence, et à tourner en ridicule celles qui lui avaient imposé par leur réserve. Peut-être les jeunes dames de l'Amérique sont-elles aujourd'hui un peu trop méfiantes à l'égard des cavaliers européens. J'ai souvent remarqué que l'arrivée d'un étranger réprimait la gaîté qui régnait dans une assemblée, et y répandait le sérieux pour toute la soirée.

(1) Voyez à la fin du volume une note sur ce snjet.

meilleure : « La religion, dit-il, ressemble à la mode. Un homme porte son pourpoint tailladé, un autre le porte galonné, mais tout homme a un pourpoint; chacun a de même sa religion; elles ne diffèrent que par la façon. » Le même philosophe dit encore : « Toute religion tend à gagner des richesses. » Mais la religion aux Etats-Unis ne gagne rien; quelle que soit cette religion, elle est donc sincère et inoffensive.

Quelques personnes soutiennent que la tolérance religieuse n'est que de l'indifférence; généralement parlant, la chose peut être vraie. La persécution, sans doute, enflamme le zèle, mais un tel zèle, qu'il vaudrait ordinairement mieux n'en pas avoir. Je ne vois pas du tout qu'on manque de religion en Amérique. Il est même des parties de l'Union où l'on pourrait croire qu'il y en a trop, ou du moins qu'elle est trop sombre et trop dogmatique. On a long-temps cité à cet égard la Nouvelle-Angleterre, et, à vrai dire, l'origine puritaine des habitans de cet état peut encore se reconnaître à la froideur de leurs manières ainsi qu'à la rigidité de leur dévotion. Au surplus, c'est une chose merveilleuse de voir combien ces nuances s'effacent promptement. Un officier de la marine américaine, natif de la Nouvelle-Angleterre, me racontait que, lorsqu'il était enfant, il aurait plu-

tôt osé mettre la main dans la poche de son prochain un samedi, que de sourire un dimanche. « Depuis ce temps, me dit-il, j'ai voyagé dans tous les états de l'Union et parcouru une grande partie du monde connu; j'ai appris conséquemment qu'il y a, en fait de religion, toutes sortes de manières de penser, et je vois que mes compatriotes commencent à l'apprendre eux-mêmes. »

Vous concevrez quel grand changement s'est opéré dans l'esprit religieux des états de l'Est, quand je vous dirai que la foi des unitaires y a été répandue depuis peu, et qu'en certains endroits elle a fait des progrès si rapides, qu'elle promet de décréditer bientôt les doctrines de Calvin. Il y a eu, comme vous pouvez le penser, des sermons fulminans lancés des chaires de Massachussets, quand ces sectateurs du christianisme épuré y firent leur première apparition. Heureusement Calvin ne pouvait plus faire brûler Servet, bien qu'il pût crier contre lui; mais, après avoir bien crié, il laissa son pacifique adversaire conduire son troupeau vers le ciel à sa manière. C'est, je crois, le seul exemple d'une contestation entre les théologiens des Etats-Unis, depuis la révolution. La controverse n'est effectivement pas une science à la mode en ce pays, et il n'est pas probable qu'elle le devienne jamais. Là où aucune

loi ne dit ce que c'est que l'orthodoxie, nul homme n'a le droit de dire ce que c'est que l'hérésie; ou s'il s'arroge ce droit, il est clair qu'il se fera rire au nez. Il fallut, néanmoins, quelques années pour faire entendre cela à tous les Américains. Quoique bien peu d'entre eux se souciassent de batailler pour la doctrine de la Trinité avec l'ardeur des calvinistes de Massachussets, les unitaires eurent quelques préventions à vaincre dans d'autres parties de l'Union : Philadelphie et même New-York avaient leurs bigots tout aussi bien que Boston. A New-York ils étaient en petit nombre; mais peut-être firent-ils plus de bruit précisément à cause de cela. Il y a quelques années qu'un prédicateur calviniste de cette ville s'adressa ainsi aux membres de sa congrégation qui penchaient vers les nouvelles doctrines : « Ah! Ah! vous pensez que vous entrerez au ciel en vous accrochant à mon habit; mais j'aurai soin d'en relever les basques. » Un tel langage n'était pas, selon moi, très propre à retenir ceux dont la foi était chancelante. Le ministre qui nous montre avec douceur le chemin du ciel, et qui nous enseigne à adorer un Dieu de bonté et de miséricorde, peut facilement attirer à son bercail les ouailles d'un pareil fanatique.

La religion américaine, quelle que soit la secte

qu'on veuille examiner (et elle comprend toutes celles qui existent), paraît paisible et modeste; elle ne donne lieu à aucune dispute, même lorsqu'elle est plus minutieuse et plus exigeante que la majorité ne croit raisonnable. Je ne tiens pas compte ici des méthodistes ambulans, ni des *shakers* et autres sectes ridicules qu'on trouve dans quelques coins de ce vaste pays, battant la mesure aux hymnes de *Mother Ann* (la mère Anne) et travaillant au *millennium*, en s'abstenant du mariage (1).

La concorde parfaite qui règne entre les diverses sectes religieuses, pourrait porter l'étranger à en regarder les membres comme moins attachés à leur foi qu'ils ne le sont réellement. Il y a véritablement parmi la nation américaine une grande quantité d'individus qui ne tiennent à aucune

---

(1) Les *shakers*, dont le nom est presque synonyme de *quakers* (trembleurs), passèrent en Amérique il y a quarante ans. Ann Lee, autrement nommée *Mother Ann* (la mère Anne), qui fut leur guide spirituel, était nièce du général Lee, lequel prit une part si active à la guerre de la révolution. Des malheurs de famille lui dérangèrent le cerveau; elle s'imagina être une seconde vierge Marie, et trouva des prosélytes, comme Johanna Southcote et Jemima Wilkinson en trouvèrent après elle.

secte ; mais comme ils ne tracassent pas leurs voisins pour leurs opinions religieuses, ceux-ci usent de la même tolérance à leur égard. La Nouvelle-Angleterre offre un exemple frappant de l'étendue à laquelle cette tolérance est poussée. Dans deux ou trois écoles de ces états on n'avait pendant long-temps enseigné qu'une croyance sous la protection de la législature ; mais depuis quelques années la législature a abandonné les maîtres et les élèves à eux-mêmes ; et il n'y a pas jusqu'au Connecticut qui n'ait fini par abolir jusqu'à la trace des priviléges de ses congrégations. Ce qui se passe ici ferait croire que le fanatisme, ou quelque chose d'approchant, peut exister avec la tolérance. Il n'y a pas long-temps que, dans quelques parties de la Nouvelle-Angleterre, il existait un édit qui défendait à tout homme de voyager le dimanche ; et cela lorsque chacun était éligible aux premiers emplois du gouvernement, et pouvait croire ce qui lui plaisait en matière religieuse (1).

---

(1) Les constitutions de deux ou trois états exigent que les principaux fonctionnaires soient chrétiens, ou du moins croient en Dieu ; mais, comme on ne leur fait prêter aucun serment religieux, cette clause devient nulle. Dans toute l'Union, une affirmation équivaut à un serment. Celui qui fait une déclaration, ou qui prend un engage-

Cet édit me rappelle l'histoire d'un fermier de Pensylvanie : comme elle fournit une preuve de la docilité avec laquelle les habitans des divers états de l'Amérique se soumettent aux usages les uns des autres, je vais vous la raconter. Ce bon fermier, qui se rendait à Boston, se trouva dans les limites du Connecticut un dimanche matin : il connaissait la loi de Calvin; mais, étant pressé d'arriver à sa destination, il imagina de monter dans la malle-poste qu'il vit venir, et d'attacher son cheval derrière cette voiture, qui, appartenant aux Etats-Unis en général, n'était pas sujette aux lois du Connecticut. Le courrier approuva ce dessein, et dit au fermier qu'il pourrait remonter sur sa bête et continuer sa route paisiblement lorsqu'ils auraient traversé une ville qui se trouvait à peu de distance devant eux. Mais, par un sort malencontreux, les habitans de cette ville sortaient de leurs maisons pour aller à l'église lorsque la malle vint à passer. Le cheval tout sellé qui la suivait attira leurs regards. Un citoyen s'approcha de la voiture et demanda poliment au fermier si le cheval était à lui, et s'il ne savait pas que le

---

ment, a le choix d'invoquer le nom de Dieu, ou d'affirmer, sous les peines portées par les lois contre le manque de foi.

dimanche était un jour de repos, non-seulement selon la loi de Dieu, mais encore selon celle du Connecticut. Le Pensylvanien répondit avec non moins de civilité que le cheval lui appartenait; remercia, au nom de cette bête, le questionneur du soin qu'il prenait de sa commodité, et offrit de la lui laisser en garde jusqu'à son retour. « Je logerai de bon cœur, reprit le citoyen de Conneoticut, le cheval dans mon écurie et son maître dans ma maison; mais je ne puis les garder l'un sans l'autre: le peuple ne verrait pas avec plaisir la bête obéir aux commandemens de Dieu et l'homme les violer. » — « Eh bien, mon ami, » répliqua le Pensylvanien, l'homme et la bête » garderont les commandemens; l'une mangera » votre foin et l'autre votre dîner : pour commencer, conduisez le cheval à l'écurie et le maître à » l'église. » Le marché fut conclu à la satisfaction des parties: seulement le Pensylvanien se permit pendant la journée de blâmer doucement la restriction apportée aux libertés des citoyens des Etats-Unis par le décret des habitans du Connecticut, restriction qui pouvait n'être pas aussi agréable pour tout le monde qu'elle l'était pour lui. Le lendemain il partit en assurant son hôte qu'il serait heureux de pouvoir rendre l'hospitalité qu'il en avait reçue à lui ou à quelqu'un de ses amis qui

passerait dans son voisinage, que ce fût un dimanche ou tout autre jour de la semaine.

Quelques années après, le fermier de Pensylvanie étant assis, un dimanche matin, à la porte de sa maison, vit venir un homme à cheval qui chassait devant lui un petit troupeau de moutons. Il le reconnut bientôt pour un des voisins de son ancien hôte du Connecticut. « Hé l'ami ! lui cria-» t-il, vous ne faites pas là une bonne œuvre » pour un dimanche. » — « C'est vrai, répondit » l'habitant de la Nouvelle-Angleterre ; et c'est » pour cela que j'ai choisi un chemin de traverse, » afin de ne pas scandaliser les gens scrupu-» leux. » — « Fort bien, l'ami ; mais supposons que » vous m'offensiez, et supposons aussi que la lé-» gislature de Pensylvanie ait passé une loi qui » doive être mise en vigueur aujourd'hui, et qui » défende à homme ou bête de voyager le diman-» che. » — « Oh ! je n'ai pas l'intention de déso-» béir à vos lois : si la chose est comme vous le dites, » je m'arrêterai au premier village. » — « Non, » non ; il faut vous arrêter ici : je mènerai vos mou-» tons à l'étable ; et vous, si cela vous plaît, je vous » conduirai à l'église. » Cette proposition fut acceptée ; et le lendemain matin, le Pensylvanien, en souhaitant bon voyage à l'homme du Connecticut, le pria de dire au retour à son ancien hôte que le

voyageur et son cheval n'avaient pas oublié le repos forcé qu'ils avaient pris chez lui un dimanche, et que, sans y être autorisé par un acte de la législature, il avait fait garder les commandemens de Dieu à un de ses voisins et aux moutons qu'il menait avec lui.

L'esprit humain offre de singulières contradictions. Je vois vos journaux remplis de déclamations fulminantes contre des libelles blasphématoires : nous n'avons pas de libelles semblables ici ; et pourquoi ? Paroe que tout le monde est libre de les écrire, et que chacun garde son opinion sans critiquer celle des autres. Là où la religion n'arme pas le bras du pouvoir, elle n'inspire jamais aucune défiance, et n'excite aucune plainte ; là où elle s'assied modestement au foyer domestique pour inspirer des sentimens de paix et des espérances d'immortalité à l'enfance et à la vieillesse, elle est toujours respectée, même par ceux qui ne sentent pas la force de ses argumens. Tel est l'état de la religion dans ce pays. Je désirerais, et vous aussi, j'en suis sûre, qu'il en fût ainsi dans le monde entier.

LETTRE XXV.

Aventure du colonel Huger. — Observations sur le climat.

New-Jersey, avril 1820.

Je suis charmée, ma chère amie, de pouvoir répondre à la question contenue dans votre dernière lettre, et cela sans beaucoup de peine, parce que j'ai le bonheur d'être intimement liée avec quelques proches parens de la personne dont vous vous informez.

Le colonel Huger est né dans la Caroline du sud, et appartient à une famille qui se distingue (autant que j'en puis juger d'après ceux de ses membres que je connais) par une grande force de caractère et des talens éminens. Il passa fort jeune en Europe pour y achever ses études médicales. Il était occupé de la sorte quand se répandit

la nouvelle de l'arrestation et de l'emprisonnement du général Lafayette, qu'il avait appris, dès son enfance, à vénérer comme le compagnon d'armes de son père et le champion des libertés de son pays. A Vienne, le hasard lui fit faire connaissance avec le docteur Bollman, qui avait été chargé par les amis de l'illustre captif de tenter de l'arracher des prisons de la coalition. Huger entra avec enthousiasme dans les vues du généreux Bollman, et partagea avec lui les dangers de l'entreprise et l'honneur du châtiment. Je suppose que vous connaissez les incidens qui firent échouer le plan, ramenèrent Lafayette dans la prison d'où il avait été enlevé, et rendirent ses courageux libérateurs habitans des sombres cachots d'Olmutz (1). Les souffrances du jeune Américain, après que l'entreprise eut manqué, furent cruelles. Enfermé seul dans un cachot humide, craignant pour la sûreté et même pour la vie de Lafayette, incertain du sort de son ami, il maudissait tantôt leur imprudence qui avait peut-être doublé les maux de celui qu'ils voulaient sauver, et tantôt les funestes accidens qui avaient fait échouer

---

(1) Les détails de la captivité des prisonniers d'Olmut, se trouvent dans l'Histoire de Frédéric-Guillaume, par M. de Ségur, et dans les Mémoires de Toulongeon. *(Note du trad.)*

leur tentative lorsqu'elle était si près de réussir. Cette fièvre d'esprit passa bientôt dans son sang, et pendant trois semaines le délire auquel il fut en proie le rendit insensible aux horreurs de sa captivité. Sans qu'il eût reçu de secours d'aucune espèce, du moins à sa connaissance, la fièvre le quitta. L'humidité, la puanteur et les autres incommodités de son cachot ne hâtèrent pas le retour de ses forces. Pendant qu'il gisait sur la pierre, il cherchait à distraire son esprit en formant des plans pour sa vie future, dans le cas où les portes de sa prison ne s'ouvriraient pas uniquement pour son cadavre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il a suivi exactement le genre de vie qu'il s'était alors amusé à se tracer.

Le premier son humain qui parvint à son oreille (car son geolier, en lui apportant du pain et de l'eau, ne lui adressait jamais ni question ni réponse) fut le cri d'un enfant. « Un enfant! il » doit donc y avoir une femme, se dit-il; et là où » il y a une femme, il y a sans doute de la compas» sion. » En achevant ces mots, il se traîne vers le mur au haut duquel était la lucarne grillée qui donnait passage à l'air et exposait le malheureux prisonnier à toute l'inclémence du temps. Il guetta, écouta et appela long-temps; enfin il aperçut la figure d'une femme qui se penchait vers la grille.

Il essaya de parler français, et par bonheur on put lui répondre. « Vous êtes mère, dit-il afin d'at-
» tendrir la personne qu'il voyait : j'ai une mère;
» pour l'amour d'elle, ayez pitié de son fils! » Cette invocation touchante produisit tout l'effet qu'il en avait espéré : on lui promit de s'informer de ce qu'il désirait savoir, et de lui procurer une grammaire allemande. Il apprit de la sorte que son ami habitait un cachot de la même forteresse, et que Lafayette était en bonne santé, mais plus étroitement gardé que jamais. On lui passa la grammaire avec quelque peine entre les barreaux de la lucarne, et on lui apporta ensuite un autre livre, ce qui le mit à même d'acquérir une légère teinture de la langue allemande. Au bout de quelque temps, il dit à sa consolatrice que sa grammaire lui avait procuré tant de plaisir, qu'il désirait qu'elle la fît tenir à son ami, si elle pouvait approcher du lieu où il était renfermé. Huger s'était efforcé en vain de tracer des caractères sur les pages de cette grammaire; il en traça avec un petit morceau de plâtre arraché du mur de son cachot, sur une cravate noire qu'il avait ôtée de son cou et dont il se servit pour envelopper la grammaire. Il repassa ce livre à travers la grille; et au bout de quelques jours on le lui rapporta avec quelques mots d'anglais que son ami avait

gravés sur la couverture pour lui apprendre qu'il se portait bien. Ce livre forma l'unique amusement d'Huger pendant le reste de sa captivité, qui fut en tout de huit mois. Les représentations de Washington obtinrent l'élargissement du jeune Américain, après un procès dans lequel celui-ci plaida sa cause en français. Il se défendit avec une éloquente simplicité; il déclara que son ami et lui n'avaient pas de complices, et qu'ils n'avaient cédé à aucune autre suggestion qu'à celle de leur enthousiasme pour l'illustre prisonnier; que quant à lui (Huger), il n'avait pas cherché à délivrer un prisonnier d'état, mais bien l'ami de son père, de sa patrie et de l'humanité; que, pour lui procurer la liberté, il retournerait volontiers dans son cachot, et donnerait gaiement sa propre vie pour sauver la sienne. Lorsqu'il eut fini de parler, le juge (dont je ne me rappelle plus le titre allemand) lui ordonna de quitter la ville sous tant d'heures et l'Allemagne sous tant de jours; puis se levant de son siége et s'approchant de lui : « Jeune homme, lui dit-il, on peut vous » reprocher une témérité extraordinaire; mais je » vous déclare que si je devais parcourir le monde » pour trouver un ami, d'après ce que j'ai entendu » aujourd'hui, j'irais le chercher en Amérique. »

Je dois dire que le jeune prisonnier sortit pres-

que entièrement chauve de son cachot, et que, bien que la force de sa constitution eût bientôt fait disparaître tous les autres effets pernicieux de la cruelle détention, ses cheveux ne repoussèrent jamais. Son chef nu, contrastant avec son air de jeunesse et la vivacité de sa physionomie, lui donna pendant plusieurs années une apparence tout-à-fait singulière. De retour dans son pays, le malheur sembla l'y poursuivre : en entrant dans la maison de son frère, le châssis d'une fenêtre de l'étage supérieur lui tomba sur la tête; il demeura pendant quinze jours privé de sentiment et soigné de la manière la plus attentive par son frère désolé. Cette circonstance donna lieu à un trait de grandeur d'âme qui m'a frappée. Lorsque le chirurgien reconnut que le crâne d'Huger était offensé, il proposa l'opération du trépan comme l'unique moyen de lui sauver la vie, quoique sans espoir qu'il conservât la raison. « Non, s'écria son frère, » il ne vivra pas pour être si différent de ce qu'il » était. Je connais ses sentimens, et je choisis » comme il l'eût fait, en préférant la mort pour lui. » Quoi qu'il en soit, Huger paya les soins de ce digne frère en recouvrant une santé parfaite. Ce ne fut pas tout : son frère, qui était très riche, le conjura d'accepter la moitié de sa fortune; mais Huger refusa obstinément et s'établit médecin à

Charleston. Peu de temps après, il s'attacha à une jeune femme qui appartenait à une famille respectable de la ville ; mais, bien qu'il eût acquis promptement de la réputation dans son état, ses revenus étaient encore très modiques, et la personne qu'il aimait n'avait rien. Dans cet état de choses, il résolut d'attendre pour se marier que l'augmentation de sa clientèle le mît à même de pouvoir entretenir une famille ; mais son frère, ayant appris dans quelle situation il se trouvait, fit don d'une partie de sa fortune à la jeune dame, et Huger ne protesta pas contre un bienfait si délicatement conféré. Les deux amans s'épousèrent. C'est alors qu'Huger se détermina à réaliser les rêves qui l'avaient distrait dans sa prison. Il s'en fut avec sa femme s'établir sur une ferme au-delà des montagnes, et devint père d'un beau garçon. A l'âge de deux ans cet enfant tomba malade, et les connaissances du père en médecine lui apprirent qu'il ne guérirait pas. Il employa alors toute sa philosophie auprès de la tendre mère : il la prépara par degrés à la perte qu'elle allait faire ; il lui fit entendre que l'attachement qu'elle lui portait devait la mettre en état de lutter contre la douleur, et la faire se soumettre à un mal sans remède. Elle l'écouta, et eut assez de force d'âme pour sentir le poids de ses paroles. Elle écrivit

elle-même à son père, pour lui apprendre la mort de cet enfant : « Mon mari m'a exhortée à suppor-
» ter cette perte comme il convient à votre fille et
» à sa femme, et il m'a donné la force de le faire ;
» mais de quel malheur sa tendresse ne me conso-
» lerait-elle pas ! » Les deux époux furent plus heureux par la suite, et Huger a été lui-même l'instituteur de ses enfans, qui lui obéissent comme les jeunes Spartiates obéissaient à Lycurgue. Robustes de corps et indépendans d'esprit, élevés par leur père dans des sentimens de patriotisme, et couverts de vêtemens fabriqués par leurs serviteurs, ils montrent dans leurs mœurs et leur caractère cette simplicité et cette ardeur qui forment les traits distincts des fils et des filles d'une république. Ce n'est pas seulement lorsque ses sentimens se trouvèrent exaltés par quelque cause particulière, ni quand il fut appelé à remplir les devoirs d'époux, de père et de citoyen, que cet homme si distingué a montré la beauté de son âme. Il avait une sœur dont, peu d'années après qu'il se fut marié, la santé tomba dans un état désespéré, et à qui on avait recommandé, comme dernière ressource, de voyager et de changer d'air. Leur frère ne pouvait alors se déplacer, et il n'y avait ni parent ni ami qu'on pût charger d'accompagner la malade. Huger abandonna sa

ferme, vint à Charleston, déposa sa femme et un enfant en bas âge chez son beau-père, et devint le compagnon de voyage et le médecin de sa sœur : au bout d'à peu près un an, il la ramena rétablie, fut rejoindre sa famille, et retourna sur ses terres.

Pendant la guerre, lorsqu'on s'attendait que l'ennemi ferait une descente près de quelque grande ville du Sud, et choisirait plutôt Savanah que la Nouvelle-Orléans, le colonel Huger partit pour la première de ces villes. Il assembla ses enfans, et, en présence de leur mère, il leur expliqua le devoir qui allait l'éloigner d'eux. « Ma patrie, votre patrie, dit-il, m'appelle à sa défense. » Je pars de bon cœur en recommandant votre » mère et vous à cette patrie et au ciel. Que je vous » voie, de votre côté, céder de bon cœur votre » père. Allons, embrassez-moi tous sans verser une » larme. » Il monta à cheval, et l'on n'entendit pas un murmure : les plus jeunes eux-mêmes s'efforcèrent de sourire en voyant leur père s'éloigner ; un autre essuya fièrement une larme de son œil, en disant qu'il voudrait être assez grand pour défendre sa patrie. N'êtes-vous pas au milieu des anciens Romains ? . . . .
. . . .
. . . .

L'hiver a maintenant tout-à-fait disparu : il est vrai que nous avions dit la même chose en mars. Déjà l'herbe et moi nous relevions la tête (car notre vie paraît également dépendre de la douce chaleur du soleil), quand le démon des frimas revint secouer ses ailes glacées sur le front du printemps, je devrais plutôt dire de l'été, puisqu'ici la nature passe tout d'un coup de l'âpreté la plus sauvage à la beauté la plus ravissante.

Ce climat est celui des extrêmes. Ici vous êtes toujours ou rôti par la chaleur, ou transi par le froid. Vous savez que je ne me plains jamais de la première, et, comme je déteste l'autre, je pourrais bien n'être pas un juge compétent. L'été est superbe; un soleil resplendissant brille, brille pendant des semaines de suite; et l'on respire un air si pur, si léger, et pour moi si bienfaisant, qu'il semble me procurer une nouvelle existence. J'ai vu cependant les personnes qui m'entouraient accablées par ces chaleurs qui me rendaient la vie. Au mois d'août, les joues pâles et les mouvemens nonchalans des femmes et même des hommes de ce pays semblent demander que les brises d'un hiver de Sibérie viennent redonner du ton à leurs nerfs et activer la circulation de leur sang. Le froid rigoureux qui succède à cette chaleur extrême paraît produire cet effet, et faire

généralement du bien, excepté aux personnes qui ont naturellement la poitrine faible.

Beaucoup de gens proclameront l'automne la plus belle saison de l'année en Amérique. En effet, il a des beautés qui flattent tous les sens; la nature se revêt des teintes les plus brillantes, et l'œil contemple avec ravissement, depuis l'humble sumac, avec ses baies et ses feuilles pourprées, jusqu'aux géans de la forêt, dont les rameaux entrelacés offrent, mélangés de la manière la plus fantastique, l'or, le rouge, le vert, l'orangé et le brun, dans toutes leurs nuances diverses; les vergers étalent leurs trésors, et les épis mûrs du maïs remplacent la verdure des champs; le soleil descend majestueusement sur un horizon de pourpre dont les teintes brillantes défient le pinceau et que le peintre n'oserait chercher à imiter. Cette magnifique saison, au reste, n'est pas la plus saine, surtout dans les districts non défrichés, comme vous l'avez vu dans mes lettres de l'année dernière.

Quant à l'hiver, ceux qui l'aiment aimeront beaucoup l'hiver d'Amérique. Cette saison a ses beautés et ses plaisirs. Le ciel est d'une pureté admirable, et la terre couverte d'une neige éblouissante, sur laquelle de légers traîneaux, montés par une jeunesse folâtre, glissent rapidement, au

bruit des clochettes que les chevaux semblent porter avec plaisir. Dans ce pays et dans cette ville, l'hiver est le temps où l'on s'amuse. Les jeunes gens font vingt milles, par une bise piquante, pour se rendre à la maison d'un ami. Là, dans un instant, tout est en mouvement; on enlève les tapis, la musique se fait entendre, la jeunesse des deux sexes se livre au plaisir de la danse, et ces êtres joyeux paraissent les plus heureuses créatures qui existent sous le ciel. Est-ce la beauté du climat, ou la liberté qui règne partout, ou l'égale absence de la pauvreté et d'une extrême richesse, ou bien toutes ces choses ensemble, qui rendent ce peuple si gai et si content? Quelle qu'en soit la cause, malheur au cœur dur qui pourrait voir son bonheur sans en être touché, quand même il ne lui serait pas donné de le partager!

Parlerai-je du printemps? mais, à proprement parler, il n'y a point de printemps ici; il n'y a qu'une courte lutte entre l'hiver et l'été, qui parfois se disputent opiniâtrement l'empire. Nous avons vu dernièrement un combat terrible entre ces deux grands souverains de l'année. Vers la fin de mars, l'été, armé d'une chaleur de juillet, vint tout d'un coup fondre les neiges; toutes les fenêtres et les portes s'ouvrirent pour accueil-

lir l'étranger, et les arbres commençaient à jeter leurs feuilles, quand l'hiver en courroux reparut et fit tomber une des plus singulières pluies de verglas que j'eusse jamais vues. L'eau qui gelait en tombant enchâssa toutes les branches et tous les rameaux dans une enveloppe de cristal épaisse d'un pouce et si transparente qu'elle laissait apercevoir tous les bourgeons : dans quelques endroits, de très gros arbres succombèrent sous ce fardeau extraordinaire, et leurs cimes s'abaissèrent vers la terre jusqu'à ce que leurs troncs se fendissent en deux. Heureusement il ne fit pas de vent, sans quoi le dégât aurait été terrible : il le fut encore assez ; de tous côtés la terre était jonchée de branches et de rameaux, et beaucoup de troncs étaient brisés comme par la foudre.

Je ne sais si, même dans notre île, le printemps n'est pas plus beau dans les descriptions des poètes qu'en réalité. Il y a sans doute en Angleterre quelques-uns de ces beaux jours où l'alouette invisible chante aux portes du ciel ; où l'on voit la primevère et la violette percer le vert gazon, et le soleil d'avril lancer de temps en temps ses rayons vivifians à travers les nuages que chasse le vent du midi ; enfin où le ciel et la terre exhalent une douce fraîcheur et une odeur suave et printannière : les belles vallées

du Devonshire voient beaucoup de ces jours: mais, en général, notre île n'en voit guère, ou du moins il y a tant de brouillards et de bises piquantes qui viennent les entremêler, que pour ma part, j'ai toujours été charmée de voir *le printemps détourner sa face de roses*. La fin de l'hiver, car je ne saurais l'appeler printemps, est décidément la saison la moins agréable de l'année. Aujourd'hui l'on a des froids de Sibérie, demain des chaleurs de l'Inde, le jour suivant du verglas, et ainsi de suite, du chaud au froid et du froid au chaud, jusqu'à ce que le dernier l'emporte à la fin, et que toute la nature ressuscite en un instant comme d'un coup de la baguette de quelque magicien. Les premiers jours de l'été sont vraiment délicieux : les progrès si rapides de la végétation, la multitude de fleurs qui couvrent les arbres des vergers et de la forêt, et le gazouillement des oiseaux, toutes ces choses qui vous frappent à la fois ont un charme inexplicable. Les oiseaux ici sont moins nombreux que dans notre île; mais ils se multiplieront, comme de raison, à mesure que la culture empiètera sur les forêts. Je ne pense pas qu'aucun des oiseaux chanteurs de ce pays puisse être comparé à notre alouette, dont le chant est de tous le plus céleste à mon avis; sauf cette exception les oiseaux améri-

cains peuvent, je crois, joûter avec les nôtres. Le rossignol de Virginie, dont le plumage est de couleur amarante avec quelques belles taches noires sur la tête, a un chant extrêmement mélodieux; le rouge-gorge américain ressemble moins au nôtre qu'à notre grive, tant par la grosseur que pour le chant et même le plumage, excepté qu'il a le devant du cou rouge, ce qui, joint à ses habitudes familières, lui a probablement valu son nom. Le moqueur, qui, outre la faculté d'imiter tous les ramages beaux ou laids, a un chant délicieux qui lui est particulier, l'oiseau bleu, le pivert à tête rouge, et un petit oiseau jaune ressemblant au serin, sont ceux encore qui me semblent les plus communs; l'oiseau-mouche, cette jolie petite créature, moitié oiseau moitié papillon, ne fait son apparition ici qu'au milieu de l'été.

Les observations que je puis faire sur le climat ne s'appliquent, comme de raison, qu'à une petite portion de cette vaste contrée qui comprend tous les climats de la terre, à l'exception d'un seul peut-être.... le climat sombre. La partie de la Nouvelle-Angleterre qui borde l'Atlantique est, il est vrai, exposée pendant les mois de printemps à des brouillards que le vent chasse de dessus le banc de Terre-Neuve; mais ces visites accidentelles n'ôtent pas à l'atmosphère cette pureté que

du plus au moins elle possède généralement pendant l'été et l'hiver, depuis le Maine jusqu'au Missouri. La vivacité de la lumière, qui d'abord est fatigante pour les yeux d'un Anglais et même d'un Européen de quelque pays que ce soit, a, j'imagine, produit un effet sur la physionomie nationale. Les Américains sont en général remarquables par des sourcils droits et très proéminens, au-dessous desquels percent des yeux petits et brillans dont les regards vifs annoncent une intelligence singulière et un certain talent d'observation. Le climat de ce continent, excepté là où se fait sentir l'influence de causes locales, semble particulièrement salubre et très favorable à la croissance de l'homme. D'autres circonstances concourent sans doute à produire cet effet. Une population exempte de pauvreté, et par conséquent, jusqu'à un certain point, de vices, pourrait peut-être, dans une atmosphère moins pure, atteindre le maximum de grandeur et de force fixé par la nature à l'espèce humaine. Les maladies de ce pays paraissent être peu nombreuses, mais très violentes; les fièvres et autres maladies inflammatoires sont communes durant les premiers mois d'automne (1): quoi qu'il en soit, les mœurs ré-

(1) Nous eussions peut-être dû traduire ainsi : *pendant*

glées des Américains les préservent en grande partie des attaques de ces maladies, ou bien en tempèrent la violence. Je crois qu'il y a plus d'exemples de longévité dans ces états que dans aucun pays de l'Europe.

Les états de l'Ouest semblent destinés à être le paradis de l'Amérique. La beauté de leur climat ne saurait être égalée, si ce n'est peut-être par celui de quelques-unes des plaines élevées du continent méridional. L'influence des brises douces du golfe du Mexique, qui soufflent avec la constance des vents alisés et remontent la grande vallée du Mississipi, se fait sentir jusqu'à la rive méridionale du lac Erié, et même dans quelques-uns des comtés du nord-ouest de l'état de New-York. L'explication que Volney donne de ce phénomène est tout-à-fait ingénieuse et plus que plausible; elle semble confirmée par les observations postérieures d'autres savans, et appuyée par tous les faits recueillis (1).

---

les derniers mois d'été; car nous avons remarqué en cent occasions, dans les auteurs anglais, que l'expression *autumnal months* désignait les mois d'août et de septembre, dont les cinq sixièmes appartiennent à l'été.

(Note du traducteur.)

(1) Les faits avancés par Volney tendent à démontrer

En ai-je écrit assez long sur les vents et le temps? Pardonnez-moi d'avoir traité un sujet aussi aride, et encore de l'avoir fait si superficiellement. Le climat de l'Amérique offre tant de singularités, que, si l'on voulait en rechercher les causes, il y aurait matière à une enquête curieuse et très intéressante; mais je suis tout-à-fait incompétente pour traiter de semblables sujets.

Je vous adresse une réponse très peu étudiée à votre dernière lettre. Encore quelques semaines de patience, ma chère amie, et je répondrai de mon mieux à vos questions; du moins, j'y répon-

---

que les vents de sud-ouest des Etats-Unis ne sont autre chose que les vents alisés détournés de leur direction et modifiés, et que par conséquent l'air des contrées occidentales est le même que celui du golfe du Mexique et antérieurement celui des Indes-Occidentales transporté au Kentucky. De cette donnée découle une solution simple et naturelle du problème qui d'abord parut si difficile à résoudre, savoir, pourquoi la température de la région occidentale des Etats-Unis est plus chaude de trois degrés de latitude que celle des états qui bordent l'Atlantique, quoique séparée d'eux seulement par les montagnes des Alleghanys. Si les vents de sud-ouest, dans la région occidentale, tempèrent le froid de l'hiver, ils doivent aussi tempérer les chaleurs de l'été. Ceci ne semble pas clairement admis par Volney; mais je n'ai questionné aucun individu connaissant le territoire de l'Ouest qui n'ait été d'accord avec moi sur ce point.

drai de bouche. Regardez comme une assez grande marque d'affection pour vous que nous abandonnions toute idée de traverser les Alleghanys : nous terminerons pour le moment notre voyage par une visite à Washington, et nous nous embarquerons en mai pour l'Angleterre. Ceci n'a-t-il pas l'air d'un retour ; et croyez-vous maintenant que nous vous tiendrons parole ? Adieu.

LETTRE XXVI.

Le marché de Philadelphie. — Conduite des citoyens. — Manière de dresser et de conduire les chevaux. — Conseil à un émigrant. — Ce qui arrive lorsqu'on amène des domestiques étrangers en Amérique. — Les rédemptionnaires *allemands. — Manière dont se fait l'importation des paysans européens. — Descente de la Delaware. — Lettre du comte de Survilliers* (Joseph Bonaparte). — *Rencontre avec des voyageurs anglais.*

Philadelphie, avril 1820.

Nous sommes, comme vous le voyez, ma chère amie, en route pour Washington; nous venons de quitter le bateau à vapeur de Trenton, pour un autre qui se rend à Baltimore et se trouve en ce moment le long du quai, au bout de la rue du

marché, entouré de bateaux remplis d'aloses, poisson qui me paraît tenir le milieu entre le saumon et le maquereau, et qui se vend un centième (1) la pièce.

Comme cette ville de *quakers* est tranquille! J'écris dans la cabine sans être troublée par aucun bruit, excepté celui des pas de deux hommes qui se promènent sur le pont; et cependant le grand marché de cette ville, le plus considérable peut-être de tous ceux des Etats-Unis, se tient à moins de deux cents verges du lieu où je suis. Nous venons d'y faire un tour, et certes jamais nous ne vîmes une foule plus sage et plus paisible. Je ne sais si toutes les poissonnières sont de la secte des *quakers*; mais, à coup sûr, il y en a peu qui appartiennent à la congrégation de Billingsgate (2). Il faut que je vous dise ce qui m'a frappée, non pas seulement à Philadelphie, où l'on peut supposer que l'esprit de Penn plane encore, mais dans toutes les villes de ce pays que j'ai eu occasion de visiter; c'est la conduite raisonnable des citoyens. Vous ne voyez non-seulement

---

(1) Le centième d'un dollar, c'est-à-dire, environ cinq centimes et demi.

(2) Marché au poisson à Londres.

pas de tumulte dans les rues, mais pas même de querelles; point de ces disputes où les jurons et les coups de poing roulent à l'envi, et qu'on pourrait prendre pour des preuves d'une brutale ignorance, quoique Windhamy ait vu la langue et l'âme de la valeur. L'absence du bruit ne dénote pas plus une absence d'activité, que l'absence d'inhumanité n'indique celle du courage. Si quelqu'un doutait de l'une ou de l'autre de ces propositions, qu'il visite la république américaine et qu'il étudie le caractère et les mœurs de ce peuple, ainsi que sa courte mais intéressante histoire.

J'ai remarqué aux charrettes et aux autres voitures qui se trouvaient sur la place du marché et aux environs les mêmes chevaux bien nourris, bien pansés et bien portans, qui avaient si souvent attiré mon attention en parcourant ce pays. En vérité, je ne me souviens pas d'avoir vu un cheval décharné depuis que j'ai débarqué. Ces animaux semblent se ressentir de l'influence des lois salutaires qui régissent leurs maîtres; cette influence les atteint par contre-coup, après s'être exercée sur le caractère et la condition des fiers coryphées de la création : car lorsqu'un homme nourrit bien son cheval, cela prouve qu'il a du fourrage à lui donner; quand il le traite doucement et le conduit avec la voix plutôt qu'à coups

de fouet, c'est qu'il a du bon sens ou de l'humanité : du bon sens, s'il considère son propre avantage ; et de l'humanité, s'il songe à ce que doit sentir le pauvre animal. C'est une chose admirable de voir comment on dresse un cheval dans ce pays ; on n'emploie pour cela que la douceur. Un habile écuyer, après avoir, pendant un certain temps, flatté, caressé et conduit un cheval neuf par la bride, saute sur son dos sans fouet ni éperons, et continue de le flatter de la main et de la voix, ou le fatigue en le faisant courir, et de la sorte finit par le faire obéir à la bride ou à la parole, avec autant de promptitude et de docilité que le coursier d'un bédouin. Une leçon donnée de la sorte n'est jamais oubliée; et d'une parole, ou bien en sifflant, on fait redoubler de vitesse à un cheval attelé au carrosse, au dearborn ou à la diligence. Dans toutes mes courses je n'ai trouvé qu'un seul conducteur qui fît plus que de faire claquer son fouet en l'air, et encore, je dois le dire, l'homme qui m'offrit cette exception était un Européen.

Si les parens de**** se décident enfin à passer dans ce pays, conseillez-leur surtout de ne pas amener de domestiques avec eux. Les domestiques étrangers sont incontestablement les plus mauvais qu'on puisse avoir ici. Ils ne connaissent pas l'ouvrage que le climat rend nécessaire, et ne

veulent pas faire celui qu'ils faisaient ailleurs. Au bout de quelques semaines, souvent même de quelques jours, au lieu d'être utiles à leurs maîtres, ils deviennent une charge pour eux, ou bien, en leur faisant des demandes exorbitantes et prenant des airs d'importance ridicule, ils forcent ceux-ci à les renvoyer. Vous concevez facilement que des esprits non cultivés sont aptes à mal interpréter la nature de cette égalité qu'une démocratie attribue à tous les hommes. Ceux qui ont été élevés sous ce régime peuvent discerner et reconnaître les distinctions que l'éducation et la condition établissent entre le *gentleman* et l'artisan ; mais ceux qui viennent à peine d'être délivrés des aristocraties européennes, se trouvant dans un pays où tous les hommes sont placés parfaitement de niveau par les lois, se croient assez naturellement métamorphosés de serviteurs en compagnons de leurs maîtres, et tout d'un coup se dépouillent de leur soumission respectueuse pour s'armer d'insolence. Je ne suis, toutefois, pas à même de dire que les plaintes que j'ai entendu faire à ce sujet par mes compatriotes des deux sexes fussent entièrement justes. Il est probable que, dans ces querelles de ménage, il y a souvent des torts des deux côtés : les maîtres et les maîtresses conservent fréquemment un ton qui

peut être toléré en Europe, mais qu'ici leurs laquais et leurs servantes ont appris à trouver insultant ; et de leur côté les domestiques sont trop disposés à s'exagérer l'offense qu'on leur fait, ou trop empressés de saisir l'occasion de régler de vieux comptes, en payant l'impertinence en nature. Si les parens de**** sont parfaitement sûrs de leurs domestiques, et s'ils le sont autant d'eux-mêmes, ils peuvent amener leur maison avec eux sans beaucoup de risques. Je crois, il est vrai, que cela convient rarement ; mais toutes les règles offrent des exceptions. Il faut, au surplus, qu'ils s'attendent à une chose : le lendemain de leur arrivée, on les appellera monsieur et madame**** : s'ils n'ont pas l'air d'y prendre garde, les choses iront fort bien ; mais s'ils demandent pourquoi l'on ne se sert plus des mots de maître et de maîtresse, il y a dix à parier contre un qu'on répondra qu'il n'y a ni maîtres ni serviteurs en Amérique ; que c'est un pays libre ; que tous les hommes sont égaux, etc., etc. ; le tout accompagné d'un hochement de tête et d'une brusque sortie de l'appartement. J'ai été témoin de plusieurs scènes de ce genre, et quelques Américaines de mes amies en ont vu beaucoup plus que moi.

Les**** sont peut-être curieux de savoir quelle espèce de domestiques ils pourront avoir ici.

D'abord ils trouveront dans les villes qui bordent l'Atlantique, où il faut généralement aller chercher les domestiques, beaucoup d'Irlandais et quelques Anglais. Ce sont, pour la plupart, des échappés de la multitude d'émigrans qui arrivent dans le fleuve Saint-Laurent ; à quelques exceptions près, les premiers sont misérables, sales et ignorans ; les derniers, raisonneurs et insolens ; ceux-ci, néanmoins, reprennent quelquefois, au bout d'un an ou deux, leur bonne humeur ainsi que leurs manières primitives, et ils deviennent polis, mais jamais serviles. Il y a chez l'Irlandais quelque chose qui lui attire partout de la compassion. En dépit de sa nonchalante insouciance, sa simplicité et son bon cœur lui font des amis, même parmi cette nation industrieuse. Les Irlandais distingués qui se sont établis en grand nombre dans ces états s'intéressent, comme de raison, à leurs malheureux compatriotes : les sociétés hiberniennes de New-York et de Philadelphie procurent aux uns de l'ouvrage, et nourrissent les autres : ces émigrans font quelquefois d'assez bons journaliers et de passables laboureurs, mais généralement de très médiocres domestiques.

Sur les bords de l'Atlantique, où, dans les états du Nord, la population noire réside principalement, on emploie beaucoup de nègres comme

domestiques. Leurs défauts sont communément l'indolence, et quelquefois un penchant à l'intempérance ainsi qu'à commettre de petites infidélités. Ceux qui emploient des nègres trouvent en général qu'il vaut mieux les employer exclusivement. L'Américain natif, lorsqu'il consent à servir, fait un excellent domestique. Le service, ainsi que je l'ai dit dans une précédente lettre, n'est pas un genre d'occupation pour lequel les citoyens de ce pays soient portés; mais les mêmes qualités qui les en détournent les rendent d'autant plus fidèles quand ils s'y livrent. L'étranger, au surplus, doit bien prendre garde de ne pas blesser leur orgueil : aucun Américain ne souffrira une parole insultante. Leur manière ordinaire de se venger d'un ordre trop impérieux est de quitter la maison sans attendre et même sans demander leur compte. La susceptibilité de l'orgueil américain est quelquefois assez curieuse et passablement divertissante. Il y a quelques mois nous reçûmes à l'improviste la visite d'une femme qui avait été notre domestique l'année d'auparavant. Nous l'avions congédiée parce que nous n'avions plus besoin de ses services, et nous l'avions vue en possession d'une autre place avant de quitter la ville. Ce ne fut pas sans plaisir que je reconnus cette femme, quand elle entra vêtue

proprement, et avec une mine riante qui semblait aussi dire bien des choses. Après quelques salutations préalables, je commençai à m'informer de ce qu'elle avait fait depuis notre départ, et je lui demandai comment elle s'était trouvée dans sa nouvelle condition. « Ce fut chez des étrangers, ma-
» demoiselle, que j'entrai en sortant d'avec vous.
» — « Fort bien, Mary. » — « Ils avaient de sin-
» gulières manières, mademoiselle. » — « En un
» mot, Mary, ils ne vous plaisaient pas? » — « Cer-
» tainement non, mademoiselle. Je les quittai le
» lendemain matin. » — « C'était un peu prompt.
» Il faut qu'ils en aient bien mal usé envers
» vous? — « Ils eurent l'air de douter de mon
» honnêteté, répondit-elle en redressant sa tête. »
— « Vraiment? » — « Oui-da. La dame enferma
» la vaisselle d'argent et même les couverts. » Je ne pus m'empêcher de sourire en lui demandant, « Est-ce là tout, Mary? » — Tout! répondit-
» elle, et le rouge lui monta légèrement au vi-
» sage en répétant ce mot. Je crains, ajouta-t-
» elle, que vous ne pensiez que j'aie agi folle-
» ment, mais je n'étais pas accoutumée à ce
» qu'on me faisait alors. La dame me dit que
» c'était son habitude. En ce cas, madame, ré-
» pondis-je, je vois que nous ne nous convenons
» pas. Je ne saurais rester dans une maison où

» l'on semble douter de mon honnêteté; ainsi je » pense qu'il vaut mieux nous quitter tout de » suite. » — « Et vous le fîtes? » — « Oui, ma- » demoiselle, je m'en allai sur-le-champ. » J'appris avec plaisir que la fierté de cette brave femme n'était plus exposée à de pareilles épreuves. Après quelques circonlocutions, et d'un air embarrassé, elle me dit qu'elle était mariée, et qu'elle avait épousé un homme bon et laborieux.

Vous concevez qu'un caractère de cette trempe exige quelques ménagemens; et c'est en général celui de tous les domestiques dans ce pays. Un maître ou une maîtresse d'une humeur impérieuse seront très mal servis. C'est même un hasard qu'ils soient servis; et s'ils le sont, ce ne peut être que par le rebut des nègres ou par de pauvres émigrans qui jugent à propos de faire transiger leur orgueil avec leur cupidité, et qui probablement se vengent sur la bourse de leurs maîtres des affronts qu'ils en reçoivent. Il y a une erreur dans laquelle les étrangers sont très sujets à tomber, c'est que les noirs forment un *second état* (1); qu'ils jouissent de moins de priviléges, et conséquemment ont moins d'orgueil

---

(1) Ces mots sont en français dans l'original.
(Note du traducteur.)

que les blancs ; et qu'ainsi on peut les traiter impunément *du haut en bas*. Ce n'est guère sans un vif déplaisir que les Européens reconnaissent leur erreur, et trouvent que les priviléges du nègre en Amérique surpassent souvent ceux dont ils jouissent eux-mêmes dans leur propre pays, et que son orgueil égale le leur porté au plus haut degré. Ce pays ne convient véritablement pas à l'homme vain ou impérieux. Celui qui sait respecter la fierté de son semblable, dans quelque condition que la fortune l'ait placé, et qui ne fait pas consister sa propre importance dans la conduite abjecte de ses inférieurs, mais qui, au contraire, sent sa dignité d'homme relevée par celle que s'attribuent les autres, peut vivre dans ce pays paisiblement et commodément, être bien servi, généralement estimé, et civilement traité.

Il y a ici une autre sorte de serviteurs qui sont très utiles au fermier et au *country-gentleman* (1) : ce sont les pauvres paysans suisses et allemands qui arrivent en foule de la Hollande dans ce pays, mais principalement à Philadelphie. La Pensylvanie a été en grande partie

(1) Pour cette expression, voyez tome 1, page 173.

peuplée par des Allemands, et peut-être un tiers de sa population est d'origine allemande; il est donc tout naturel que le torrent de l'émigration qui déborde des rives du Rhin continue de refluer au même endroit. Les règlemens auxquels sont soumis les navires marchands à New-York paraissent fermer ce port aux pauvres émigrans. Tout capitaine qui débarque un étranger doit répondre qu'il ne tombera pas à la charge de la république. S'il est trouvé errant, et sans aveu, à une époque quelconque des trois années qui suivent son arrivée, le capitaine qui l'a débarqué devient comptable des frais de son entretien, et doit payer à l'état une forte amende pour cet objet.

Les Allemands les plus riches, et d'autres habitans philantropes de l'état de Pensylvanie, en maintenant le port de Philadelphie ouvert aux indigens du continent européen, se sont appliqués à soumettre ce commerce (car l'exportation des émigrans est réellement devenue un objet de commerce en Hollande) à des règlemens propres à garantir le territoire pensylvanien d'un déluge de mendians, et les pauvres émigrans d'un manque de foi de la part des marchands auxquels ils confient leur vie et leur liberté. Les navires employés à cette traite sont principale-

ment hollandais ; mais le triste état du commerce l'a étendue à des navires de presque toutes les nations, de l'Angleterre, de l'Amérique, et même des ports de la Baltique. On trouva par conséquent assez difficile de placer des navires étrangers sous la juridiction des lois de l'État. Les premiers règlemens furent dans quelques cas si scandaleusement éludés, que le gouvernement national prit cet objet en considération, et rendit une loi qu'il étendit à tous les ports de l'Union et qui s'est trouvée efficace. En conséquence de cette loi, la traite des émigrans est soumise actuellement à la juridiction du congrès américain, et l'État de Pensylvanie nomme des employés pour s'assurer, que les contrats passés entre les émigrans et les capitaines de navires sont fidèlement exécutés. Tout capitaine est obligé d'entretenir ses émigrans ou *rédemptionnaires*(1), pendant un mois, à partir du jour de leur arrivée dans le port; mais il peut ajouter le montant de cet entretien à celui fixé par la loi pour frais de passage. Cette dette contractée en Hollande s'acquitte selon les facultés de

---

(1) Les émigrans sont ainsi nommés, à cause de la nécessité où la plupart sont de se racheter, comme on le voit par ce qui suit.

(Note du traducteur.)

l'émigrant. S'il a assez d'argent pour payer son passage et celui de sa famille, il l'emploie à cet objet : mais cela arrive rarement; quelquefois il paie un tiers de la dette, et il s'engage envers le capitaine à travailler pendant un temps suffisant pour acquitter le reste, en stipulant que celui-ci peut céder ses droits à un citoyen résidant en Pensylvanie : le plus souvent l'émigrant paie toute la dette en engageant ainsi sa liberté. A son arrivée ici, les lois le protégent efficacement contre les conséquences qui pourraient résulter de son ignorance ou de son imprudence : il ne peut, ou plutôt le capitaine ne peut pour lui, engager, dans aucun cas, sa personne pour un terme plus long que quatre ans; et il ne saurait, sans son consentement, être emmené au-delà des limites de l'État de Pensylvanie. Le gouvernement de cet Etat nomme et salarie un employé qui passe en revue les *rédemptionnaires* à mesure qu'ils arrivent, et qui prend connaissance et rend compte des arrangemens faits par les capitaines qui les ont amenés et les personnes qui achètent leurs services. Les acheteurs doivent se charger de toute la famille, père, mère et enfans, à moins que les *rédemptionnaires* eux-mêmes ne consentent à ce qu'il en soit autrement; les maîtres sont aussi obligés par la loi de pour-

voir à l'habillement et à l'instruction des enfans. Il y a quelques dispositions d'une moindre importance que je ne connais pas parfaitement. Vous voyez qu'il n'est pas peu dispendieux d'employer des *rédemptionnaires* ; au reste, cela présente moins de risques qu'on ne le croirait, les paysans suisses et allemands étant pour la plupart simples, honnêtes, laborieux et très au fait des travaux de la ferme et de la laiterie. Ce mode d'arrangemens est si avantageux à ces émigrans que ceux qui eussent pu payer leur passage en argent se louent ordinairement pour une couple d'années à quelque famille américaine, au milieu de laquelle ils peuvent se familiariser avec le langage et les mœurs de leur nouvelle patrie. J'en ai vu plusieurs exemples en Pensylvanie et même dans les états de New-York et de New-Jersey, où les émigrans avaient consenti de passer. A l'expiration de leur engagement, les *rédemptionnaires* sont souvent pris à gages par leurs maîtres; et alors, s'ils sont économes et ont de l'émulation, ils peuvent avec le temps amasser de quoi acheter quelques acres de terre et se faire une ferme.

On ne saurait certainement s'attendre à voir la nation américaine souffrir que son pays devienne un lazaret pour tous les indigens de l'Europe,

qui, outre leur pauvreté, n'apportent que trop souvent ses accessoires, l'indolence et le vice. Les états qui, par des règlemens semblables à ceux dont j'ai parlé pour l'état de New-York, ferment la porte aux émigrans, agissent probablement avec sagesse. Cet état, après tout, en reçoit beaucoup plus qu'il ne voudrait, par la voie du Canada; et ses habitans sont sujets à assez d'embarras et de dépenses pour leur entretien. On croit généralement en Europe que l'Amérique trouve autant d'avantage à recevoir l'excédant de la population de cette partie du monde, qu'elle en a à la perdre. La chose serait assez plausible si l'excédant de la population de tous les pays n'en était pas généralement la lie. Toutefois on n'a pas à faire aux émigrans des états du centre de l'Europe les mêmes reproches qu'ont mérités parfois ceux qui débordèrent de la France et des îles Britanniques. Les pauvres gens qui abandonnent la Suisse et l'Allemagne sont de simples laboureurs, d'ignorans paysans, qui ici se livrent tranquillement aux travaux qu'ils avaient été forcés d'abandonner en Europe, et deviennent tout d'un coup des citoyens paisibles et laborieux. Leurs préjugés, quels qu'ils puissent être, sont tout-à-fait innocens; et quant à des vices décidés, ils n'en ont généralement aucun. Les pauvres émigrans

anglais n'apportent que trop souvent ici l'air capable et les mœurs corrompues de la population des villes manufacturières et des grands ports de mer; ils sont trop ignorans pour pouvoir apprécier les avantages qu'offre ce pays, et trop savans pour vouloir apprendre quelque chose (1) : mais en leur supposant même de bonnes mœurs, ce qui est rare, ils ne sont pas propres au genre de travail qu'ils peuvent obtenir ici. L'Anglais, en général, ne sait faire qu'une chose, et l'Irlandais, trop souvent, ne sait rien faire. Je les ai vus, dans plusieurs circonstances, employés par pure charité, et leurs femmes et leurs enfans entretenus à rien faire, pendant des semaines et des mois entiers, aux dépens de quelque fermier ou *country-gentleman*. Mais la bienfaisance doit avoir des bornes; et les souverains de l'Europe ne seraient guère fondés à se plaindre, si la république arrêtait l'importation de leur turbulente populace et des mendians qui leur sont si à charge. Le fait est qu'il n'y

---

(1) Les habitans du pays de Galles font exception à cette règle : leurs mœurs se trouvent avoir beaucoup de ressemblance avec celles des paysans allemands, et, par conséquent, leur service est également apprécié en Pensylvanie. Des cargaisons de *rédemptionnaires* welches arrivent souvent dans la Delaware.

a de bonne acquisition pour ce continent que les hommes qui sont une perte pour l'autre, et il est malheureusement vrai que chaque navire qui entre dans les ports américains y amène quelques émigrans de ce caractère. Le patriote anglais doit sentir son cœur se serrer quand il fait cette réflexion. Où sera la force de sa nation quand elle ne se composera plus que de gens gorgés de richesses et de misérables affamés? Les vaches grasses et les vaches maigres de Pharaon, qui se dévorèrent les unes les autres, offrent une allégorie bien vraie!

Avant de cesser de parler des émigrans allemands, je dois, par un sentiment de justice envers la bienfaisante population de Philadelphie, dire quelques mots d'un livre qui a acquis de la considération par l'importance de ses commentateurs. Il n'était peut-être pas possible aux rédacteurs d'un journal très répandu en Angleterre (1) de découvrir la fausseté des assertions du voyageur dont ils analysaient l'ouvrage; mais, avant de les confirmer par leurs propres assertions, il était naturel de supposer qu'ils auraient pris la peine

---

(1) Le *Quarterly-Review*, ouvrage périodique, écrit sous l'influence ministérielle, et dont les principaux rédacteurs occupent des places du gouvernement.

(Note du traducteur.)

d'examiner attentivement le sujet sur lequel ils voulaient écrire. C'est une chose vraiment affligeante que de voir les vertus d'une population défigurées au point de devenir un sujet de blâme et de calomnie. Que Philadelphie, qui a été assez humaine pour ouvrir son port aux infortunés qui meurent de faim en Europe, quand les autres états ont fermé les leurs, soit spécialement choisie pour objet de diffamation, la chose n'est pas moins étrange que révoltante (1).

M. Fearon a donné sur un navire qu'il trouva dans ce port (celui de Philadelphie), des détails que leur apparente minutie rendait propres à obtenir une pleine croyance. Il a persuadé au public anglais que le *Bubona*, qu'il dit avoir visité, et qu'il décrit comme encombré de malheureux allemands, était un navire américain, commandé par un Américain, et appartenant à des Américains. Je suis fâchée de le dire, mais le *Bubona* était un brick anglais du port de Sunderland, commandé et manœuvré par des Anglais, et ayant des Anglais pour propriétaires.

---

(1) Les *rédemptionnaires* abordent aussi à Baltimore. Je crois que les règlemens de ce port, en ce qui concerne les émigrans, diffèrent peu de ceux de Philadelphie.

C'était en outre un de ces navires qui, par la raison que les lois de la Pensylvanie ne pouvaient les frapper, obligèrent de recourir au congrès national, et provoquèrent ces lois efficaces dont j'ai parlé plus haut. Je vous prie de communiquer ces explications à votre ami ***, qui jugera d'après cet échantillon jusqu'à quel point les esquisses de M. Fearon ont été tracées avec exactitude. Les navires employés à ce genre de commerce (qui, loin de mériter le nom *d'infâme* que lui donne le journaliste, est, dans son principe comme dans ses résultats, essentiellement humain) sont, ainsi que je l'ai déjà dit, principalement hollandais, et non pas anglais, comme l'exemple du *Bubona*, s'il eût été correctement cité par M. Fearon, aurait pu le faire croire; ni américains, comme le déclare le journaliste.

La plus légère connaissance des règlemens sévères auxquels sont soumis les navires américains et leurs capitaines aurait épargné une grande partie des faux exposés qui ont paru dans les voyages et les journaux anglais. Ces règlemens, soigneusement exécutés, ont élevé la réputation des marchands américains dans toute l'Europe, et rendu la loi adoptée par le congrès national, moins nécessaire à l'égard de

leurs propres vaisseaux qu'envers ceux des autres nations (1). . . . .

. . . .

. . . .

En revenant ici, nous nous informâmes de Joseph Bonaparte, et nous apprîmes qu'il était sur le point d'acheter ou de louer une maison sur la Delaware, à environ dix mille au-dessous des ruines de son ancienne résidence. Ce voi-

---

(1) Les renseignemens donnés dans le texte furent en premier lieu communiqués à l'auteur par un Anglais qui avait long-temps habité Philadelphie; elle en obtint ensuite la confirmation de différentes manières également authentiques. Le lecteur les trouvera plus détaillés dans le dix-huitième article du vingt-septième numéro et dans le premier article du vingt-huitième numéro du *North American Review*. Afin que le journaliste anglais dont l'auteur a parlé dans le texte soit pleinement convaincu de l'exactitude de ses assertions, elle extrait du journal de Boston l'attestation d'un noble Allemand envoyé en Amérique par le ministre plénipotentiaire du roi des Pays-Bas à la diète germanique, pour tâcher d'obtenir qu'on reçût davantage d'émigrans allemands en Pensylvanie, et pour examiner leur condition dans ce pays. Dans la même année et le même mois où M. Fearon écrivit le passage qui concerne les navires employés à ce commerce, l'envoyé allemand écrivait ce qui suit. « Ce sont ordinairement des navires hollandais, et parfois des américains,

sinage lui est devenu cher par la conduite amicale des habitans envers lui à l'occasion de son dernier malheur. Vous avez probablement lu dans les journaux, si je ne vous l'ai pas écrit, que la maison où nous le visitâmes l'été dernier a été consumée de fond en comble. Ses Canovas furent pour la plupart sauvés, car il n'y en eut que trois de détruits, mais c'étaient trois des plus précieux; on sauva également ses tableaux et une grande partie de ses livres : néanmoins la perte a été considérable; et, s'il est vrai qu'elle comprend quelques papiers de famille d'une grande importance, elle est peut-être irréparable. Le comte de Survilliers, revenant de Philadelphie, arriva chez lui au moment où le toit s'écroulait. Tous les habitans du voisinage

---

des suédois, des russes et des anglais qui transportent les émigrans en Amérique. Les navires employés à ce service sont communément mauvais, vieux et peu capables de tenir la mer, et leurs capitaines sont des hommes ignorans, inexpérimentés et brutaux. Les navires américains sont les meilleurs, et méritent la préférence sur les autres; ils marchent mieux, le traitement des émigrans y est meilleur, et la responsabilité des capitaines plus grande. » Ceci explique comment la loi rendue par le congrès était dirigée plutôt contre les navires étrangers que contre les bâtimens américains.

étaient rassemblés, et hommes et femmes s'efforçaient, au péril de leur vie, à sauver ses effets; il fut obligé de les rappeler et même de les arracher de force du foyer de l'incendie. Il paraît avoir été un peu étonné de l'honnêteté de ses voisins; et j'ai ouï dire que, de leur côté, ceux-ci ne furent pas moins étonnés de son étonnement. Il est possible que sa lettre de remercîmens n'ait pas paru dans vos journaux ; (1) en tout cas je vous l'envoie dans ce paquet.

Lettre du comte de Survilliers (Joseph Bonaparte) *au sujet de l'incendie de sa maison, adressée à William Snowdon, juge de paix à Bordentown.*

Point-Breeze, 8 janvier 1820.

Monsieur, vous m'avez témoigné tant d'intérêt depuis que je suis dans ce pays, et particulièrement depuis l'événement du 4 de ce mois, que je ne puis douter que vous trouviez du

(1) Cette lettre a été insérée dans les journaux anglais; mais nous ne nous souvenons pas de l'avoir vue reproduite par les feuilles françaises. D'après sa date, elle a dû arriver en France vers l'époque où la censure venait d'être établie; et, dans ce cas, il serait possible qu'on en eût défendu l'insertion. *(Note du traducteur.)*

plaisir à faire connaître à vos concitoyens combien je suis sensible à tout ce qu'ils ont fait pour moi dans cette occasion. J'étais absent de ma maison; ils se rassemblèrent par un mouvement spontané, à la première apparence de l'incendie, qu'ils combattirent avec courage et persévérance; et quand ils virent qu'il était impossible de l'éteindre, ils s'efforcèrent de sauver tout ce que les flammes n'avaient pas détruit avant leur arrivée et la mienne.

Meubles, statues, tableaux, argent, vaisselle, bijoux, linge, livres, en un mot tout ce qui ne fut pas consumé a été fidèlement remis entre les mains des gens de ma maison. Dans la nuit de l'incendie, et le lendemain, il m'a été rapporté par des ouvriers, des tiroirs où j'ai retrouvé, sans qu'il y manquât la moindre chose, des pièces de monnaie, des médailles d'or, et des bijoux précieux qui eussent pu être pris impunément. Cet évènement m'a prouvé combien les habitans de Bordentown apprécient l'intérêt que je leur ai toujours porté, et fait voir qu'en général les hommes sont bons lorsqu'ils ne sont pas pervertis dans leur jeunesse par une mauvaise éducation, lorsqu'ils maintiennent leur dignité d'hommes, et sentent que la vraie grandeur est dans l'âme et dépend de nous.

Je ne dois pas oublier, dans cette occasion, de répéter ce que j'ai dit si souvent, que les Américains sont le peuple le plus heureux que j'aie connu ; bien plus heureux encore s'ils conçoivent tout leur bonheur.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma sincère estime.

Votre, etc.

JOSEPH, *comte de* SURVILLIERS.

Pendant que j'écrivais, notre bâtiment marchait et faisait plusieurs milles en descendant la Delaware. Nous avons été passablement secoués ; le vent s'est élevé tout d'un coup et maintenant souffle en ouragan ; nous aurons probablement un mauvais passage. Il faut que je monte sur le pont et que je voie quels sont les autres passagers. Je viens d'entrevoir à la porte de la cabine une figure qui avait bien l'air anglais, et j'entends actuellement sur l'escalier une phrase prononcée avec l'accent du Lancashire, ce qui prouve que je suis physionomiste. Il y a aussi une mante grise qui ne me semble pas à la mode dans ce pays. A propos de cette mante, je dois exprimer la peine que me fait éprouver le trop fréquent *déficit* d'un semblable article dans la garde-robe d'une dame américaine. En vérité, j'ai senti mes dents claquer

chaque fois que j'ai vu, dans les rues de New-York, au mois de janvier, et quand le mercure n'était qu'à quelques degrés au-dessus de zéro (1), des troupes de jeunes femmes sous un costume qui eût pu convenir à Euphrosine dans les beaux jours de mai : ces délicates créatures n'avaient pas de fourrures, pas de bottines, ni de bas drapés, ni même de vêtemens de laine; mais de la soie, des plumes et de petits souliers; et elles semblaient aussi gaies que le ciel qui brillait au-dessus de leur tête ou que la neige éblouissante qu'elles foulaient d'un pied léger. Mais il résulte des conséquences sérieuses de se jouer ainsi de la jeunesse et de la santé; et l'abondance des consomptions prouve le danger et la folie de ce sacrifice de la commodité à l'élégance. C'est, à coup sûr, une chose cruelle que d'enterrer une jolie jambe dans une bottine fourrée ou dans un bas drapé, et une belle poitrine et une taille délicate sous une redingote à triple collet; mais j'en appelle au bon sens de mes belles amies de ce

---

(1) Ceci se rapporte au thermomètre Fahrenheit dont le point zéro correspond à quatorze degrés de froid, selon Réaumur. Ainsi l'auteur entend parler d'un froid de dix à douze degrés de notre thermomètre.

(Note du traducteur.)

pays; n'est-il pas plus cruel encore d'être perclus de rhumatismes, tourmenté du mal de dents, ou enlevé de ce monde à la fleur de la jeunesse par une maladie longue et douloureuse? Je voudrais que Franklin vécût encore pour leur faire sentir la folie de sacrifier la santé et la vie sur l'autel de la mode. Il leur en dirait plus dans une jolie fable d'une dizaine de vers, qu'un verbeux moraliste ou un savant médecin dans une dissertation de mille pages. Mais écouteraient-elles un vieux sage plus qu'elles ne m'écoutent? Il faut que la jeunesse achète son expérience; et la sagesse de nos pères reste ordinairement sur la planche jusqu'à ce que nous ayons donné sur tous les écueils dont elle nous aurait préservés.

LETTRE XXVII.

Baltimore. — La fièvre jaune à Fells-Point. — Aspect général de la ville. — Remarques diverses.

Baltimore, avril 1820.

NOTRE bateau à vapeur toucha le quai de cette ville entre deux et trois heures du matin, mais si doucement, que, sans le bruit de la machine qui cessa tout d'un coup, nous ne nous en fussions pas doutés. En montant sur le pont, un peu avant le lever du soleil, nous reçûmes les dernières gouttes d'une ondée de printemps que nous avions entendue pendant quelque temps tomber au-dessus de nos têtes, et qui nous avait fait craindre une vilaine fin de voyage : mais plus la guerre est terrible, plus tôt vient la paix, dit un proverbe vulgaire que vous me blâmerez peut-être de citer ; et un nuage qui, dans notre île brumeuse, met une

semaine ou un mois à se fondre, le fait ici en quelques minutes. J'ai vu pleuvoir dans ce pays, et j'ai même reçu la pluie sur mes épaules, quand elle tombait avec une telle abondance, qu'on eût dit qu'une trombe venait de crever. Dans ces occasions, il faut voir quel mouvement se donnent les pauvres diables exposés à l'inclémence du liquide élément : le cavalier siffle son cheval, qui, de son côté, semble ne pas attendre le signal de son maître pour redoubler de vitesse; tandis que le piéton prend ses jambes à son cou et se met à courir comme s'il avait la mort à ses trousses. J'ai souvent comparé en idée une scène de ce genre avec celle que présente une rue ou bien une grande route en Angleterre, quand le ciel pleure, du soleil levant au soleil couchant. Là le tranquille passant, avec son chapeau rabattu, sa redingote boutonnée jusqu'en haut, et son parapluie tout dégouttant d'eau, suit son chemin d'un pas mesuré, et avec un visage annonçant qu'il est tout-à-fait résigné, et qu'il n'attend de compassion ni des élémens ni de ses semblables.

Cette ville est singulièrement propre et jolie; je dirai même qu'elle est belle. Il est possible qu'à l'instant où je l'ai regardée pour la première fois, elle dût un peu de sa beauté à l'heure, à la saison et à la douce ondée de printemps qui venait de

tomber; mais quelle chose, dans le monde, ne doit pas au temps et à la circonstance une partie de ce qui la distingue en bien ou en mal? Nous sortîmes de notre cabine dès l'aube du jour et nous nous promenâmes pendant quelque temps sur le pont spacieux de notre superbe bateau à vapeur, afin de jouir de la scène qui se déployait autour de nous, et du moment qui lui prêtait tant de charmes. Tout était encore silencieux dans la ville : c'était le silence des forêts non encore explorées de l'Ouest; le bruit même d'un pas solitaire ne se faisait entendre ni sur les quais, ni dans les rues qui venaient y aboutir; on ne voyait pas une figure humaine sur le pont ni dans le grément des navires qui nous entouraient; l'air enfin semblait dormir, et les eaux de la petite baie formée par un enfoncement de la rive du Potapsco, étaient immobiles comme les masses de vapeurs épaisses qui planaient au-dessus d'elles. Il y a quelque chose de singulièrement impressif dans cette absence de son et de mouvement, dans cette espèce de mort au sein des demeures humaines. Des milliers d'individus reposent; leurs espérances, leurs craintes, leurs peines et leurs ambitions, tout est noyé dans l'oubli; ils ne prévoient pas et ne redoutent point les obstacles, les contrariétés, les peines et les fatigues que le jour

gros d'événemens, va leur apporter. S'il est un instant où l'on se sente plus qu'en tout autre disposé à moraliser sur le destin et la condition de l'homme, c'est le point du jour. Le silence de la terre et du ciel paraît plus profond encore qu'au milieu de la nuit, surtout quand l'esprit le compare avec le tumulte et le mouvement de la vie qui vont sitôt lui succéder. Au sein même de la morne solitude des forêts américaines, j'ai ressenti tout le calme de cet instant : le sombre feuillage m'a paru plus immobile, les eaux m'ont semblé dormir plus profondément, les brouillards planer plus denses, le travail de la nature être interrompu, son œil maternel fermé et son pouls arrêté (1).

La pointe avancée qui forme un des côtés du port où nous étions amarrés, et qui est bordée de quais, fut le siége de l'épidémie dont on a publié, l'automne dernier, des relations si effrayantes et si exagérées; cependant le mal,

---

(1) Nous avons déjà eu occasion de réclamer l'indulgence des lecteurs pour des figures de ce genre; nous les prions encore de se rappeler que nous ne faisons que traduire, sans prétendre donner à certains passages toute la beauté qu'ils ont dans la langue originale, et qui tient au génie particulier de cette langue.

(Note du traducteur.)

quoique moindre qu'on ne l'a dit, était suffisamment alarmant. Quand on considère le caractère de malignité de la maladie, l'agrandissement successif du théâtre de ses ravages, son invasion subite, la rapidité de ses progrès, l'aspect dégoûtant qu'elle présente dans son dernier période, et qui rend la malheureuse victime de sa fureur un objet de dégoût même pour les yeux de l'affection; mais par-dessus tout l'incertitude qui, excepté dans certains districts (1), a existé sur les causes de son apparition et la manière dont ses progrès pouvaient être arrêtés, on conçoit parfaitement la terreur que son nom seul excite dans les villes qui n'ont été visitées par ce fléau qu'à de longs intervalles, et où la tradition transmet sous des couleurs de plus en plus effrayantes la peinture de ses anciens ravages et des horreurs qui les accompagnèrent.

Bien que, dans cette ville, le théâtre de la contagion ait été plus étendu qu'à New-York. ses limites furent également marquées. Il aurait

---

(1) Quelques districts des états du Sud confinant à l'Atlantique, où la maladie régnant plus ou moins continuellement, sa nature est mieux connue, l'imagination plus familiarisée avec ses terreurs, et les constitutions plus à l'épreuve de ses funestes effets.

été possible de tirer une ligne en-deçà de laquelle on eût pu demeurer impunément, et au-delà de laquelle on devait trouver la mort. Si cette ligne avait été tracée, surtout à la première apparition de la maladie, sans lui donner le temps d'étendre son domaine (car l'air infecté se répandant successivement, là où l'on pouvait respirer sans danger un jour, le lendemain on respirait le venin), et si les habitans malades ou bien portans eussent été éloignés du théâtre de la contagion, comme je vous ai écrit qu'on le fit à New-York avec un plein succès, la maladie fût morte à sa naissance, au lieu de se répandre comme elle le fit jusqu'à ce que le froid vînt la tuer. L'erreur qui s'accrédita ici, comme à Boston, savoir, que la maladie avait été apportée par un navire venu du Sud, empêcha qu'on ne prît cette précaution, et qu'on n'appliquât aucun remède à la véritable cause du mal. Cette cause cependant était si apparente qu'il n'y avait que l'entêtement avec lequel on s'attache à un système favori qui pût aveugler sur son existence (1). Le

(1) On trouve dans le vingt-septième numéro du *North American Review* quelques détails curieux sur la fièvre épidémique qui se manifesta à Boston, New-York et Baltimore, pendant l'automne de 1819.

foyer de la maladie fut ici, comme à New-York, Les eaux stagnantes des ports où les habitans du voisinage avaient l'habitude de jeter les ordures de leur cuisine et d'autres immondices. Les chaleurs intenses et extraordinairement prolongées de l'été ne pouvaient manquer d'en faire des réservoirs de putridité. D'un autre côté, les quais et beaucoup de maisons adjacentes avaient été bâtis sur un sol artificiel que l'eau minait et dont elle faisait un cloaque propre à nourrir la contagion sinon à ce qu'elle y prît naissance. Il faut espérer que la possibilité d'une explosion spontanée de la maladie est suffisamment établie pour ne laisser aucun doute dans l'esprit des habitans des villes septentrionales sur l'impérieuse nécessité d'une propreté extrême, qui peut seule prévenir l'apparition de la fièvre jaune, dans le cas où les chaleurs auraient une intensité et une durée extraordinaires. Ce qui sous un climat tempéré pourrait passer pour de la minutie dans ce genre, doit suffire à peine pour maintenir l'atmosphère pure dans les quartiers bas et populeux de villes exposées à un soleil qui élève le mercure jusqu'à 90° et plus (1),

---

(1) Selon Fahrenheit, c'est-à-dire vingt-six degrés et plus du thermomètre de Réaumur. *(Note du traducteur.)*

pendant nombre de jours de suite. Tandis que l'air infecté se répandait à Fells-Point et dans les rues basses qui l'avoisinent, les parties hautes de la ville étaient parfaitement saines, quoiqu'on y transportât des malades; la maladie ne s'y déclara pas, et, après que la première frayeur fut calmée, on ne l'y appréhenda même pas beaucoup.

Nous avons trouvé l'été dans cette ville. Quand nous quittâmes New-York, quoique le gazon eût repris tout d'un coup sa brillante verdure, il n'y avait pas encore la moindre apparence de feuilles, excepté aux arbres les plus précoces, dont les bourgeons étaient près de s'ouvrir. A Philadelphie je remarquai quelques taches vertes sur les branches; mais ici il me sembla que je débarquais dans un pays enchanté. En quittant le navire, nous entrâmes dans une rue large et propre, bordée de peupliers odorans, dont les jeunes feuilles, sur lesquelles brillaient encore des gouttes de pluie, parfumaient l'air. Nous nous avançâmes dans la ville avec nos nouveaux compagnons. . . . mais, à propos, vous ne savez pas qui ils sont. Je vous ai parlé dans ma dernière lettre d'une figure anglaise et d'une mante grise; cela ne promettait pas beaucoup. Quant à la première, faites exception de celle que je veux dire et de

quelques autres que vous connaissez, mais qui ont été assez long-temps exposées au soleil brûlant de l'Amérique pour avoir presque perdu leur caractère natif; exceptez-les donc, et j'avouerai, dût cet aveu déplaire à mes compatriotes, que l'aspect d'une figure anglaise m'a rarement causé beaucoup de satisfaction de ce côté de l'Atlantique. Voltaire a peint un *mylord* en voyage. Le portrait qu'il en a fait pourrait convenir ici à plus d'un *mister* (1) et à plusieurs lords aussi; car quelques faces nobles se sont fait voir par-ci par-là dans ce pays de simples citoyens; et toutes ne ressemblaient pas à celle du modeste, poli et éclairé Selkirk. Si j'étais disposée à jouer sur les mots, je dirais que le peuple anglais est aussi mal représenté ici qu'en Angleterre. Les voyageurs qui, le plus ordinairement, font à cette terre républicaine l'honneur d'y poser le pied, sont des échappés du Canada, qui, en outre, de leurs allées et venues de ce pays en Europe, et *vice versâ*, par la voie de New-York (comme étant un port plus commode que Montreal ou Quebec), condescendent quelquefois jusqu'à venir s'ennuyer, pendant un ou deux mois de l'été, à examiner quelques parties de cette grande fourmilière de présomptueux

(1) Monsieur.

démocrates placée au midi de leur pays, parcourent quelques villes américaines, sans regarder ni à droite ni à gauche, et prennent la main que leur tendent les citoyens de ces républiques, afin de pouvoir à loisir, et quand l'occasion s'en présentera, tourner en ridicule les manières et calomnier le caractère du peuple dont ils ont reçu l'hospitalité. Comment des hommes peuvent-ils respirer l'air de cette terre de liberté, dont les rivages sacrés sont en vue des leurs, sans respirer en même temps quelques parcelles de l'esprit d'indépendance? Comment peuvent-ils voir ce pays, contempler le tableau réjouissant de sa prospérité, ses bourgs et ses villes qui semblent sortir comme par enchantement du sein de la terre, sa population active et industrieuse se répandant sur un sol sans bornes et d'une inépuisable fertilité, et portant au sein de déserts jusqu'alors visités seulement par le sauvage et sa proie, les arts de la paix, les lumières de la science, toutes les richesses et tous les bienfaits de la civilisation; comment, dis-je, peuvent-ils contempler ce spectacle aussi nouveau que magnifique, sans sentir leur cœur s'épanouir de joie, d'orgueil et de sympathie? Et pourtant nos compatriotes iront souvent du Dan au Beersheba de cette république, fermant leur cœur à tout senti-

ment généreux, et leur esprit à toute conviction; n'éprouvant et par conséquent ne faisant éprouver que des désagrémens; et ils retourneront dans la terre de leurs aïeux pour calomnier, sous le nom des Etats-Unis, le nom sacré de la liberté, et sous celui de leur peuple, les vertus publiques et le bonheur privé. Mais quel singulier exorde pour arriver à la figure anglaise et à la mante grise! Je ne connais à ceux qui les portent rien de commun avec les voyageurs dont je viens de parler. Les choses, au reste, s'associent aussi souvent dans notre esprit par contraste que par ressemblance, et c'est le cas au sujet de la figure anglaise et de la mante grise avec qui je vais vous faire faire connaissance, sans plus de préambule. A qui pensez-vous qu'appartienne la figure? Je vous le donne en mille, et vous ne le devinerez pas. Vous souvenez-vous d'avoir vu, il y a quelque vingt-six ans, à votre maison de****, un jeune homme appelé Taylor? Je m'attendais peu à trouver dans l'étranger frais et vigoureux, et qui portait ses années si légèrement que j'hésitais à lui donner la cinquantaine, une ancienne connaissance de ma plus chère amie. Ce ne fut qu'après avoir long-temps causé avec lui et ses compagnons que je fis cette découverte; vous pouvez croire qu'elle n'affaiblit pas le lien qu'une

similitude d'opinions sur les sujets que nous avions traités auparavant avait établi entre nous. Il vous sera agréable d'apprendre que votre ancien ami a conservé dans l'âge mûr les sentimens honorables de sa jeunesse : ce n'est pas un petit mérite; du moins, n'est-il pas commun dans la vieille Europe, dont les gouvernans manquent si rarement de trouver que le patriote peut finir par se laisser gagner. Ses compagnons sont une dame et un *gentleman* du Lincolnshire, dont la société nous procure tant de plaisir, que nous regrettons vivement que la fortune n'ait pas été assez bonne pour nous réunir plus tôt. Pendant notre voyage, en descendant la Delaware, nous fûmes trop tourmentés par le vent qui nous soufflait avec violence dans le visage, pour avoir envie de faire la conversation; mais quand vers le soir nous changeâmes de manière de voyager, et nous nous trouvâmes emprisonnés dans une voiture avec trois voyageurs anglais, nous commençâmes à examiner leurs figures; leur langage ne nous déplaisant point, et le nôtre ne leur déplaisant peut-être pas non plus, l'entretien commença.

Il y a dans la vie peu d'incidens plus agréables que ceux qui, au sein d'une terre étrangère, réunissent des voyageurs du même pays; c'est-à-

dire quand ils ne sont pas du genre de Matthew Bramble, de Smelfungus (1) ou de*****. Quand nous atteignîmes la rivière d'Elk, les vents s'étaient endormis, et l'heure et la fatigue de notre voyage semblaient nous inviter à en faire autant; mais quand nous nous retrouvâmes à bord d'un bateau à vapeur sur le pont duquel nous pouvions nous tenir debout sans avoir à lutter contre la troupe furibonde des enfans d'Eole, nous ne nous sentîmes pas disposés à nous séparer avant d'avoir comparé nos opinions et échangé beaucoup de notions sur le pays où nous venions de nous rencontrer. A Baltimore, nous ne fûmes pas plus disposés à nous quitter; et comme nos compagnons allaient aussi à Washington, où ils avaient passé la plus grande partie de l'hiver, nous nous arrangeâmes pour voyager ensemble, et nous commençâmes par aller de compagnie jeter un coup d'œil rapide sur la ville.

Baltimore n'offre pas la preuve la moins frappante des progrès étonnans et presque incon-

---

(1) *Matthew Bramble*, l'un des personnages du roman de Smollett intitulé *Humphry Clinker*; *Smelfungus*, personnage du *Sentimental Journey* de Sterne.

(Note du traducteur.)

cevables de ce pays. A l'époque de la révolution, il y a quarante-cinq ans, cette ville, qui contient aujourd'hui une population de soixante-cinq mille âmes, et a toute l'apparence d'une belle et riche capitale, renfermait tout au plus une trentaine de maisons en charpente, peintes ou non peintes, et à peu près autant de huttes en bois. Si cela ne vous confond pas, cela m'a presque confondue. Les Hollandais ni leurs descendans n'ont point fait ici les fonctions d'ingénieurs, comme à New-York, où, dès qu'une rue est projetée, on débarrasse le sol de toute inégalité, comme si l'on voulait conserver à la ville l'air d'avoir été transportée toute faite de la Hollande, ainsi que la *santa casa di Loretto* le fut de Jérusalem. Baltimore, au contraire, est bâtie sur trois jolies collines; ses rues, sans avoir la fatigante régularité et la similitude parfaite qu'offrent celles de Philadelphie, sont également propres, gaies et agréablement ornées d'arbres; le peuplier, qui, dans la campagne, blesse non-seulement la vue, mais encore l'esprit, parce qu'il est à la fois dépourvu de beauté et d'utilité, produit un singulier effet dans une ville où sa forme *architecturale* se trouve en harmonie avec la régularité et la propreté qui règnent de toutes parts. Je n'entends pas néanmoins

préférer le peuplier à de plus nobles arbres qui, indépendamment de leur plus grande beauté, ont encore l'avantage de la force et de la durée, et ne sont pas, comme celui-ci l'est fréquemment, couverts de chenilles qui dépouillent les branches de leur feuillage au milieu de l'été, et tombent par milliers sur les passans. Pour se débarrasser de ces insectes, les citoyens de New-York ont coupé leurs peupliers ; mais j'avoue que, nonobstant mon dégoût pour les chenilles, je ne vis pas tomber sans regret un seul de ces arbres coupables, et avec d'autant plus de raison que je ne voyais pas de dispositions prises pour les remplacer par des arbres de la forêt. Je souhaiterais que les propriétaires dans les villes américaines se rappelassent à ce sujet, comme sur toute autre chose, l'avis de Franklin, dont l'esprit sage, embrassant les infiniment petits comme les infiniment grands, ne regardait comme au-dessous de lui rien de ce qui avait rapport à la commodité et au bien-être de l'homme.

On trouve ici, comme à Philadelphie, des maisons en brique bien peintes, des portes blanches, avec leur marteau du plus brillant poli, et leur seuil de marbre blanc, et des fenêtres garnies de persiennes vertes. On a apporté une grande attention et consacré de fortes sommes

à l'érection des édifices publics, qui toutefois ne sont remarquables que par la propreté et la commodité, mais offrent rarement quelque beauté sous le rapport de l'architecture. On élève maintenant plusieurs constructions d'un genre différent, et dans un style qui fera honneur au goût et à l'esprit public des habitans. J'ai même ouï dire que les citoyens de Baltimore avaient été taxés d'extravagance à ce sujet. Quoi qu'il en soit, nous pensâmes leur avoir beaucoup d'obligation quand, dans un moment où nous étions accablés par la fatigue et le défaut de sommeil, nous nous trouvâmes tout d'un coup auprès d'une grande fontaine dont l'eau fraîche et limpide coulait en murmurant sur un beau pavé de marbre. Au milieu d'une place voisine, on élevait une colonne d'un style simple à la mémoire des citoyens qui périrent en défendant la ville vers la fin de la dernière guerre. Le piédestal contient une table en pierre blanche sur laquelle on a gravé les noms de ceux qui sont enterrés sous ce monument. Le militaire de profession et le froid politique souriraient en voyant cette liste de quelques centaines de noms. Je ne puis opposer un plus beau contraste aux sentimens de ces hommes qu'en vous racontant une anecdote que je me rappelle en ce moment. Pendant la der-

nière guerre, un corps de milices américaines avait repoussé une troupe d'ennemis, et les poursuivait vers leurs navires, quand l'officier commandant ordonna tout d'un coup de cesser la poursuite. Un citoyen, surpris et irrité de cet ordre, parce qu'il croyait possible de couper la retraite aux ennemis, représenta d'un ton de reproche qu'avant qu'ils eussent pu regagner leurs embarcations, les deux tiers auraient été tués ou faits prisonniers. « C'est vrai, répondit tranquillement l'officier (toutefois après avoir fait » exécuter son ordre), nous aurions pu, en perdant une douzaine d'hommes, en faire perdre » à l'ennemi quelques centaines; mais qu'eussent » été les premiers? des fils, des époux, des pères, » et des citoyens utiles; et les autres? des hommes qui se battent pour de l'argent : l'une de » ces deux pertes pouvait-elle balancer l'autre? »

Quand nous lisons la fin glorieuse des trois cents Grecs aux Thermopyles, nous sentons quelque chose de plus qu'en lisant celle des légions de Varus dans les déserts de la Germanie : aussi, je l'avoue, je contemplai ce modeste mausolée élevé à la mémoire de quelques simples citoyens morts en défendant leurs foyers, et dont les corps furent baignés des larmes de leurs mères, de leurs épou-

ses et de leurs enfans, avec plus d'intérêt que les plus orgueilleux des monumens érigés aux milliers de victimes d'une ambition royale. Je doute que ce sentiment me soit particulier, c'est-à-dire que je doute que les monumens les plus pompeux qui ornent les empires de l'Europe soient regardés avec un intérêt aussi vif et aussi durable, par les peuples de cette partie du monde, que celui dont je parle l'est par les citoyens des républiques américaines. En Europe, la gloire devient trop souvent un monopole, et l'honneur le partage de l'homme qui, poussé par son ambition personnelle, ou soumettant ses talens militaires à l'ambition d'un maître, conduit des myriades d'hommes obscurs au champ du carnage, et place sur son seul front des lauriers trempés dans la sueur et le sang des milliers de morts et de mourans qui l'environnent. Doit-on croire que, le premier accès de démence de la multitude une fois calmé, elle voie dans les orgueilleux trophées marqués du nom d'un Napoléon ou d'un Wellington, de quoi réveiller son affection ou même son orgueil? Le héros qui vit dans les cœurs d'un peuple n'est pas celui qui a fait les plus nombreuses et les plus brillantes conquêtes, qui s'est signalé par les plus étonnans exploits, et qui a vu les monumens les plus dispendieux élevés en son honneur:

c'est celui qui a combattu pour l'existence ou pour la défense de sa patrie, dont l'activité et l'énergie se sont exercées, non pas tant à détruire les ennemis de cette patrie qu'à protéger ses enfans; c'est celui qui, faisant sa cause de celle de la nation, en est aussi l'ornement et la gloire. Le char des Césars était suivi par une multitude enthousiaste, et leurs exploits revivent dans les annales de leur empire; mais leurs noms ne vécurent pas autant dans le cœur des Romains que ceux de Camille et de Fabius qui furent les sauveurs de la république. Nous avons vu les aigles de Napoléon renversées, et son nom cesser d'être prononcé par son peuple; mais les monumens élevés à la mémoire de Washington sont à l'abri des atteintes de la fortune et du temps : assis dans le cœur des citoyens de l'Amérique, leur nombre s'accroît à mesure qu'il naît un enfant à la république, et ils dureront autant que la nation dont il a contribué à fonder l'indépendance. C'est ainsi que celui qu'on a érigé ici à quelques simples citoyens fait plus d'impression sur l'esprit de l'homme qui le contemple, que les plus orgueilleux trophées élevés à des milliers de mercenaires inconnus qui se sont fait tuer, sans savoir pourquoi, au sein d'une contrée étrangère.

Il serait difficile d'imaginer une scène plus in-

téressante que celle que présenta Baltimore pendant le combat que ce monument est destiné à rappeler. Si l'incendie de Washington souleva tout le continent américain, il éveilla plus particulièrement le courage et les craintes des habitans de Baltimore, qui, des hauteurs de leur ville, apercevaient dans l'atmosphère la réverbération des flammes du capitole. Ils s'attendirent à une attaque; mais, durant le court intervalle qui, contre leur attente, s'écoula avant que l'ennemi ne remontât la Chesapeake, ils ne perdirent pas un moment. La population entière travailla sans relâche à élever des retranchemens et des batteries; les volontaires arrivèrent en foule des Etats voisins de Pensylvanie et de Virginie, et les citoyens les plus distingués du Maryland se placèrent dans les rangs des bataillons réunis autour de la ville. Le jour et la nuit du combat, Baltimore n'était plus peuplée que de femmes et d'enfans en bas âge; tous les hommes, depuis le vieillard décrépit jusqu'au jeune garçon dont les bras pouvaient à peine soulever un fusil, étaient hors des murs, faisant le métier de soldat. Le général Ross fut tué, dit-on, par un jeune imberbe, pour la main duquel la carabine qu'il tira avec tant de justesse semblait trop pesante. La guerre prend dans ce pays un caractère si différent de

celui qu'elle présente en Europe, qu'il est impossible de l'envisager avec les mêmes sentimens. Qui peut voir sans intérêt une armée de citoyens qui viennent de quitter leurs foyers pour combattre les ennemis de leur pays? Le laboureur, le légiste, le marchand, l'homme d'état et le propriétaire, sont sur le seuil même de leurs demeures, métamorphosés en soldats pour la défense de tout ce que les hommes ont de plus cher. Songez aussi à la situation de cette ville abandonnée; avec quelle angoisse tous les cœurs tressaillirent au bruit du canon qui gronda tout le jour et toute la nuit dans le port même, et dont chaque décharge semblait annoncer la mort d'un père ou d'un époux. Quelle scène touchante succéda à ces momens d'anxiété, lorsque l'ennemi se retira, et que les citoyens rentrèrent dans la ville, rapportant ceux de leurs frères dont les cœurs étaient glacés par la mort. Avec quelle impatience ces patriotes vainqueurs étaient attendus, et quelle joie éclata à leur retour! Le soldat tombe sur une terre étrangère, ses restes sont parfois abandonnés à la merci des élémens, ou jetés dans une fosse creusée à la hâte, soit par ses compagnons d'armes harassés, soit par les étrangers mêmes dont il est venu envahir le territoire, outrager les lois et égorger les frères. Il n'en est pas ainsi du citoyen qui suc-

combe sur le sol natal, au milieu de ses amis et de ses parens, frappé par un mercenaire armé contre sa patrie. Porté sur les épaules de ses compatriotes, le père fut ici déposé à la demeure de ses enfans, le fils à celle de son père; les larmes de la douleur arrosèrent leur corps, et la main de l'affection leur rendit les derniers devoirs; et, lorsqu'enfin leur poussière dut être rendue à l'élément d'où elle avait été tirée, les citoyens assemblés formèrent la longue ligne du convoi funèbre, parcourant d'un pas lent et d'un air morne les rues silencieuses où le tumulte de la joie avait fait place à la grave et imposante solennité du deuil public.

On dit que la guerre est un mal nécessaire: c'est très vrai, dans les pays où l'on entretient de grandes armées permanentes; car si on ne les emploie pas à se battre l'une contre l'autre à l'extérieur, on les verra, ainsi que quelques événemens récemment arrivés en Angleterre le montrent, attaquer les citoyens : mais si un miracle détruisait toutes les troupes réglées de l'Europe, où serait *l'occupation d'Othello?* (1)

---

(1) Expression de Shakespeare. Après ce passage, on lit dans l'original les vers suivans :

Curse on the crimson'd plumes, the banners floating,
The stirring clarion, the leader's shouting,

Arrivés à l'extrémité de la rue que nous suivions, nous nous trouvâmes au pied d'une colline couverte d'arbres et au sommet de laquelle s'élève la belle colonne érigée à Washington, colonne de même forme, mais de plus grandes dimensions que celle dont je viens de parler. Quand nous fûmes parvenus au haut de la colline, nous vîmes cette jolie ville s'étendre sous nos pieds; nos regards se portèrent successivement sur les toits entremêlés d'arbres et qui brillaient aux rayons du soleil levant, sur les navires qui remplissaient le bassin et qui entouraient Fells-

---

The fair caparisons, the war-horse champing,
The array'd legions pressing, rushing, tramping,
The blazing falchions, crests that toss afar,
The bold emprise; the spirit-rousing jar,
The martial pœans, thundering acclaim
The death of glory, and the living fame,
The sculptor's monument, the people's bays,
The historian's narrative, the poet's lays;
Oh! curse on all the splendor and the show,
Which veileth o'er the fiendish hell below!

(*Thoughts of a Recluse.*)

Les personnes à qui l'anglais est familier verront tout de suite la difficulté presque insurmontable que présentait la traduction de ces vers dans une langue aussi timide que la nôtre.

(*Note du traducteur.*)

Point, puis, dans le lointain, sur les eaux de la large Chesapeake, et plus près de nous, sur celles de ses tributaires; la surface argentée de ces eaux coupait agréablement la sombre masse des forêts qui couvrent les vastes plaines qu'on voit s'étendre au-delà des terres cultivées dont la jeune ville est entourée.

En revenant, nous nous arrêtâmes devant une église qui avait été bâtie depuis peu de temps par une nombreuse congrégation d'unitaires; et comme nous étions accablés de fatigue, nous nous assîmes sur les degrés de cette église, pendant qu'une personne de notre société était allée chercher la clef chez le ministre, qu'elle connaissait. Je vous assure qu'en ce moment je fus étonnée de sa diligence; il est vrai qu'une longue promenade ajoutée à notre voyage et à deux nuits passées sans dormir, m'avait singulièrement disposée à me faire un oreiller du marbre sur lequel j'étais assise. Ceci me rappelle une anecdote de notre ami *****. Vers la fin de son tour d'Europe, il demanda à un aubergiste, dans je ne sais quelle ville d'Allemagne, ce qu'il y avait à voir. « Rien, répondit l'hôte. » — « Dieu » soit loué! s'écria le voyageur. » J'étais probablement trop engourdie pour avoir alors cela ou toute autre chose présent à l'esprit; mais je ne

doute pas que si quelqu'un m'eût dit obligeamment qu'il n'y avait rien à voir dans la chapelle, j'en aurais de même rendu grâce à Dieu. J'ouvris néanmoins les yeux en entrant dans l'intérieur de cet édifice, que je trouvai d'un style si simple et si élégant à la fois, que j'ai rarement vu quelque chose qui le surpassât dans ce genre. Cette belle église est voisine d'un autre temple consacré au culte catholique, circonstance qui prouve l'esprit libéral et la charité des partisans de toutes les croyances chrétiennes répandues dans les républiques américaines. Tel est le résultat de l'entière liberté d'opinion et d'action, et de l'influence de lois justes qui, en accordant des droits égaux et une égale protection aux membres de toutes les églises, apprennent aux citoyens qu'ils sont tous égaux devant la justice terrestre, comme ils le sont devant celle de Dieu.

Ce n'est pas sans un sentiment de respect qu'on tourne les regards vers l'église catholique du Maryland, qu'on peut véritablement considérer comme la plus vénérable qui existe dans le monde. Ceux qui dénoncent les chrétiens de la foi romaine comme des bigots et des persécuteurs oublient sans doute que ceux de cet Etat donnèrent au monde le premier exemple de la liberté reli-

gieuse : tant il est vrai que la libéralité ou l'anti-libéralité doivent être attribuées plutôt à l'esprit du siècle ou de l'individu, qu'aux doctrines d'une église quelconque.

Je regrette que nous n'ayons pas eu plus de temps à accorder à cette ville, qui est très intéressante, non-seulement à cause de la rapidité de son accroissement, mais encore à cause du caractère de ses citoyens qui se distinguent par leur politesse ainsi que par leur grand courage et leur ardent esprit d'entreprise. C'est à ces dernières qualités qu'il faut attribuer les merveilles qui se sont opérées ici. On pense néanmoins que Baltimore, semblable à un enfant précoce, a eu une croissance trop rapide. La progression de son agrandissement diminue d'une manière très sensible; et il est peut-être permis de douter, dans l'état où est tombé le commerce, qu'elle recule ses limites actuelles d'ici à plusieurs années.

A propos de commerce, je vois qu'il est très ordinaire, de votre côté de l'Atlantique, de confondre la richesse de l'Amérique avec celle de ses marchands; peut-être la diminution du commerce doit-elle, au contraire, être considérée comme une preuve de la prospérité croissante de ce pays: le fait est que les Américains fabriquent aujourd'hui chez eux une partie de ce qu'auparavant ils

recevaient de l'étranger (1). Comme les revenus publics sont tirés ici des douanes, la situation du trésor n'offre pas une donnée exacte pour juger des ressources intérieures du pays. La richesse de cette jeune république n'est pas enfermée dans ses ports de mer; elle est répandue parmi une société nombreuse à qui le besoin et l'oppression sont également inconnus. La diminution des fortunes de ses marchands peut rendre ses grandes villes moins

(1) Je crois qu'en général on ne sait pas chez nous combien quelques-uns des produits des fabriques nationales ont complètement remplacé ceux des manufactures étrangères dans les marchés américains. Beaucoup de personnes supposent, dans notre pays, que le prix plus élevé de la main-d'œuvre en Amérique doit empêcher la concurrence avec les fabriques d'Europe; mais cet inconvénient est compensé par divers avantages : les subsistances sont moins chères en Amérique; les matières brutes de la première qualité se trouvent dans le pays, et l'on n'y paie point de taxes. Les couvertures et les étoffes de mérinos sont non-seulement d'une qualité supérieure, mais souvent d'un prix moins élevé que celles d'Europe; il en est de même pour les grosses étoffes de coton. J'ai vu un tissu de ce genre fabriqué à New-York pour un centième (un peu plus de 5 c.) par verge (trois pieds anglais, ou environ trois quarts de l'ancienne aune de France) et avec lequel, sous le rapport de la force, un tissu pareil fabriqué en Europe n'aurait pu entrer en comparaison. On tient

brillantes, mais ne retranche presque rien à la masse de ses ressources, tandis que le frein imposé de la sorte au luxe et à l'extravagance ne peut que produire d'excellens effets sur le caractère national: On pense qu'il faudra bientôt adopter un nouveau mode d'impositions : peut-être une taxe bien établie sur les propriétés remplacera-t-elle le système actuel. Une taxe très légère de ce genre suffirait pour subvenir aux dépenses de ce gouvernement économique, et aurait l'avantage de donner un produit assuré; tandis qu'actuellement les revenus publics sont continuellement flottans et menacent toujours de laisser le gouvernement à sec au moment même où le besoin d'argent devient le plus pressant. Le danger et l'insuffisance du système actuel ont été pleinement démontrés

---

chez nous à employer aussi peu que possible de matière brute par verge d'étoffe; il n'en est pas de même en Amérique. On peut remarquer aussi que l'usage des machines permettant d'employer aujourd'hui des femmes à des ouvrages qui autrefois demandaient à être faits par des hommes, il y a beaucoup moins de différence qu'on ne croit entre le prix de la main-d'œuvre pour certains objets fabriqués en Amérique, et celui qu'il en coûte pour les faire en Angleterre. Les Américaines préfèrent généralement travailler dans une filature de coton à entrer au service de quelqu'un, emploi pour lequel elles ont tou-

pendant la dernière guerre; comme il ne fut pas détruit alors, il trouvera aujourd'hui, selon toute probabilité, son *euthanasie;* à moins que l'Europe ne corrige sa politique, ce qui, je suppose, n'est guère vraisemblable. Il paraît toutefois que le peuple souverain est décidé à voir mourir le système financier actuel de sa belle mort, avant d'avoir recours à un autre. Les Américains, il faut l'avouer, sont quelquefois des gens bien bizarres; parmi leurs singularités, l'une des plus remarquables est une antipathie innée pour les collecteurs de taxes. Nos bons insulaires prêteront main-forte aux légions ambulantes de ces messieurs, et tireront, à leur commandement, leur habit de dessus leur dos et le pain de leur bouche; tandis que nos frères d'outre-mer ne leur donneraient pas un fil de l'un ni une miette de l'autre. Ils ne veulent pas du tout payer de taxes. Que

---

jours de la répugnance. Lorsqu'un étranger veut se rendre compte de quelque fait qui lui paraît singulier en Amérique, il doit toujours chercher une partie de l'explication qu'il désire dans le caractère national, qui, influencé par les institutions politiques, est probablement plus remarquable dans ce pays que dans aucun autre. *Voyez* à la fin du volume une note sur le caractère national des Américains.

dirait notre chancelier de l'échiquier d'une pareille obstination? Comme ses collecteurs ouvriraient de grands yeux dans un pays où leurs talens ne sont pas nécessaires et où leur titre même serait mis en question!

LETTRE XXVIII.

Washington. — Le Capitole. — La salle des Représentans. — La chambre du Sénat. — Le Président. — L'esclavage en Virginie. — Conclusion.

Washington, avril 1820.

Je suis, ce soir, si accablée de chaleur et de fatigue, ma chère amie, que j'ai été forcée de refuser d'aller à une réunion qui nous promettait beaucoup de plaisir, en raison des personnes qui devaient s'y trouver. Je ne pouvais prendre avec elles la liberté que je prends avec vous d'être maussade, selon que je puis y être disposée par humeur ou par incommodité; en cela, toutefois, je ne fais qu'user du privilége dont on a souvent usé avant moi, de se montrer à une amie intime dans un état où l'on n'oserait pas se faire voir à des gens indifférens.

La route de Baltimore ici, dont la distance est d'environ quarante milles, traverse une portion de pays d'un aspect peu intéressant, et qui d'ailleurs est presque partout stérile. En cessant de voir la ville, le voyageur pourrait penser qu'il perd la vue de toute la beauté et de toute la richesse de l'état; il y a néanmoins dans le Maryland des cantons d'une grande fertilité, particulièrement ceux qui sont voisins des eaux de l'Est. Nous rencontrâmes quelques fermes bien tenues et entourées de terres bien cultivées; le 19 avril nous vîmes le seigle tout en épis (1), nous remarquâmes aussi quelques haies vives qui présentent un coup-d'œil plus agréable que des clôtures en bois; mais ces objets plus intéressans étaient rares; et, fatiguées de voir des arbres rabougris, ainsi que des terres incultes ou épuisées par l'influence pernicieuse du tabac et abandonnées à une génération plus nécessiteuse, nous

---

(1) Cette circonstance n'est remarquable que par comparaison avec l'Angleterre; chez nous, c'est toujours en avril que le seigle montre ses épis, même dans les années où le printemps est le plus tardif; il existe un proverbe qui dit : avril ne finit jamais sans épis.

(*Note du traducteur.*)

commençâmes à examiner nos compagnons de voyage. Notre société s'était grossie d'un vieux militaire qui semblait avoir dépassé le terme assigné à la vie humaine, et un jeune homme qui paraissait entrer gaîment dans le monde que l'autre était sur le point de quitter. Nous avions fait plusieurs milles sans que ni l'un ni l'autre de nos deux nouveaux compagnons eût adressé un mot à personne de notre société; ils s'étaient aperçus, d'après notre conversation, que nous étions étrangères, et ils attendirent quelque temps pour juger à quelle classe d'étrangers nous appartenions. J'ai déjà dit que lorsque l'Américain se rencontre avec un étranger, il a pour habitude de rester pendant quelques minutes à observer tranquillement sa physionomie, et, si la circonstance le permet, de demeurer auditeur muet de ses remarques; il s'assure ainsi du caractère de l'homme, avant de témoigner aucune disposition à se lier avec lui. Si l'humeur de l'étranger lui plaît, il entre tout d'un coup en relation avec lui de la manière la plus libre et la plus amicale, communique volontiers les notions qu'il possède, et reçoit avec reconnaissanee celles que l'étranger lui communique en retour. J'ai souvent admiré la déférence avec laquelle il écoute les opinions de

celui-ci, quelques différentes qu'elles puissent être des siennes, et lors même qu'elles sont contraires aux institutions de son pays; le sang-froid avec lequel il accueille ses critiques sur le caractère national, et la candeur avec laquelle il indique les erreurs qui ont pu échapper à l'étranger. Si celui-ci ne lui plaît point, il se retranche dans la plus profonde indifférence et ne paraît pas prendre garde à ce qui se passe autour de lui. Il n'y a que l'œil d'un observateur exercé qui puisse découvrir sur le visage calme du silencieux républicain, le sourire qu'il retient et qui forme seul son commentaire satirique sur la conversation de ses incivils compagnons. Je me rappelle une anecdote où l'on trouve ce trait du caractère américain.

Dans une voiture publique de ce pays, un voyageur anglais ne cessait d'établir des comparaisons entre l'Amérique et son pays natal. Les maisons étaient des granges, comparées à celles de l'Angleterre; les voitures publiques des charrettes auprès des diligences anglaises; et ainsi de toutes les choses commodes, agréables, utiles ou nécessaires : le bœuf, le mouton, le poisson, la volaille, tout était supérieur dans son pays. Pendant qu'il parlait de la sorte, un orage s'amassait, et soudain un de ces coups de tonnerre qui

dans ce climat chaud ébranlent si fortement la voûte du ciel, éclata au zénith et coupa la parole au voyageur. Un Américain qui jusqu'à ce moment était demeuré paisible et inaperçu dans un coin de la voiture, avança alors sa tête, et s'adressant gravement à l'étranger : « Monsieur, lui dit-il, avez-vous un plus beau tonnerre que cela en Angleterre ? » Je ne prétends pas que tous les citoyens puissent apaiser le courroux d'un homme, de la même manière que le fit notre vénérable ami****. Etant un jour en voyage, il se trouva dans le cas d'adresser quelques reproches au gardien d'une barrière, qui le salua en conséquence du titre de coquin : « Donnons-nous la main, répliqua-t-il plaisamment, les deux font la paire. » L'espèce d'*humour* (1) qui marque cette réplique, est ici un trait du caractère national, et je ne doute pas que cela ne contribue beaucoup à maintenir la paix parmi cette nation d'hommes fiers.

Nous ne cherchions pas à mettre à l'épreuve la philosophie de nos compagnons de voyage, et ils prirent bientôt part à notre conversation. Le vieux militaire passa en revue toutes les batailles

---

(1) Voyez, pour ce mot, la note placée au bas de la page 158, tome Ier.

de la révolution, et nous raconta beaucoup d'anecdotes intéressantes sur ce sujet. Nous apprîmes qu'il allait pour la première et la dernière fois faire un pélerinage à la jeune capitale : désirant, disait-il, voir la ville qui portait le nom de son ancien général, et le siége du gouvernement, avant de mourir. Le lendemain à notre arrivée, en montant les degrés du capitole avec plusieurs membres du congrès, nous aperçumes à un angle de ce bel édifice le vieux soldat appuyé sur sa canne, et contemplant la jeune Rome pour laquelle il avait versé son sang.

Ceux qui viennent visiter Washington dans l'idée d'y trouver une ville, sont un peu surpris en entrant dans l'enceinte de cette capitale, et cherchent en vain l'apparence d'une maison.

Le plan arrêté pour la capitale de l'Union est gigantesque, et tous les édifices publics, soit en construction, soit en projet, sont tous marqués au coin de la grandeur. Combien s'écoulera-t-il de siècles avant que les petits villages épars dans cette plaine aient pris la forme et offrent la magnificence d'une ville impériale? Si le cœur pouvait former un vœu pour cette république, ne serait-ce pas que sa jeunesse se prolongeât longtemps? Qui, parmi ses patriotes, peut songer sans inquiétude à l'époque où la route qui con-

duit à la maison du sénat formera des rues ornées de temples et de palais, et où les chefs de la république, qui maintenant se rendent à pied et par la fraîcheur du matin à la chambre du conseil, rouleront dans de somptueux équipages, à midi et peut-être à minuit, sur le pavé bruyant d'une luxurieuse capitale, riche par les arts et pauvre de vertus? Est-ce donc là le sort réservé à ce naissant empire? Que le ciel l'en préserve! Dans tous les cas, vous et moi, ma chère amie, nous serons depuis long-temps descendues au tombeau, avant que l'éclat de la jeunesse et l'orgueil de la liberté n'abandonnent cette terre privilégiée.

Je ne porte pas envie à l'homme qui peut entrer sans émotion dans l'enceinte si noble, quoique non encore achevée, du capitole américain. Je n'oublierai jamais ce que j'éprouvai quand, pour la première fois, je portai mes regards du haut d'une galerie sur l'assemblée des représentans d'un peuple libre et souverain. Existe-t-il, sur toute la surface de la terre, un spectacle aussi sublime? Quand les Anglais qui nous accompagnaient visitèrent le congrès, quelques mois auparavant, les paroles qui frappèrent leurs oreilles en entrant dans la galerie furent celles-ci, qui font partie de la prière par laquelle s'ouvre chaque séance: *Puisse la verge de la tyrannie être brisée*

chez toutes les nations de la terre! Mistress ***, à ce que me dit son mari, en fut émue jusqu'aux larmes. Si j'étais curieuse d'éprouver le cœur d'un Européen, je voudrais le voir entrer dans la salle du congrès américain. Je défie quiconque a un cœur de ne pas le sentir battre en ce moment. Oui, ma chère amie, tant que cet édifice sera debout, la liberté aura un asile d'où la ligue des autocrates européens ne pourra l'arracher. Je dois en vérité beaucoup de reconnaissance à cette nation; l'étude de son histoire et de ses institutions, et l'aspect de la paix et du bonheur dont elle jouit, ont dilaté mon cœur et l'ont rempli d'espérances que je n'imaginais pas qu'il pût connaître encore. Après tout, nous sommes heureusement constitués; quand nous cessons de sentir pour nous-mêmes, nous n'en sentons que mieux pour les autres; et le plaisir de sympathiser avec nos semblables, s'il n'est pas aussi vif, est peut-être plus pur que nos jouissances personnelles (1).

---

(1) Ces deux dernières phrases, qui respirent un sentiment tendre, délicat et mélancolique, peignent ce que fait éprouver à la jeune et spirituelle anglaise, auteur de ces Lettres, la condition actuelle de sa patrie, de cette Angleterre, berceau de la liberté constitutionnelle en Europe.

(*Note du traducteur.*)

Nous considérâmes, comme de raison, avec beaucoup d'intérêt quelques-uns des membres les plus distingués, que nous ne connaissions auparavant que de réputation et d'après les papiers publics, et nous attendîmes avec une vive curiosité que vînt leur tour de prendre part à la discussion. Elle se trouva être singulièrement animée, et elle occupa la chambre pendant dix séances consécutives. Il s'agissait des changemens proposés au tarif des douanes; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne se trouva pas un seul opposant parmi les membres de l'état ni même de la ville de New-York; l'opposition au bill parut venir entièrement des planteurs du Sud et de quelques membres de la Nouvelle-Angleterre. Les représentans des états du Centre et de l'Ouest se déchaînèrent unanimement contre le pauvre commerce, qu'ils accusaient d'avoir dépouillé les citoyens de leurs mœurs aussi bien que de leur argent. Il semble en effet que les hommes peuvent rarement perdre une de ces choses sans perdre également l'autre, et peut-être est-il peu surprenant que les plus ardens de cette race républicaine se réjouissent de la chute d'une déité qui depuis longues années s'est appuyée d'un côté sur la richesse et de l'autre sur la banqueroute; toutefois sa ruine totale sem-

ble assurée, sans qu'il soit besoin des *foudres du capitole*. Il est possible, au reste, que les droits proposés produisent l'effet d'une belle et bonne taxe sur la richesse; car comme les articles manufacturés les plus communs et les plus essentiels peuvent aujourd'hui soutenir la concurrence avec ceux importés de l'étranger, l'augmentation des droits est faite principalement pour élever le prix des objets de luxe. Je dois dire que, pour ma part, je ne serais pas fâchée de voir les soieries étrangères céder la place aux étoffes de coton du pays, dans la garde-robe des jeunes femmes des villes qui bordent l'Atlantique; peut-être lorsque les premières seront vendues un dollar de plus par verge, ce changement de mode s'opérera-t-il.

Le bill en question fut présenté par M. Baldwin, de Pensylvanie, homme d'une forte tête et d'une élocution rude, mais énergique. Le nombre des bons orateurs surpassa mon attente, bien qu'on m'eût préparée à le trouver considérable. Ils me parurent généralement se faire remarquer par une argumentation serrée, claire et précise, et une diction franche, mais polie et impressive. Lorsque M. Clay se leva, je crois que quelque appréhension se mêla à notre curiosité; car qui n'a pas appris par expérience que quand l'attente se

trouve portée au plus haut degré, elle est ordinairement déçue? Les premiers mots prononcés par l'*orateur* (1) de la chambre nous persuadèrent que rien ne devait détruire le charme de son éloquence. Cet homme d'état distingué a été choisi presque unanimement pendant plusieurs années pour présider la chambre; et l'on assure qu'aucun membre n'a jamais exercé une plus puissante influence sur cette assemblée. Il semble en effet réunir toutes les qualités essentielles à l'orateur. Du feu, de l'énergie, du sentiment, une ardent patriotisme, un extrême amour de la liberté, une rare abondance d'idées et de paroles, une heureuse touche d'ironie, le geste à la fois vif et noble, et un organe plein, sonore, distinct et flexible, et enfin une admirable facilité à saisir et à peindre toutes les nuances diverses de la passion, et à employer toutes les formes variées du raisonnement : telles sont les qualités qui le distinguent. C'est, sans contredit, la voix la plus imposante que j'aie jamais entendue; elle remplissait toute la salle sans aucun effort apparent de la part

---

(1) Titre adopté à l'instar de celui donné en Angleterre au président de la chambre des communes.

(*Note du traducteur.*)

de l'orateur. Dans la conversation, il n'est pas moins éloquent que dans les débats, et aussitôt qu'il s'anime sur un sujet, sa voix et son geste trahissent l'orateur d'assemblée (1). Toutefois, son langage est si peu apprêté, que, même dans un salon, il ne paraît jamais déplacé. En parcourant ses discours, vous avez pu vous faire une idée de la chaleur de sentiment et d'expression qui caractérise cet homme d'état; mais il faudrait avoir entendu une de ses harangues pour savoir l'effet qu'elles produisent dans l'assemblée nationale.

L'influence d'un grand orateur, dans le congrès américain, surprendrait tant soit peu les inébranlables et immuables majorités de la chambre des communes d'Angleterre. Le frein à cette influence se trouve parmi la nation, dont les désirs, sur les questions importantes, doivent naturellement affecter plus ou moins la décision de ses représentans; mais la voix du peuple souverain n'est pas tout-à-fait absolue et ne laisse pas d'être combattue. Si le peuple est fier, ses mandataires, dans le

---

(1) Nous n'avons pas dû mettre *orateur de tribune*, parce que dans la chambre des représentans en Amérique, ainsi que dans celle des communes en Angleterre, il n'y a pas de tribune; les membres parlent de leur place.

(*Note du traducteur.*)

congrès, le sont également; et l'on en trouve peu qui soumettent passivement leur opinion à celle de leurs commettans. D'un autre côté, il est probable que ceux-ci doivent souvent différer d'avis entre eux, circonstance qui laisse à leurs représentans une certaine latitude pour se diriger d'après leur jugement. La puissance d'un grand orateur, si elle peut être restreinte, n'est donc pas détruite par la responsabilité des représentans envers leurs commettans, ainsi que l'influence exercée par les hommes d'état distingués de l'hémisphère occidental paraît suffisamment le prouver.

On a regardé M. Clay comme le chef d'une puissante opposition dirigée contre certaines mesures du pouvoir exécutif actuel, et principalement, si ce n'est exclusivement, contre la politique suivie à l'égard des républiques naissantes du continent méridional. Cet ardent républicain avait résolu d'arracher la reconnaissance publique de l'indépendance de ces républiques, pendant la lutte qu'elles soutenaient pour la liberté. Les foudres de son éloquence ne retentirent jamais d'une manière plus sublime que dans cette occasion; et si leur influence avait pu s'étendre dans le sénat, il aurait triomphé du froid système de neutralité opiniâtrement maintenu par le gouverne-

ment américain. Peut-être la politique suivie par ce gouvernement a-t-elle été la plus sage : elle était au moins la plus prudente; mais il est difficile de ne pas sympathiser avec l'orateur qui, méprisant tout calcul d'intérêt ou de politique, fait un appel à tous les sentimens nobles, généreux et libéraux. On peut demander si la neutralité adoptée par le gouvernement n'a pas été, en réalité, combattue, tant par les secours expédiés de quelques grands ports aux patriotes, que par les relations amicales entretenues secrètement par les premiers fonctionnaires de Washington avec ceux d'Angustura; mais il est permis à un Américain de penser que la marine de la république n'aurait pu être plus honorablement employée qu'à défendre les libertés du continent méridional; et l'infatigable persévérance de l'illustre *orateur* de la chambre pour arracher une déclaration publique en faveur des patriotes du Sud, doit commander l'admiration de tout esprit généreux.

En quittant la ville pour faire une petite excursion en Virginie, nous perdîmes les discours de quelques orateurs distingués; nous revînmes néanmoins assez tôt pour assister à la fin des débats, ce qui nous fournit l'occasion d'entendre M. Lowndes, de la Caroline. Sa dialectique serrée forme un contraste frappant avec la chaleur ora-

toire de M. Clay. Ils soutenaient deux opinions opposées, et chacun d'eux possédait la manière la plus appropriée à celle qu'il avait entrepris de défendre. M. Lowndes est singulièrement précis et correct dans le choix de ses mots et dans la tournure de ses phrases, et cependant les syllabes coulent sans interruption de sa bouche, le meilleur mot venant se placer comme il faut, non-seulement sans effort, mais même, en apparence, sans attention de la part de l'orateur.

Nous fûmes surpris de la facilité avec laquelle les plus jeunes membres prenaient part à la discussion. Leur défaut, il est vrai, semble être de parler trop, et l'on peut y joindre celui de forger de nouveaux mots quand les anciens ne se présentent pas immédiatement à eux. La patience de la chambre à l'égard des orateurs les plus faibles est vraiment admirable; et je dois dire qu'en dépit de quelques incorrections et de beaucoup de prolixité, ils ne paraissent pas indignes de fixer l'attention, parce qu'on peut généralement démêler de bons raisonnemens, une philosophie libérale et des sentimens généreux au milieu de la masse de paroles superflues que produit leur véhémence.

Je me suis souvent amusée, pendant que j'assistais aux séances des représentans de la nation

américaine, en pensant à la figure que feraient les troupes disciplinées du ministère britannique, dans une assemblée dont les membres ignorent souvent, jusqu'au dépouillement des votes, quel sera le sort des questions les plus importantes. Une fois, un membre me dit qu'il comptait que le bill serait rejeté; quelques minutes après, il eut l'espérance de le voir passer : il désespéra de nouveau, espéra encore une fois, et, à la fin, écouta les *oui* et les *non* avec autant d'incertitude que moi-même. Pendant le scrutin, la curiosité de l'assemblée parut poussée jusqu'à l'impatience; les siéges furent abandonnés, et une multitude inquiète et bruyante se pressa autour du fauteuil, mettant en danger de suffocation et le *clerc* et l'*orateur*. La voix sonore du dernier parvint néanmoins à apaiser subitement la tempête, et produisit un silence si profond qu'on aurait entendu tomber une épingle sur le parquet. M. Clay me dit ensuite que, depuis qu'il présidait la chambre, il ne l'avait jamais vue qu'une seule fois aussi agitée.

Le sénat étant occupé d'affaires peu importantes, nous n'eûmes pas l'occasion de juger du talent de ses orateurs; mais ayant été complaisamment admises dans la salle, nous en admirâmes l'élégance, et nous prîmes connaissance de la

manière de procéder dans cette assemblée. Suivant ce qu'on m'a dit, les débats, dans cette chambre, sont conduits avec une véhémence moins populaire que dans l'autre. Je ne sais si c'est l'âge plus avancé des sénateurs, ou la moindre grandeur de la salle, qui imprime à leurs délibérations un caractère de gravité sénatoriale. L'âge fixé par la loi pour être membre du sénat est trente-cinq ans; mais, quoique deux ou trois membres semblent avoir à peine dépassé cet âge, la plupart ont l'air d'hommes d'état vétérans, plusieurs ayant occupé un siége dans cette assemblée depuis son organisation (1).

Le congrès s'est assemblé cette année au Capitole, pour la première fois depuis l'incendie. Les deux ailes de l'édifice (l'une occupée par la chambre des représentans et l'autre par le sénat et la cour de justice) ont été reconstruites en leur donnant un peu plus que leur grandeur primitive. Le centre n'est pas encore achevé, mais les travaux avancent rapidement. C'est dans cette

---

(1) La chambre des représentans contient aussi quelques têtes blanches. On me montra un membre qui avait siégé dans le *congrès continental* (le premier congrès) et qui, jusqu'à ce jour, avait été constamment réélu par ses oncitoyens.

partie que doit se trouver la salle d'inauguration, où les présidens seront installés et où le congrès s'assemblera toutes les fois que les circonstances exigeront la réunion des deux chambres dans un même local; elle contiendra aussi la bibliothèque nationale, qu'un Anglais ne peut, sans quelque confusion, voir dans plusieurs petites pièces. Cette bibliothèque ne contient guère aujourd'hui que la collection de livres fournis par M. Jefferson; mais une somme fixe étant consacrée annuellement à son augmentation, les traces de la guerre seront, je pense, bientôt effacées. Quoi qu'il en soit, les volumes marqués au nom du président philosophe de l'Amérique, formeront toujours la partie la plus intéressante de la bibliothèque nationale. Sous le dôme, on doit placer un mausolée contenant les restes de Washington; la statue de ce vénérable patriote occupe maintenant le ciseau du célèbre Canova (1).

Cet embryon de ville n'offre presque aucu des amusemens d'une capitale. Elle semble néan-

(1) Les journaux italiens ont annoncé dernièrement que cette statue était terminée, et venait d'être embarquée sur une corvette américaine. On fait le plus grand éloge de ce nouveau chef-d'œuvre du moderne Phidias.

(Note du traducteur.)

moins jouir de l'avantage de posséder une société choisie. Les familles qui l'habitent constamment sont naturellement en petit nombre; mais le flux et le reflux continuels d'étrangers qui s'y rendent de toutes les parties du pays, fournissent en abondance de nouveaux visages aux assemblées du soir. Ce mélange perpétuel d'étrangers venant de l'Amérique même, et de curieux des autres pays, tient peut-être à l'urbanité et à la politesse qui caractérisent les mœurs des habitans de cette ville.

Quoique maintenant je sois suffisamment familiarisée avec les habitudes simples de cette nation de républicains, il m'arrive encore parfois de me trouver étonnée en voyant les gens qui nous entourent, et je me rappelle assez souvent ce qu'un correspondant anglais m'écrivit autrefois, de cette ville. « Je pense que c'est Bonaparte qui disait que *du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas*. J'ai pleinement reconnu la vérité de cette sentence en Amérique. Quand je vins ici pour la première fois, je me trouvais réellement embarrassé pour décider si beaucoup de choses que je voyais étaient *sublimes* ou *ridicules*. La simplicité de manières que je remarquais parmi les personnages distingués de ce pays, put d'abord, aux yeux d'un observateur

encore tout ébloui du clinquant et de la friperie de la vieille Europe, paraître *ridicule*; mais j'ai maintenant appris à la mieux apprécier et je la trouve *sublime.* » J'éprouvai moi-même l'effet de ce *sublime* si franchement reconnu par l'ami que je viens de citer, quand je me vis adresser la parole par le président des États-Unis. J'avais l'intention de me lever, ou plutôt je sentis ensuite que j'aurais dû le faire; mais lorsqu'il me fut présenté par un sénateur, et, qu'avec l'air tout uni d'un simple citoyen, et le calme d'un sage, il entama la conversation, la présence d'esprit m'abandonna pour un moment, et je fixai mes regards sur le respectable personnage que j'avais devant les yeux, avec une muette émotion, qu'il semblait ne pas se douter de m'avoir causée; il continua tranquillement son discours, m'épargnant de la sorte l'embarras de chercher une excuse à mon inadvertance.

Le colonel Monroe eut le bonheur de voir les partis se réunir lors de son élection, et de se concilier, pendant son administration, l'estime et la confiance de toute la nation américaine. Ses illustres prédécesseurs ayant été engagés dans une lutte active avec un parti très fort et autrefois dominant, qu'ils parvinrent à renverser et à détruire, se trouvèrent exposés dans leur car-

rière publique, à l'animosité d'une minorité vaincue; animosité que, bien qu'ils sussent pardonner, leurs vertus et leur noble modération ne purent complètement apaiser (1). Le président actuel arriva au pouvoir dans un moment de tous le plus heureux : la république venait de se réconcilier avec ses ennemis extérieurs et intérieurs,

---

(1) J'ai eu de fréquentes occasions, dans les lettres précédentes, de blâmer la politique des hommes qui composaient ce qu'on appelait le parti fédéraliste; mais je ne l'ai pas fait sans payer un juste tribut aux membres distingués de ce parti qui, lorsqu'ils virent ses intérêts en opposition avec ceux de leur pays, n'hésitèrent pas à immoler toutes leurs jalousies et leurs animosités politiques sur l'autel du patriotisme. Si pendant le conflit d'opinions qui suivit la guerre de l'Indépendance, la république américaine fut préservée de dissentions intestines; elle en fut également redevable aux chefs des deux partis. Lorsque les soi-disans fédéralistes dévièrent des grands principes de la liberté américaine, et s'écartèrent de leurs devoirs de citoyens, leurs vénérables chefs, tels que John Adams et Rufus King, abandonnèrent un parti qui se jetait dans de semblables écarts. De même, quand les membres du parti démocrate furent appellés par le suffrage national à remplacer leurs antagonistes, ce fut à la prudence de leurs chefs que la nouvelle administration dut sa popularité et la nation son repos. Il fut heureux pour la jeune Amérique, et

et il eût été difficile de trouver un homme d'état plus fait, par la bienveillance de son caractère, ainsi que par la douceur et l'urbanité de ses manières, pour cimenter la concorde heureusement rétablie parmi la nation (1).

Certains diplomates européens ne seraient-ils pas mortifiés de voir la grande machine du gou-

---

par conséquent pour la race humaine, lorsqu'un changement d'administration s'opéra en 1808, que le pouvoir ait été remis entre les mains de trois hommes à qui leurs vertus publiques et privées assuraient la confiance nationale, et que leur expérience et une concordance parfaite d'opinions mirent à même de diriger les mouvemens des membres les moins modérés de leur parti. En même temps que leur influence servit de frein à l'imprudence de leurs amis, ils eurent la magnanimité d'adopter quelques-unes des mesures invoquées par leurs antagonistes, non pas, à la vérité, de celles qu'ils avaient combattues comme contraires aux principes de la constitution et des droits de l'homme, telles que *l'alien-bill* (lois concernant les étrangers) et la loi contre les libelles; mais de celles qui avaiens pour objet la défense du pays contre une agression étrangère. Les trois hommes d'état dont les talens et l'union rendirent de si importans services à leur parti et à leur patrie, furent MM. Jefferson, Madison et Gallatin.

(1) Je suis tentée de citer un passage de la lettre d'un de mes amis d'Amérique qui, après quelques réflexions

vernement exposée à tous les yeux comme elle l'est ici, et surtout de voir les chefs d'une nation gouverner sans mystère, et commander le respect par leurs talens et leur caractère aussi bien que par le titre de leur emploi? De quel œil les courtisans de C*rlt*n H**s* verraient-ils le premier magistrat d'un pays qui n'est qu'un

---

sur l'heureux esprit de concorde qui règne aux Etats-Unis ajoute : « Tout le monde s'accorde à louer la conduite modérée et prudente de M. Monroe. Les marques de respect qu'il reçut de tous les partis et de toutes les classes, lorsqu'il parcourut dernièrement une grande partie du territoire de notre pays, doivent avoir satisfait son cœur. Lorsqu'il passa par notre petite ville (et le même sentiment se manifesta partout), chacun parut jaloux de parler au *bon président*. Les vieillards qui, comme lui, avaient servi dans la guerre de la révolution, voulurent se faire connaître à lui comme d'anciens soldats. Il leur témoigna des égards tout particuliers, et parut leur parler avec plaisir, et même avec émotion, des batailles auxquelles ils avaient pris part, et des inquiétudes qu'ils avaient éprouvées ensemble. Son arrivée ayant été prévue, on avait fait beaucoup de petits préparatifs. Ceux qui avaient des jardins avaient soigneusement gardé leurs plus beaux fruits.... Mais ces choses paraîtront puériles en Europe. C'est peut-être uniquement pour ceux qui ont été élevés dans une république, que ces simples hommages du cœur en disent plus que tout ce que la richesse peut acheter ou le pouvoir commander. »

homme parmi d'autres hommes, qui marche sans suite, vit sans faste, reçoit ses concitoyens à bras ouverts comme ses compagnons et ses égaux, qui se délasse des travaux du cabinet auprès du foyer de sa famille, qui se dérobe un moment au tracas des affaires publiques pour aller inspecter les travaux de sa ferme, et pourvoit à toutes les dépenses de son éminent emploi *avec un salaire de 6000 livres sterling* (environ 150,000 fr.) *par an?* Que diraient-ils d'un secrétaire d'état qui, avec des émolumens d'un peu plus de 1000 livres sterling par an, travaille du matin au soir, et ne se distingue d'avec ses concitoyens que par ses talens, son savoir, une douceur de caractère et une simplicité de mœurs et d'habitudes qui reportent l'imagination vers les anciens sages de Sparte et de Rome?

Le cérémonial si simple, ou plutôt l'absence de tout cérémonial qu'on observe dans le salon du président n'est pas peu faite pour étonner les courtisans européens, et causa un jour autant d'embarras et de confusion à un représentant de la royauté, qu'en éprouverait à la cour de Saint-James une jeune fille qui arriverait des montagnes du pays de Galles.

Bleker Olsten, ministre de Danemarck aux Etats-Unis, sous la présidence de M. Jefferson,

ayant appris, à son arrivée à Washington, que le président était visible tous les jours à deux heures, se présenta à cette heure pour rendre ses devoirs au chef de la nation américaine. M. Jefferson le reçut avec tant de politesse et de cordialité, et lia avec lui une conversation si animée, qu'une heure s'était écoulée avant que l'étranger ne s'aperçut que sa visite avait été extraordinairement prolongée. A la fin, l'entretien commença à languir, et le diplomate étranger attendait qu'on le congédiât, tandis que le président, comme on peut le présumer, désirait que celui-ci terminât sa visite; mais la simplicité de *l'entrée* n'avait pas été suffisante pour faire comprendre à un ministre européen celle de la *sortie*. Le représentant du roi de Danemarck restait cloué sur son siége, attendant le signal de la retraite. Il eut beau attendre ce signal, le président ne le donnait point. Persuadé qu'il était importun, et se sentant de plus en plus mal à son aise; désirant s'en aller, et cependant craignant de commettre de la sorte une plus grande faute contre le décorum, le pauvre ministre demeurait assis, comptant les minutes. Enfin l'heure du repas arriva, et M. Jefferson mit le comble à sa confusion en le priant de rester et de partager un dîner de famille. Bleker

Olsten se leva, balbutia une excuse, et s'échappa de l'appartement.

De la maison du président, le ministre décontenancé se rendit précipitamment chez un Américain de sa connaissance qui occupait un emploi dans le gouvernement et avec lequel il s'était déjà entretenu sur les institutions nationales; il lui raconta son aventure et entra ensuite en explication avec lui sur ce sujet : « Comment, lui dit-il, j'aurais dû me retirer sans qu'on me congédiât ? N'avez-vous donc pas d'étiquette ? Ne reconnaissez-vous aucune distinction de rang ou d'emploi ? Comment existez-vous comme nation ? De quelle manière vous y prenez-vous pour conserver à vos autorités constituées, le respect nécessaire pour leur donner du poids et procurer de la solidité au gouvernement ? Peut-être avez-vous quelques autres formalités que je ne connais pas; expliquez-les moi; apprenez-moi les règles que je dois observer dans mes relations avec votre président. »

On fit entendre alors à Bleker Olsten qu'il avait laissé les formalités de l'étiquette dans les cours des souverains de l'Europe, et que le seul privilége dont jouissait le président des États-Unis dans ses relations avec ses concitoyens, était de recevoir des visites sans les rendre, usage fondé sur

la simple raison que s'il rendait une visite, il faudrait qu'il les rendît toutes, ce qui, à cause de la grande quantité de personnes qui venaient le visiter, et de ses nombreuses occupations, était absolument impossible.

Le même ministre, dînant quelques jours après chez M. Jefferson, ne manqua pas de s'excuser sur la longueur de sa dernière visite, et après en avoir expliqué la cause, témoigna la surprise que lui causaient des manières si nouvelles pour un Européen. « Je sais, ajouta-il, que ce n'est pas à un étranger à critiquer les coutumes d'un pays qu'il visite, je suis persuadé également que le président actuel peut se mettre au-dessus de toute formalité; mais l'intérêt que je prends à votre pays, me servira d'excuse, si je blâme une simplicité de manières qui peut être bonne pour un Jefferson, mais qui serait peut-être dangereuse pour ses successeurs. Il y a des règles générales auxquelles on doit se soumettre, parce qu'elles sont faites pour tous les temps et pour tous les hommes. Croyez-moi, Monsieur, ou plutôt croyez-en l'expérience des siècles, qui m'autorise à affirmer que les règles de l'étiquette ne peuvent être violées impunément; et que, pour assurer la stabilité des gouvernemens, leurs chefs doivent être environnés d'une splendeur et d'une

pompe faites pour commander l'obéissance de la multitude. »

— « Je ne prétends pas, répondit M. Jefferson, contester la justesse de vos observations par rapport aux rois; mais moi, Monsieur, je ne suis point roi. Permettez-moi de vous raconter une anecdote qui expliquera la différence. Vous connaissez la passion du roi de Naples pour la chasse. Il arriva qu'un jour superbe pour prendre ce plaisir, Sa Majesté fut obligée de tenir un grand lever. Les présentations furent encore plus nombreuses que le roi lui-même ne s'y était attendu et menaçaient, par leur durée interminable, de le priver de son amusement favori. A la fin il perdit patience, et se tournant du côté du fameux Caraccioli qui était alors ministre des affaires étrangères : « marquis, lui dit-il, que ces cérémonies sont ennuyeuses ! » Votre Majesté, répondit Caraccioli avec une profonde révérence, Votre Majesté oublie qu'elle est elle-même *une cérémonie*. »

« Je ne sais, me dit la personne de qui je tiens cette anecdote, si Bleker Olsten sentit dans le moment le trait que lui avait décoché le président; mais il demeura deux ans dans notre pays, et parut avoir compris avant de le quitter, que notre gouvernement n'a pas besoin d'être sou-

tenu par des moyens artificiels ; qu'il n'a pas à sa tête un être irresponsable, créé par une fiction superstitieuse, *une cérémonie ;* mais un homme comptable de toutes ses actions, qui a des devoirs nombreux et importans à remplir, et dont la place dans l'estime publique est marquée par la manière dont il remplit ces devoirs, et non par une vaine pompe, et par les règles frivoles de l'étiquette. »

Maintenant, ma chère amie, je touche à la fin de la volumineuse correspondance que j'ai entretenue avec vous de ce pays. Vous essayez de me persuader que les notions que j'ai recueillies ont eu souvent pour vous le mérite de la nouveauté. J'ai cependant à regretter que mes observations aient été bornées à une portion de ce vaste pays, dont toutes les parties méritent de fixer les regards d'un voyageur plus éclairé que moi. J'avoue que pour les états du Sud j'ai toujours éprouvé une secrète répugnance à visiter leur territoire. Le spectacle de l'esclavage révolte partout ; mais en respirer les miasmes impurs avec l'air libre de l'Amérique, est une chose affreuse pour moi, au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Je n'ai pas l'intention de me livrer à de vaines déclamations contre l'injustice des maîtres et la dégradation des esclaves. C'est un sujet sur lequel il est difficile

de raisonner, parce qu'on est trop maîtrisé par ce qu'on sent. J'ai pu m'apercevoir que les difficultés qui arrêtent l'affranchissement des esclaves sont nombreuses; mais si les maîtres se contentent de déplorer stérilement le mal, au lieu de pousser à la roue et de travailler activement à appliquer le remède, ni leur politesse dans un salon, ni leurs vertus dans la vie privée, ni même les services qu'ils ont pu rendre dans leur carrière publique, soit au sein du sénat, soit sur le champ de bataille, ne les préserveront de la réprobation de leurs frères du Nord et du mépris de toute la race humaine. Les Virginiens s'enorgueillissent, dit-on, de la douceur avec laquelle ils exercent leur autorité sur leurs serfs africains. Comme toutes les personnes qui connaissent le caractère des planteurs de la Virginie semblent s'accorder à rendre témoignage en faveur de leur humanité, il est probable qu'ils méritent les éloges auxquels ils prétendent; mais, dans leur position, la justice devrait l'emporter sur la compassion; briser les chaînes des Africains serait plus généreux que de les dorer; et, que nous considérions l'intérêt des esclaves ou celui des maîtres, ce serait certainement plus utile. Il est vrai que ce ne pourrait ni ne devrait être fait trop précipitamment. Donner la liberté à un esclave

avant qu'il en connaisse le prix, serait peut-être plutôt lui infliger une punition que lui conférer un bienfait; mais il n'est pas clair pour moi que les planteurs du Sud s'appliquent convenablement à aplanir la voie pour un changement dans la condition de la population noire, qu'ils avouent être non-seulement désirable mais même inévitable. D'après ce que j'ai entendu dire à quelques-uns des plus distingués parmi les habitans de la Virginie, je ne puis m'empêcher de craindre qu'ils ne se laissent décourager par le peu de succès qui a jusqu'à présent couronné les efforts des philantropes qui ont mis tous leurs soins à étudier le caractère et la condition du nègre. « Visitez les cabanes des nègres libres, me dit un personnage éminent, natif de Virginie, avec qui je m'entretins dernièrement sur ce sujet, vous y trouverez peu de chose propre à faire penser qu'en accordant les droits d'hommes libres à nos noirs, on parviendrait à améliorer leur condition ou à élever leur caractère. » Il est incontestablement vrai que les nègres libres du Maryland et de la Virginie forment la partie la plus misérable et par conséquent la plus vicieuse de la population noire. La moindre attention de la part de l'étranger lui suffira pour se convaincre de la vérité de cette assertion. Je n'ai pas vu un misé-

rable nègre à demi-vêtu, que je n'aie appris, en prenant des informations sur son compte, qu'il était en possession de sa liberté. Mais que peut-on conclure de là? qu'affranchir la race africaine serait affliger le pays d'une plaie pire que celle qui le défigure déjà? L'histoire des nègres dans les états du Sud, nous garantira d'une conclusion aussi révoltante. Quand on soutiendrait que là même ils forment la partie la moins précieuse de la population, cela ne fait rien à la question. Si leur caractère se perfectionne chaque jour, fait que personne ne peut nier, nous avons une donnée suffisante pour appuyer notre opinion, qu'ils pourront, avec le temps, devenir des membres utiles de la société, et que le vice et la misère qui habitent ici dans les cabanes des nègres affranchis, peuvent être attribués en partie au mélange d'hommes libres et d'esclaves qu'offre aujourd'hui la population noire. Si toute la race africaine était affranchie, son éducation deviendrait nécessairement une affaire nationale; la population blanche serait forcée d'acheter les services des noirs, et ceux-ci seraient dans la nécessité de les vendre. Aujourd'hui, lorsqu'ils sont rendus par quelque généreux planteur à la liberté, qui est pour tout homme un droit inné, les enfans de l'Afrique perdent la protection d'un maî-

tre, sans passer sous la tutelle de la loi. Pour leur esprit sans culture, le don de la liberté n'est qu'une exemption de travail : pauvres, ignorans et paresseux, il est impossible qu'ils ne deviennent pas également vicieux. Afin de se décharger du poids toujours croissant du *paupérisme* (1) noir, la Virginie a mis une restriction à la bienfaisance de ses citoyens, par une loi obligeant le maître qui affranchit ses esclaves de les renvoyer hors des limites de l'état. Conformément à cette loi, M. Coles, natif de Virginie, et qui fut pendant quelques années secrétaire de M. Jefferson, a dernièrement expédié une colonie de noirs, pour aller s'établir dans l'état d'Illinois. A la mort de

---

(1) Nom donné par les Anglais à l'un des plus grands fléaux dont ils soient affligés, celui d'une race de pauvres pour l'entretien de laquelle ils paient une taxe énorme. J'ai cru pouvoir me servir, après M. Charles Dupin, du mot de *paupérisme* qui n'a pas d'équivalent dans notre langue. Cet auteur attribue à Elisabeth la création du *paupérisme*. « Cette reine, dit-il, prit une mesure digne de l'ignorance de son siècle. Elle interdit par une loi l'aumône et la mendicité ; elle érigea tous les pauvres en classe privilégiée; elle en fit des salariés du royaume, et j'oserais presque dire des *fonctionnaires de l'indigence.* »

(*Note du traducteur.*)

son père, ce vertueux citoyen se trouva possesseur de dix-sept esclaves, évalués à huit ou neuf mille dollars (de 40 à 46 mille fr.). Sa fortune était médiocre, mais il n'hésita pas un moment à renoncer à ses droits sur les noirs dont il héritait; il acheta une portion de terrain près de l'établissement d'Edwardsville, dans l'état d'Illinois, et là, il a procuré du travail à ses noirs, qu'il encourage à économiser sur leurs gains, de manière à pouvoir réaliser de quoi établir de petites fermes. **** passa quelque temps à Edwardsville, l'été dernier, et visita souvent l'établissement de M. Coles. Les noirs qu'il a affranchis ne lui parlèrent de leur ancien maître qu'en versant des larmes de reconnaissance et d'affection; et deux d'entre eux, que la famille chez laquelle **** résidait, avait pris pour domestiques, ne passaient jamais un jour sans aller voir M. Coles, et lui demander s'il n'y avait rien qu'ils pussent faire pour lui. Je porte plus envie à l'homme à qui on adresse cette question, qu'à César montant en triomphe au Capitole.

Pourquoi cette œuvre de bienfaisance serait-elle abandonnée à la philantropie des individus? La vertu d'un Coles, quelque belle qu'elle soit dans sa nature, et utile dans ses effets sur le petit cercle où elle exerce son influence, ne peut presque rien

pour la société entière. Par quelle raison la Virginie ne revient-elle pas au plan tracé par elle dans la première année de son indépendance ? N'a-t-elle plus assez de vertu pour exécuter ce qu'elle eut la sagesse de projeter ? Elle a fait tant et de si nobles sacrifices à l'humanité et au patriotisme ; son histoire présente tant d'actes d'héroïsme, de générosité et de désintéressement, que je suis disposée à croire qu'elle peut être capable de celui-ci. Elle ne saurait d'ailleurs être assez aveuglée sur l'avenir pour ne pas prévoir les conséquences dont elle est menacée, si elle ne prend pas quelques mesures efficaces pour se délivrer de la plaie épouvantable qui couvre son sol. Une guerre contre ses esclaves est le moindre des malheurs qui puisse leur arriver ; la perte de sa réputation, de ses mœurs, de sa force et de son importance politique ; le vice, la paresse, la dégradation, tels sont les maux qui la frapperont. Les Ilotes tomberont dans une plus vile corruption, et les Spartiates deviendront Ilotes eux-mêmes.

Mais je dois vous fatiguer par mes réflexions sur un fléau si éloigné de votre vue. Si vous aviez étudié avec moi l'histoire et le caractère de la république américaine, si vous aviez vu chez elle le germe d'autant d'excellence, une aussi brillante aurore

de gloire nationale et une aussi belle apparence de grandeur future, que votre amie pense qu'elle a pu en discerner, vous partageriez tout le regret, l'impatience et l'inquiétude avec lesquels elle envisage toute tache qui souille la pureté de mœurs, et tout danger qui menace la paix de cette intéressante république. Une terrible responsabilité pèse sur la nation américaine; les libertés du genre humain sont confiées à sa garde; que ses citoyens y songent! L'honneur de leur république est attaché à la conservation de ce précieux dépôt; les agens de la tyrannie sont actifs dans un hémisphère; que les enfans de la liberté le soient également dans l'autre! puissent-ils reprendre avec une nouvelle ardeur le grand œuvre qu'ils avaient autrefois commencé avec tant de succès; en un mot, puissent-ils réaliser la prophétie contenue dans ces paroles que m'adressa dernièrement leur vénérable président : *Le jour n'est pas éloigné où l'on ne trouvera pas un seul esclave en Amérique.*

NOTES.

(Page 165.*)* L'apologue suivant a été adressé, sous la forme d'une lettre, à l'éditeur d'un journal auquel le *Columbian* de New-York l'a emprunté. L'auteur supposé de cette lettre est le fermier Samuel. Il est clair que c'est le peuple des Etats-Unis que l'on désigne ainsi, et que le nom de Samuel a été choisi en l'honneur de Samuel Adams, l'un des plus célèbres fondateurs de la liberté américaine. Voici comment s'exprime le fermier Samuel :

« Les temps sont durs, monsieur l'éditeur, les temps sont durs : c'est ce que je dis et redis sans cesse à tous mes fils, sans exception. Cependant, si vous veniez chez nous, et si vous en jugiez d'après les apparences, vous soutiendriez que nous sommes assez à notre aise. Une vieille fable nous apprend que, lorsque l'on est embourbé, il faut pousser à la roue ; mais il paraît qu'il est nécessaire de délibérer longuement et avec attention pour savoir de quelle épaule on poussera. L'exemple de notre famille du moins le prouve ; car, depuis trente ans, nul de nous n'a pu déterminer si ce doit être de la droite ou de la gauche, puisque nous ne pouvons les appliquer toutes deux en même-temps à la roue.

» Mes enfans disent que j'aime trop les fables : Eh bien ! j'y renonce aujourd'hui pour vous raconter une histoire

véritable, celle de ma famille. Je vais vous exposer l'état de nos affaires aussi clairement qu'il me sera possible, afin d'avoir l'avis d'une personne plus expérimentée que moi, soit dit sans me faire tort.

» Ma ferme se compose d'un terrain très étendu (le territoire de l'Union), qui appartenait autrefois à un Indien; mais on le lui acheta, ou du moins on prétendit le lui avoir acheté. Tant y a-t-il que mes ancêtres s'y établirent. Je ne vous apprendrai pas leur nom, car cela ne fait rien à l'affaire; et, à vrai dire, je ne le sais point. La ferme changea de maître à chaque génération; et de père en fils elle parvint à mon oncle George (l'Angleterre) qui me la loua en totalité. Je dois vous dire que mon oncle est méchant et taquin, bien qu'il me soit si proche parent. Pendant longues années, je lui payai le fermage avec une exactitude parfaite, et je finis par me trouver un peu à l'aise, ayant treize garçons vigoureux (les treize états qui composèrent primitivement l'Union). Ils étaient aussi laborieux qu'aucun autre individu de leur âge, et je les regardais comme les plus intelligens de tout le pays (l'Amérique). Vous imaginez qu'ils travaillaient fort, et vous ne vous trompez pas.

» Lorsque mon oncle George vit que mes affaires continuaient à bien aller, il m'envoya dire un jour qu'en outre de la rente que nous lui payions, il avait droit à tout ce que mes fils gagnaient : aussitôt que mes garçons revinrent de l'ouvrage, je leur appris cette nouvelle ; ils entrèrent en fureur, surtout mon fils aîné Matt (Massachussets, l'état qui le premier s'insurgea contre l'Angleterre). Finalement nous résolûmes de ne pas céder à notre oncle, et de nous soutenir mutuellement, dans le cas où il aurait recours à

la force. Quand George apprit que nous étions récalcitrans, il ramassa quelques moissonneurs allemands (les Hessois et les Hanovriens qui furent envoyés contre les insurgens), plaça un de ses fils à leur tête, et cette bande vint fondre sur nous pendant que nous étions aux champs; elle se jeta d'abord sur Matt, lui lia les mains, et lui mit un bâillon dans la bouche; mais nous nous ralliâmes promptement, et nous les eûmes bientôt fait repartir plus vite qu'ils n'étaient venus, je vous assure.

» Au milieu de la bagarre, le voisin Franks (la France) mit le nez à la fenêtre, pour savoir de quoi il était question. Quand je lui eus conté l'histoire, « Samuel, me dit-
» il, vous serez un grand sot, si vous payez maintenant un
» seul shilling à votre oncle. S'il vous demande quelque
» chose, dites que vous ne voulez rien donner, et par Saint-
» Denis, je vous soutiendrai. » Il m'a tenu parole; et George voyant qu'il y perdrait son latin, me fit dire de garder la maudite ferme et de m'en aller au diable; mais je me suis moqué de sa malédiction en songeant à la manière dont nous avions frotté ses Allemands. Aussitôt que tout a été à moi, j'ai donné un lot à chacun de mes fils; mais nous sommes convenus de vivre ensemble, et je me suis réservé le droit de prononcer sur tout ce qui se rapporterait à l'intérêt commun. J'ai affermé plusieurs portions de terrain, et j'ai décidé que si mes nouveaux locataires se comportaient bien, je les adopterais, avec le consentement de mes enfans. Aujourd'hui, ils sont neuf qui jouissent des mêmes droits que mes propres fils (le nombre des Etats de l'Union est maintenant de vingt-deux). Je suis fâché de vous le dire, M. l'éditeur, quelques-uns de mes fils adoptifs, et même de mes propres enfans, sont devenus singulièrement paresseux,

ce qui, à mon avis, les empêche d'entendre raison dans nos petites disputes, car, dans les grandes familles, il s'en élève toujours quelqu'une. Celle que nous avons maintenant sur le tapis me tourmente beaucoup; et réellement je n'ai jamais été plus embarrassé, même lorsque George voulait me mettre dehors.

» Une chose bizarre, et cependant trop vraie, c'est que nous payons plus d'argent à George, depuis qu'il nous a abandonné la ferme, qu'il ne nous en faisait payer auparavant; et voici comment. Si quelqu'un de nous a besoin d'une bêche, d'une pipe, d'une demi-douzaine de couteaux et de fourchettes, ou seulement d'un curedent, il envoie acheter tout cela chez George; et quand l'oncle tient une fois notre argent, nous ne le revoyons plus, je vous assure. Il y a quelques années, lorsque George ne faisait rien que se battre tous les jours, car je vous ai dit que c'est un damné querelleur, mes fils lui portaient du blé qu'ils échangeaient contre les objets qu'il fabrique; mais aujourd'hui que l'oncle n'est plus brouillé avec ses voisins, il ne veut rien nous donner que pour de beaux et bons dollars.

» Quelques-uns de mes fils, les plus riches et les plus intelligens, ne cessent de me dire que si je veux chasser les colporteurs de George, et ne plus prendre de ses marchandises, ils s'efforceront de fabriquer les objets qui nous manquent, et que de cette manière l'argent restera chez nous; mais que ce serait peine perdue de l'entreprendre tant que les colporteurs de George seront reçus à la ferme, et vendront leurs objets, comme ils disent, à vil prix. Parmi le reste de mes enfans, les uns ne disent rien, mais les autres, et ce sont les plus paresseux, qui ont épousé des filles de George, ne veulent pas que j'encourage leurs frères, et que

jettent toujours au nez le bon marché de ce qu'ils achètent. Je sais fort bien que les objets de George ne sont pas chers, en ne regardant que le prix qu'on les paie ; mais je suis porté à croire que si mes fils les fabriquaient, ils seraient moins chers en réalité, et je vais vous dire ce qui me le fait penser. Premièrement, cela augmenterait les travaux chez nous; en second lieu, ceux de mes fils qui se seraient mis à fabriquer prendraient en paiement de leurs marchandises les denrées que leurs frères auraient récoltées, et enfin ils procureraient de l'occupation à tous les paresseux du voisinage, qu'il nous faut nourrir à rien faire.

» Ce qui me confond, c'est que ceux de mes enfans qui s'opposent à ce projet, demeurent complètement oisifs. Cependant les gens de George ne veulent rien donner que pour de l'argent; comment pourront-ils s'en procurer ? Personne aujourd'hui n'a besoin de nos denrées, et quant aux grains, mon fils Penn (l'état de Pensylvanie) m'assure que ce qu'il en vend ne vaut pas la peine d'en semer. Tout cela est cause qu'on nous entend sans cesse murmurer, et que mes enfans ne font rien. Au lieu de travailler, les uns s'en vont dormir, et les autres boivent et mangent tout le long de la journée, et Dieu sait si j'enrage de leur voir mener une pareille vie. Telle est la situation de nos affaires. Cependant quand on nous voit le dimanche rouler dans nos *gigs*, avec nos beaux habits, les voisins ont l'air de nous jalouser; mais il est clair, comme deux et deux font quatre, que si nous ne nous arrangeons pas entre nous, et d'une bonne manière, avant peu personne ne nous jalousera plus. Je ne vous ai rien caché, monsieur l'Editeur; je désire avoir votre avis, et suis avec estime, SAMUEL, *fermier*.»

(Page 184.) Des six mille Hessois que leur Landgrave avait vendus et livrés aux Bretons, pour soutenir la guerre d'Amérique, quatre mille restaient quand la paix fut conclue : ils ne voulurent point se rembarquer, et désertèrent par centaines, pour s'enfoncer dans les forêts, où il fut impossible de les atteindre. Comme ils maniaient bien la hache, on leur donna une piastre par jour; ils travaillèrent de bon cœur, et trouvèrent qu'il valait mieux gagner beaucoup d'argent que de revenir en Europe se faire vendre une seconde fois.

(Page 189.) *Discours de Thomas Jefferson, président des Etats-Unis, prononcé à son installation, le 4 mars 1801, dans la ville de Washington.*

Amis et concitoyens,

Appelé à remplir les fonctions du premier emploi exécutif de notre pays, je profite de la présence de cette portion de mes concitoyens assemblés ici, pour exprimer ma reconnaissance pour la faveur qu'ils m'ont faite en daignant jeter les yeux sur moi; je viens aussi manifester la conviction intime que j'ai de l'insuffisance de mes talens, et déclarer que je n'accepte cette charge imposante qu'avec la défiance profonde et naturelle que m'inspirent si justement l'immensité du fardeau et la faiblesse de mes moyens.

Quand je vois une nation naissante, répandue sur une terre vaste et fertile, traversant toutes les mers avec les riches productions de son sol et de son industrie; en relation de commerce avec des gouvernemens à qui une

puissance momentanée fait méconnaître des droits éternels; s'élevant rapidement à des destinées impénétrables aux regards des mortels : quand je considère ces grands objets, quand je vois l'honneur, la félicité, les espérances de cette patrie bien-aimée, attachés au résultat de ce jour, et, en quelque façon, placés sous ses auspices, je tremble et je m'humilie devant la grandeur de l'entreprise. Je serais, en effet, entièrement sans espoir de succès, si la présence d'un grand nombre de personnes que j'aperçois dans cette assemblée ne me rappelait que je trouverai dans nos premières autorités constituées des ressources de sagesse, de vertu et de zèle, sur lesquelles je pourrai compter dans toutes les occasions difficiles.

C'est de vous donc, citoyens, à qui sont confiées les fonctions suprêmes de la législation, et de ceux qui sont associés à vos travaux, que j'attends avec confiance les conseils et l'appui dont nous avons besoin pour gouverner, avec assurance, le vaisseau sur lequel nous sommes tous embarqués, au milieu du conflit des élémens d'un monde agité.

Pendant la durée des discussions politiques dans lesquelles nous nous sommes trouvés engagés, la vivacité de la dispute et de la lutte a présenté quelquefois un aspect qui pouvait en imposer à des étrangers peu accoutumés à penser librement, et à dire et écrire ce qu'ils pensent : mais aujourd'hui que ces débats sont terminés, la voix de la nation s'étant fait entendre dans toutes les formes prescrites par la constitution, toutes les volontés céderont, se soumettront à la volonté de la loi, et se réuniront pour le bien général. Nous porterons aussi tous dans nos cœurs ce principe sacré que, quoique la volonté de la majorité doive

prévaloir dans tous les cas, cette volonté, pour être juste, doit être raisonnable; que la minorité possède des droits égaux, que des lois égales doivent protéger, et qui ne peuvent être violés sans qu'il y ait oppression. Unissons-nous donc, concitoyens, de cœur et d'esprit; rendons à nos relations sociales, cette harmonie, cette affection, sans lesquelles la liberté, la vie même, ne seraient qu'un triste et pesant fardeau. N'oublions jamais qu'en bannissant de notre patrie cette intolérance religieuse sous laquelle le genre humain a gémi si long-temps, nous n'aurons rien gagné, si nous laissons subsister parmi nous une intolérance politique aussi tyrannique, aussi criminelle, et capable d'engendrer d'aussi funestes et d'aussi sanglantes persécutions.

Pendant que l'ancien monde était en proie à toutes les convulsions, pendant ces spasmes et ces transports où l'homme devenu furieux, cherchait dans le sang et le carnage la liberté perdue depuis si long temps, il n'est pas étonnant que l'agitation des vagues se soit fait sentir jusque sur ces bords éloignés et paisibles; que le danger ait fait plus d'impression sur les uns que sur les autres; qu'il y ait eu une diversité d'opinions sur les mesures de salut : mais toute diversité d'opinions n'est pas une diversité de principes. Nous avons donné, il est vrai, des noms différens à des frères qui, divisés pour l'application, étaient tous d'accord sur le principe. *Nous sommes tous républicains, nous sommes tous fédéralistes.* S'il existe quelqu'un parmi nous qui désire de voir cette Union dissoute, ou les formes républicaines changées, laissons-le vivre en paix; qu'il subsiste au milieu de nous, comme un monument de la sécurité avec laquelle l'er-

reur d'opinion peut être tolérée, dans un pays où la raison est libre de la combattre. Je sais, en effet, qu'il y a des hommes de bonne foi qui pensent qu'un gouvernement républicain ne peut être fort; que le nôtre ne l'est pas assez. Mais le patriote honnête voudrait-il, malgré l'expérience du succès le plus complet, abandonner, changer, altérer, une forme de gouvernement à laquelle nous devons notre liberté, notre prospérité et notre vigueur, pour des théories, des visions, enfantées par la crainte que cette forme de gouvernement, la meilleure à laquelle le monde puisse prétendre, et peut-être aujourd'hui son plus ferme espoir, n'ait point assez d'énergie pour se défendre elle-même? Je ne le pense pas. Au contraire, je crois qu'il est le plus fort qui existe sur la terre. Je suis convaincu qu'il est le seul sous lequel chaque citoyen obéissant à la loi, sera toujours prêt à voler, à sa voix, sous son étendard, pour s'opposer à la violation de l'ordre public, comme il s'opposerait à celle de ses propriétés personnelles.

On prétend que l'homme n'est pas en état de se gouverner lui-même. Comment donc pourrait-on lui confier le gouvernement de ses semblables? A-t-on trouvé des anges, sous la forme des rois, pour gouverner les peuples? C'est à l'histoire à résoudre cette question. Pour nous, persévérons avec courage et fermeté dans nos principes fédéralistes et républicains; dans notre attachement pour notre Union et le gouvernement représentatif. Heureusement séparés par la nature et par un vaste océan, de la scène de carnage qui ensanglante une des parties du monde; trop sages, trop pleins du juste sentiment de notre dignité, pour nous soumettre à l'asservissement

qui dégrade et avilit les autres; possesseurs d'une terre choisie, assez grande pour nous et pour nos descendans, jusqu'à la millième et millième génération ; connaissant parfaitement le droit égal que nous avons tous à l'usage de toutes nos facultés, au profit de notre industrie, à l'estime et à la confiance que nos concitoyens accordent toujours à la probité, aux vertus, aux talens, et jamais au hasard de la naissance ; éclairés par une religion bienfaisante, professée et pratiquée, il est vrai, sous des formes diverses, mais qui ont toutes pour but d'inspirer l'honnêteté, la franchise, la tempérance, la gratitude et l'amour de l'humanité, et qui reconnaissent et adorent toutes une Providence bienfaisante qui se plaît à rendre heureux l'habitant de cette terre, et à lui assurer une félicité bien plus parfaite après cette vie; comblés de toutes ces bénédictions, que nous faut-il de plus pour être un peuple fortuné et florissant? Une seule chose, concitoyens; un gouvernement sage et frugal, qui empêche les hommes de se nuire les uns aux autres; qui leur laisse d'ailleurs la liberté d'exercer toute leur industrie, comme ils le jugent convenable; et qui n'arrache pas des mains de l'homme laborieux le pain qu'il a péniblement gagné. Voilà le gouvernement le plus parfait; celui qui peut seul assurer notre bonheur et y mettre le comble.

Au moment, concitoyens, d'entrer dans l'exercice de ces devoirs importans qui embrassent naturellement tout ce que vous avez de cher et de précieux, il est à propos que je vous fasse une déclaration formelle et précise des principes généraux que je regarde comme constitutifs de notre gouvernement, et qui seront par conséquent la règle de ma conduite : justice égale et exacte pour tous les

hommes, quelles que soient leur condition ou leur croyance politique ou religieuse : paix, commerce et amitié franche et honorable avec toutes les nations, sans traités exclusifs avec aucune; appui aux gouvernemens de tous nos Etats, en tout ce qui concerne le maintien de leurs justes droits, tant parce que c'est la forme la plus convenable à nos intérêts domestiques, que parce que c'est, en même temps, le boulevart le plus assuré contre toute tendance anti-républicaine; maintien du gouvernement général dans toute sa vigueur constitutionnelle, qui est la garantie la plus forte de notre tranquillité au-dedans et de notre sûreté au-dehors; préservation intacte du droit d'élection par le peuple, qui est un correctif doux et sûr des abus dont notre révolution nous a heureusement délivrés, et contre le retour desquels nous n'avons encore pu trouver aucun remède déterminé qui ne nous eût exposés à en voir naître de plus grands; acquiescement absolu aux décisions de la majorité, principe vital des républiques, duquel il ne peut y avoir d'appel qu'à la force, principe vital et générateur immédiat et instantané du despotisme; milice nationale bien disciplinée, notre plus ferme soutien pendant la paix et dans les premiers momens de la guerre, jusqu'à ce qu'on ait eu le temps de former des troupes réglées; subordination de l'autorité militaire à l'autorité civile; économie dans toutes les dépenses publiques, afin de diminuer le moins possible les profits et les moyens de l'industrie; paiement strict et exact de la dette nationale, et respect inviolable pour la foi publique; encouragement de l'agriculture et du commerce qui la vivifie; propagation des lumières, et comparution de tous les abus à la barre

de la raison publique; *liberté du culte, liberté de la presse, et liberté individuelle, sous la garantie de l'*habeas corpus, *et jugement par jurés choisis avec impartialité.* — Tels sont les principes salutaires qui composent la brillante constellation qui a marché devant nous, et qui a guidé si heureusement nos pas, dans des temps difficiles, au milieu des orages de notre révolution, de notre réformation. C'est à leur établissement que nos sages ont consacré leurs veilles; c'est pour eux que nos héros ont versé leur sang; ils doivent être notre *credo* politique; le texte de nos instructions civiques; la pierre de touche avec laquelle nous jugeons ceux à qui nous avons donné notre confiance; et si, dans des momens d'erreur ou d'alarme, nous avions le malheur de nous en écarter, hâtons-nous de revenir sur nos pas, et de reprendre la seule route qui puisse nous conduire à la paix, à la liberté, au bonheur.

Je me rends donc, concitoyens, au poste que vous m'avez assigné. Avec assez d'expérience dans les emplois subordonnés, pour connaître toutes les difficultés de celui auquel je suis appelé, et qui est le premier et le plus grand de tous, j'ai appris qu'un homme, créature imparfaite, doit rarement espérer de sortir de place avec la même réputation et la même faveur qui l'y ont porté. Sans prétendre à cette confiance absolue que vous aviez si justement accordée au premier et au plus grand de ces hommes dont s'honore notre révolution; ce grand homme auquel ses services prééminens ont valu la première place dans l'amour de son pays, comme ils lui ont assuré la plus belle page dans le livre véridique de l'histoire; je réclame de vous seulement ce degré de confiance qui

est nécessaire pour donner de la force et de l'effet à l'administration légale de nos intérêts publics et particuliers. Je pourrai me tromper souvent par défaut de lumières; le bien même que je ferai pourra passer pour du mal aux yeux de ceux qui ne sont pas placés de manière à voir l'ensemble de mes mesures. Je réclame donc votre indulgence pour les erreurs dans lesquelles je pourrai tomber; elles ne seront jamais, chez moi, le résultat de mauvaises intentions; et cette indulgence me soutiendra contre l'erreur de ceux qui pourront blâmer ce qu'ils ne blâmeraient pas, s'ils voyaient les choses sous toutes leurs faces. En m'honorant de vos suffrages, vous avez donné une approbation implicite à ma conduite passée; et toute ma sollicitude, à l'avenir, sera de conserver la bonne opinion de ceux qui me l'ont accordée par avance, et de me concilier celle des autres, en leur faisant tout le bien qui sera en mon pouvoir, et de me rendre l'instrument du bonheur et de la liberté de tous.

Ainsi, plein de confiance en votre volonté, je me mets avec soumission à l'ouvrage, disposé à le laisser dès que vous aurez reconnu que vous pouvez faire un meilleur choix. Et veuille le Tout-Puissant, qui règle les destinées de l'univers, présider à nos conseils, et leur donner la direction la plus favorable à la paix et à la prospérité de notre patrie.

THOMAS JEFFERSON.

(*Pag.* 220.) Il n'est point aux Etats-Unis de religion nationale; les frais du culte sont fournis par des contributions volontaires. Cet état de choses contraste singulièrement avec la politique des nations européennes; et cependant la religion

n'est nullement négligée parmi nous. Il est vrai que la population des campagnes, en général, ne possède pas un grand nombre de lieux où elle puisse célébrer son culte; mais on ne doit pas oublier que cette population est répandue en petites portions sur un territoire nouveau, et qu'en outre l'Europe doit la grande munificence de ses églises, non au zèle religieux d'un siècle éclairé, mais à la superstition et à la bigoterie des siècles d'ignorance. On remarquera d'ailleurs, que, dans les grandes villes de l'Europe, où l'excès de la population ne se trouve plus en rapport avec les fonds primitifs de l'église, les lieux où le culte se célèbre ne sont pas dans une proportion beaucoup plus grande que dans les Etats-Unis. En 1817, Boston, dont la population s'élevait à quarante mille âmes, avait vingt-trois églises; New-York, dont la population était de cent vingt mille âmes, en possédait cinquante-trois; Philadelphie, qui contenait cent mille âmes, en avait quarante-huit; Cincinnati, dans l'état de l'Ohio, peuplée de huit mille habitans, quoiqu'elle eût à peine sept ans de durée, avait cinq temples, et l'on en construisait deux autres. Ce n'est qu'entre les grandes villes d'Amérique et d'Europe que la comparaison peut s'établir; et si l'entretien des églises est regardé comme une preuve irrécusable de zèle pour la religion, nous observerons que l'on construit les nouvelles églises d'Europe au moyen de cotisations obligées, tandis qu'en Amérique elles s'élèvent au moyen de contributions volontaires.

WARDEN, sur les Etats-Unis, *introduct.*, pag. lxix.

(Page 303.) On a dit que les Américains n'avaient point de caractère national; sans chercher en quoi consiste ce carac-

nous pouvons observer que, conformément au témoignage des voyageurs, la société, aux Etats-Unis, se distingue de celle de l'Europe par des singularités remarquables. Quoique le nombre des hommes instruits dans les sciences et dans les lettres y soit plus faible qu'en France et en Angleterre, la masse de la population a plus de connaissances qu'en aucune de ces contrées. Ce n'est pas qu'elle reçoive une éducation beaucoup plus soignée, mais elle a recueilli de ses habitudes un bon sens pratique et une sagacité très supérieure. A la vérité, la situation physique et politique des Etats-Unis donne l'explication de ce qui se trouve de particulier dant le caractère du peuple. Ses habitudes errantes élargissent le cercle de ses idées, et détruisent ces préjugés locaux et ces attachemens qui appartiennent aux nations europennes, où des générations successives continuent de végéter sur le même sol, et de parcourir le même cercle. Comme les Américains lisent universellement les journaux, et qu'ils possèdent tous la connaissance, quoique légère, de ce qui se passe dans leur pays, et en général dans le monde, ils sont préservés de la grossièreté rustique que produit l'ignorance. Placés souvent dans des situations où ils avaient besoin de se faire une existence, et de suppléer à ce qui leur manquait par l'assistance des autres, ils sont devenus inventifs, persévérans, fertiles en ressources, difficiles à se laisser décourager par les obstacles. Les préjugés de la naissance et du rang, qui enchaînent l'industrie en Europe, existent à peine en Amérique. Les hommes y changent de profession aussi souvent que leur intérêt le leur conseille, et aucune occupation honnête ne leur paraît méprisable. Au sein de l'abondance, indépendans de la protection de

l'homme, ils sont libres, francs, sans réserve, peut-être un peu trop brusques quelquefois dans leurs manières. Accoutumés à compter beaucoup sur leurs bras, ils sont vaillans, entreprenans, et leur âme est élevée. Ils ont fourni un grand nombre et de brillantes preuves de ces qualités dans le cours de la dernière guerre. Les déroutes funestes qu'ils éprouvèrent d'abord auraient découragé des âmes d'une moindre énergie; elles n'ont fait chez eux que provoquer de plus grands efforts; et, à la fin de la guerre, les armes américaines étaient victorieuses sur tous les points, tant sur mer que sur terre. Leurs triomphes maritimes, obtenus par des hommes sans expérience sur des ennemis renommés par leur habileté et leur courage, et endurcis à la guerre par vingt années de succès, trouvent peu d'exemples dans l'histoire. L'issue de cette querelle a exalté le caractère américain aux yeux du monde entier, et a noblement soutenu l'antique réputation de la valeur républicaine. Nulle part on ne trouve autant d'esprit public dans le corps du peuple qu'aux Etats-Unis. Exercé chaque jour à juger les mesures de l'autorité publique, accoutumé à se considérer lui-même comme membre de l'état, il se croit personnellement intéressé à la fortune de sa patrie. Il est fier de sa gloire, jaloux de l'honneur national, à un degré quelquefois peut-être offensant pour les étrangers. Si les partis sont tumultueux et violens dans leurs différens, leurs agitations ne sont que les exercices d'esprits libres et généreux, dans le champ d'une honorable ambition. Le peuple est partout fier de son gouvernement, parce que ce gouvernement est un témoignage vivant de sa supériorité sur les autres nations. Il lui est attaché,

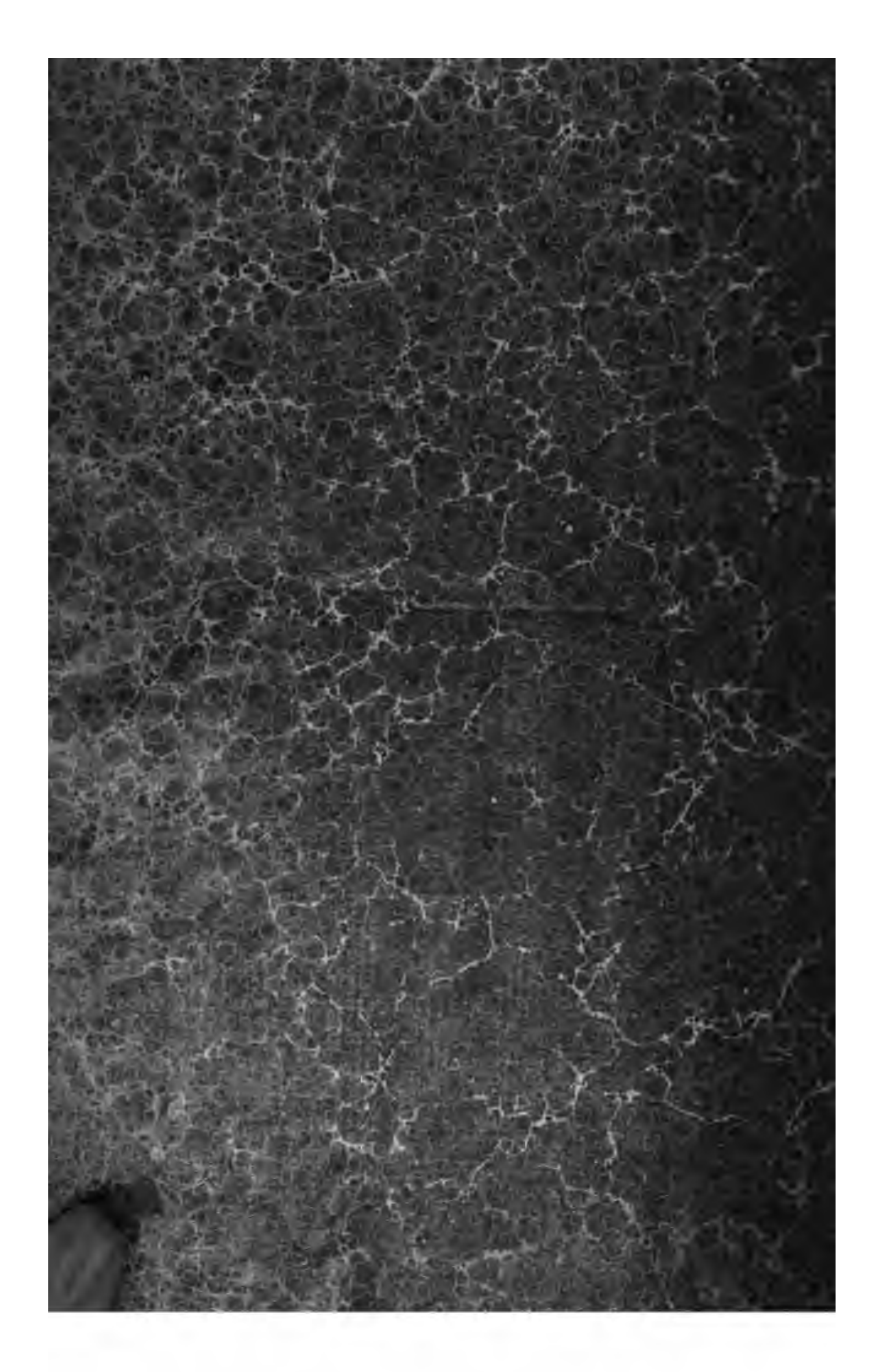
parce que, par sa composition, sa conduite, ses vues le gouvernement est toujours en harmonie avec ses opinions et ses intérêts. Il en sent l'influence bien plus par la protection qu'il en reçoit que par les charges qu'il lui impose. Les emplois que le gouvernement distribue, sont ouverts à l'ambition de tous les citoyens; ni la naissance, ni la profession, ni la forme, ni la nature de ses croyances religieuses ne sont une barrière à leurs espérances.

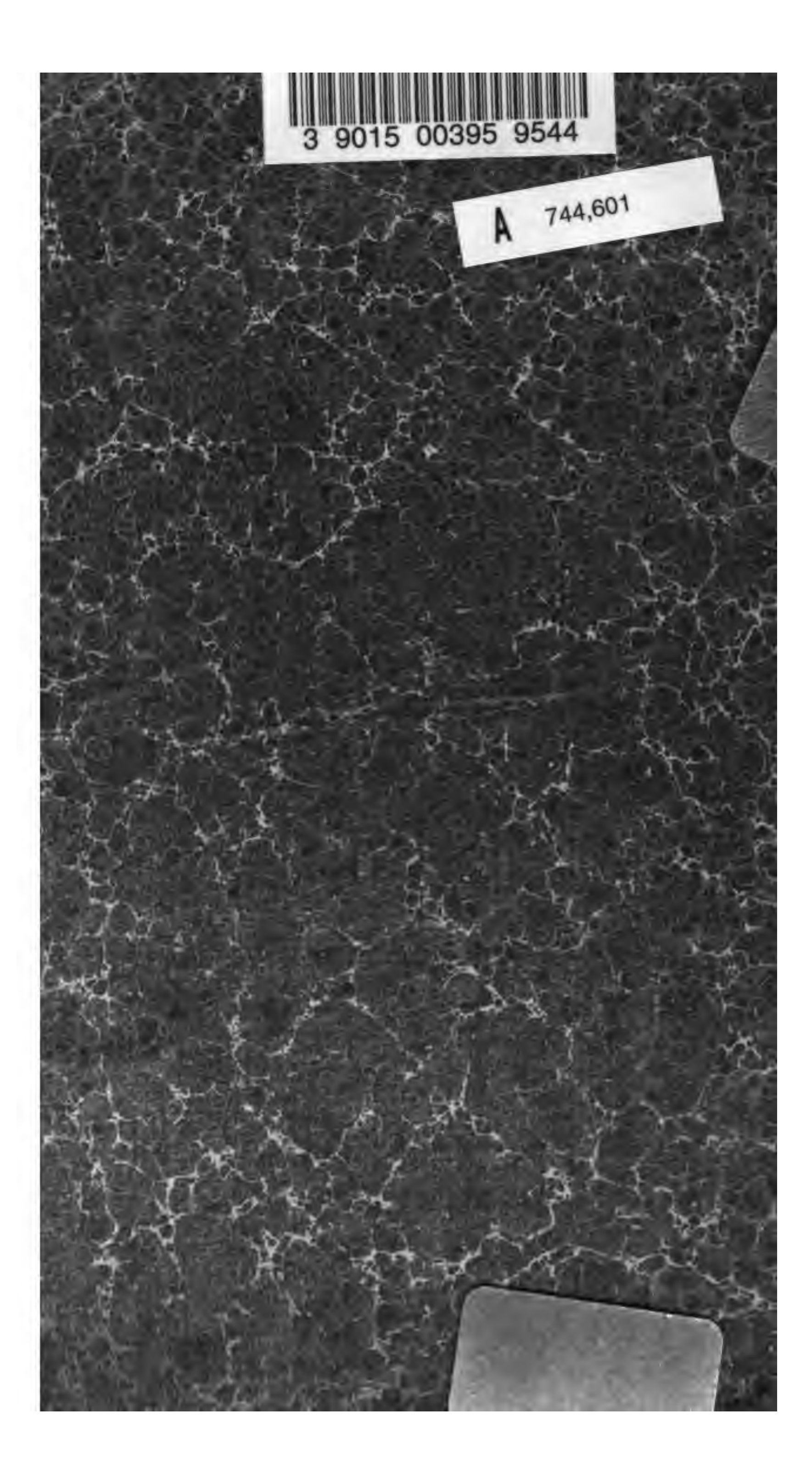
Sans doute le gouvernement des Etats-Unis n'est pas exempt des erreurs et des imperfections attachées à toutes les institutions humaines. Mais comparez sa conduite publique avec celle des autres gouvernemens. Quel calme, quelle raison dans son langage! Comme il s'adresse toujours à l'intelligence, aux intérêts solides des peuples; jamais à leurs passions et à leurs préjugés. Il n'invoque point le secours de la superstition, ne soutient jamais de mensonges intéressés, et n'use en aucune occasion de ces séductions méprisables à l'aide desquelles on colore la dégradation des hommes. La ruse et le mystère lui sont étrangers. Tous ses actes se font et s'accomplissent au grand jour. Il encourage les sciences, la religion, l'instruction, sans accorder aucune préférence à une secte quelconque, et sans les saper dans leurs bases, en les environnant d'impostures au profit du pouvoir. C'est le seul gouvernement du monde qui ose mettre les armes entre les mains de tous les citoyens. Du Maine au Mississipi, il commande une prompte et facile obéissance, sans autre force que la baguette d'un constable. En un mot, il garantit la propriété, satisfait l'opinion, provoque le développement

de l'industrie et du talent, avec une activité jusqu'alors sans exemple; et au moyen du plus faible sacrifice des droits individuels et de la propriété, de la part du peuple, il exécute tout ce que prétendent faire les gouvernemens les plus connus par leur puissance et leur prodigalité.

WARDEN, sur les Etats-Unis, *Introduc.*, pag. lxxvij.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.




3 9015 00395 9544
A 744,601